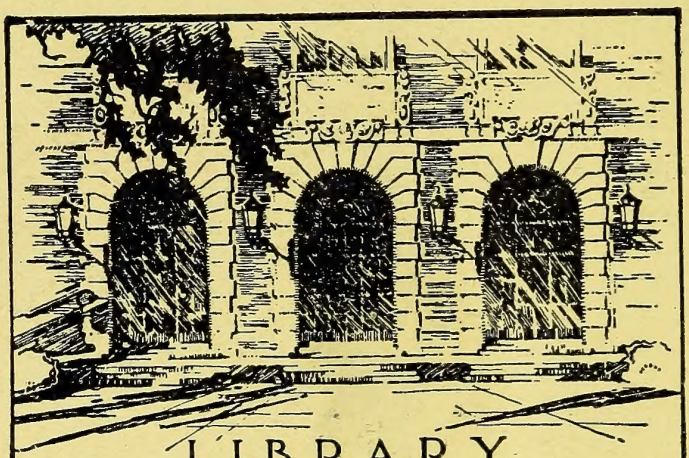

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

843R11
KL29

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.
Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
University of Illinois Library

MAR 27 1965

OCT 30 1966

SEP -8 1967

APR 13 1971

OCT 17 1980

MITHRIDATE

Théatre choisi

de

R A C I N E

Edition publiée
conformément au texte
de l'édition des Grands
Ecrivains de la France
par

G. Lanson

Paris
Hachette

JAN 19 1948
GRAHAM
843 R11
KL29

NOTICE SUR MITHRIDATE

thridate fut joué au mois de janvier 1673. Le jour est incer-
: M. Paul Mesnard incline à placer cette première représen-
n le vendredi 13, le lendemain du jour où Racine fut reçu
cadémie française.
n dépit de l'insinuation du *Mercure*, la pièce ne réussit point
cabale : *les amis* de l'auteur furent alors tout le public.
plaudissement fut général. « *Mithridate* est une pièce char-
te, écrivait Mme de Coulanges à Mme de Sévigné, le 24 fé-
r 1673 ; on y pleure ; on y est dans une continuelle admiration ;
la voit trente fois, on la trouve plus belle la trentième que
première. » La cour fut du même avis que la ville ; aussi bien
s les années suivantes que dans sa nouveauté, *Mithridate* fut
é fréquemment chez le roi, à Versailles, à Fontainebleau, à
nt-Germain, à Chambord, et chez Monsieur, à Saint-Cloud.
uis XIV avait un goût singulier pour *Mithridate* : « C'est, dit
ngeau, la comédie qui lui plaît le plus ».
Racine ne doit rien à personne pour *Mithridate* : seuls les
storiens l'ont inspiré. Il y avait une tragédie de *la Mort de*
ithridate, que La Calprenède avait fait imprimer en 1637.
acine ne s'est jamais inspiré de La Calprenède, et l'on ne
eut même pas affirmer qu'il ait connu l'œuvre de son devancier.
il s'est rencontré deux ou trois fois avec lui, c'est par la
écessité du sujet et par les communs souvenirs de l'histoire.
Les ennemis de Racine ne manquèrent pas de lui reprocher
'avoir mal respecté l'histoire. « J'aurais longtemps à vous entre-
enir, écrivait de Visé dans le *Mercure*, s'il fallait que je vous
endisse un compte exact des jugements qu'on a faits du *Mithri-*

date de M. Racine. Il a plu, comme font tous les ouvrages de c auteur; et quoiqu'il ne se soit quasi servi que des noms Mithridate, de ceux des princes ses fils, et de celui de Monim il ne lui est pas moins permis de changer la vérité des histoir anciennes pour faire un ouvrage agréable, qu'il lui a été d'habill à la turque nos amants et nos amantes. Il a adouci la gran férocité de Mithridate, qui avait fait égorger sa femme, dont l anciens nous vantent et la grande beauté et la grande vertu; quoique ce prince fût barbare, il l'a rendu en mourant un d meilleurs princes du monde; il se dépouille en faveur d'un ses enfants de l'amour et de la vengeance, qui sont les de plus violentes passions où les hommes soient sujets; et ce gra roi meurt avec tant de respect pour les Dieux, qu'on pourrait donner pour exemple à nos princes les plus chrétiens. Ain M. Racine a atteint le but que doivent se proposer tous ceux q font de ces sortes d'ouvrages; et les principales règles étant c plaire, d'instruire et de toucher, on ne saurait donner trop c louanges à cet illustre auteur, puisque sa tragédie a plu, qu'el est de bon exemple, et qu'elle a touché les cœurs. »

QUESTIONS SUR MITHRIDATE

I. Mithridate dans l'histoire et dans la tragédie de Racine.
(Consulter Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, Paris, in-8°.)

II. Est-il vrai que *Mithridate* soit une tragédie cornélienne?

III. Monime.

IV. L'intrigue de *Mithridate*. 1° Rapports du sujet historique et du drame de passion. 2° *Mithridate* et *l'Avare*.

V. Le vieillard amoureux, dans la tragédie classique.
(Étudier *Sertorius* et *Pulchérie*, de Corneille.)

VI. La poésie de *Mithridate*.

VII. Les jeunes premiers dans le théâtre de Racine : Xipharès.

VIII. Le dénouement de *Mithridate*.

PRÉFACE

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate[1]. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république : c'est à savoir, de Sylla[2], de Lucullus[3], et de Pompée[4]. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer

1. Mithridate VI Eupator, roi de Pont, mort en 63 av. J.-C.

2. Sylla, après avoir pris Athènes et battu en Grèce les lieutenants de Mithridate, alla attaquer le roi lui-même en Asie, et l'obligea à recevoir la paix (87-84).

3. Mithridate ayant envahi la Bithynie, Lucullus alla l'y chercher, l'enferma entre son camp et la ville inexpugnable de Cyzique, et le réduisit à fuir par mer, abandonnant son armée. Puis il envahit le Pont, et, par une poursuite acharnée, obligea le roi à se réfugier en Arménie auprès de Tigrane. Mithridate n'échappa qu'en semant ses trésors sur la route, et ordonna de mettre à mort ses sœurs et ses femmes : c'est alors que mourut Monime (74-72).

4. Pompée, ayant succédé à Lucullus, chassa Mithridate d'Arménie, et le poursuivit dans le Caucase sans lui donner de repos, mais sans pouvoir l'atteindre. Puis, pendant que Pompée descendait en Syrie et soumettait la Judée, Mithridate reparut sur le Bosphore, refit son armée, et forma le projet d'envahir l'Italie : ses soldats s'étant révoltés, il essaya de s'empoisonner, puis de se percer de son épée : un Gaulois lui rendit le service de l'achever (66-63).

ici mes auteurs. Car, excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour[1] les mœurs[2] et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer en Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des séances qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devoit passer[3]. Appien d'Alexandrie entre plus dans

1. On dit aujourd'hui *mettre en lumière* et non *mettre en jour*. Même au XVIIIe siècle on disait : *mettre en* (ou *dans*) *son jour*.

2. *Mœurs*, au sens du latin *mores* : le caractère.

3. Voyez Florus, livre III, chapitre V; Plutarque, *Vie de Pompée*, chapitre XLI; Dion Cassius, livre XXXVII, chapitre XI. — Suivant Florus, Mithridate voulait passer du Bosphore en Thrace, de là, et en traversant la Macédoine et la Grèce, se jeter inopinément sur l'Italie. Suivant Plutarque, il avait formé le projet de traverser le pays des Scythes et celui des Péoniens, pour envahir l'Italie. Dion Cassius dit à peu près de même que, voulant profiter du séjour de Pompée en Syrie, il songeait à se rendre vers le Danube à travers le pays des Scythes, pour faire de là une invasion en Italie. — Appien, comme le dit Racine, entre un peu plus dans le détail. Il rapporte d'abord, au chapitre CII de son *Livre sur la guerre de Mithridate*, que le roi de Pont, étant entré dans les pays méotiques, conçut le projet nouveau et hardi de traverser la Thrace, puis la Macédoine, enfin la Pannonie, de franchir les Alpes, et d'entrer ainsi en Italie. Il dit aussi, au chapitre CIX du même livre, qu'il se proposait de diriger sa route vers le pays des Gaulois, avec lesquels il avait déjà, dans cette vue, formé des liaisons; et qu'il avait le

le détail. Et après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée[1], et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, le regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire. Et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme étoit véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyoit rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesuroit ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires; bien résolu, si son entreprise ne réussissoit point, de faire une fin digne d'un roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire, plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse[2]. »

dessein d'envahir avec eux l'Italie à travers les Alpes, espérant que la haine de Rome lui procurerait l'alliance de beaucoup de peuples italiens. (Note de M. Paul Mesnard.)

1. *Var.* Pour révolter toute l'armée. (Id. 473.)

2. Φύσει τε γὰρ μεγαλοπράγμων ὤν, καὶ πολλῶν μὲν πταισμάτων, πολλῶν δὲ καὶ εὐτυχημάτων πεπειραμένος, οὐδὲν οὔτε ἀτόλμητον οὔτε ἀνέλπιστόν οἱ εἶναι ἐνόμιζεν. Εἰ δὲ δὴ καὶ σφαλείη, συναπολέσθαι τῇ βασιλείᾳ μετὰ ἀκεραίου τοῦ φρονήματος μᾶλλον ἢ στερηθεὶς αὐτῆς ἔν τε ταπεινότητι καὶ ἐν ἀδοξίᾳ

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie[1] sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amiot les a traduites[2]. Car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne :

« Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, pource que quelques sollicitations que luy sceust faire le Roy en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, et qu'il luy eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et appellée royne. La pauvre dame, depuis que ce roy l'eust espousée, avoit vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un

ζῆν ἤθελεν. (Dion, l. XXXVII, ch. VI.) M. Paul Mesnard fait remarquer que la phrase de la traduction de Racine « et mesuroit ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires » ne se trouve pas dans le texte de Dion Cassius, mais qu'elle vient d'un passage précédent, où l'on trouve ces mots : Τῇ βουλήσει πλέον ἢ τῇ δυνάμει νέμων, etc.

1. « Ce n'est en effet qu'*en partie* », fait remarquer M. Paul Mesnard Dans la *Vie de Pompée*, Plutarque, parlant des papiers secrets de Mithridate qui tombèrent aux mains de Pompée dans la forteresse de Cénon, dit qu'il y avait des lettres de Monime au Roi et du Roi à Monime, où la passion s'exprimait avec peu de retenue : Ἐπιστολαι τε Μονίμης πρὸς αὐτὸν ἀκόλαστοι, καὶ πάλιν ἐκείνου πρὸς αὐτήν. (*Vie de Pompée*, chap. XXXVII.) »

2. Racine a modifié le texte d'Amyot pour ne parler que de Monime; il a supprimé aussi la mention de « quinze mille escus contans » que Mithridate envoya d'un coup à Monime, pour la convaincre de son amour.

mary, lui avoit donné un maistre, et au lieu de compagnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur[1], luy avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme prisonnière loin du doux païs de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens; et au contraire avoit réellement perdu les véritables, dont elle jouissoit au païs de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et luy eut fait commandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal; et se le nouant autour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O maudit et malheureux tissu, ne me ser-« viras-tu point au moins à ce triste service? » En disant ces paroles, elle le jetta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque[2]. »

Xipharès étoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée[3]. Il y a des historiens[4] qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace[5]. Car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même

1. *Une dame d'honneur*. Génitif de qualité, équivalant à un adjectif. On dit encore *un homme d'honneur*.

2. Cette mort arrive en 72, neuf ans avant celle du roi.

3. Plutarque, *Vie de Pompée*, XXXVI; Appien, *Guerre de Mithridate*, ch. CVII.

4. Appien, *l. l.*

5. Il était fils de Mithridate et d'une de ses sœurs. Laodice.

Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille[1].

1. Appien, *Guerre de Mithridate*, ch. CXX; Plutarque, *Vie de César*, ch. L; et la *Guerre d'Alexandrie*, ch. LXXII-LXXVII. César, à la tête de trois légions, battit l'armée de Pharnace à Zéla, ville du Pont. Pharnace fut tué en 47 dans une autre bataille qu'il livra à un gouverneur du Bosphore révolté contre lui.

PERSONNAGES

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.	LA FLEUR.
MONIME, accordée[1] avec Mithridate, et déjà déclarée reine.	MLLE CHAMPMESLÉ.
PHARNACE } fils de Mithridate, mais XIPHARÈS } de différentes mères.	CHAMPMESLÉ ET BRÉCOURT.
ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée.	HAUTEROCHE.
PHÆDIME, confidente de Monime.	
ARCAS, domestique de Mithridate.	
GARDES.	

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonèse[2].

1. *Accordée*, fiancée ; archaïsme.
2. On dit aujourd'hui *la Chersonèse Taurique*. C'est la Crimée. Nymphée était située entre Panticapée et Théodosia. Dion Cassius fait mourir Mithridate à Panticapée, et Appien compte Nymphée parmi les places qui firent défection quand Mithridate se réfugia dans la Chersonèse.

MITHRIDATE

TRAGÉDIE

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE

XIPHARÈS, ARBATE

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidèle rapport :
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé 5
Dans la foule des morts, en fuyant l'a laissé;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi, qui seul a durant quarante ans[1]
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants[2], 10
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,

1. Florus dit aussi quarante ans; Justin, quarante-six ans : trente ans serait plus près de la vérité. Mais on ne peut chicaner Racine sur ce détail, et Florus le couvre suffisamment.
2. Oppius, Cassius, Valerius Flaccus, Fimbria, Sylla, Lucullus, Pompée, d'autres encore.

Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Quoi? l'ardeur de régner en sa place 15
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage;
Et content des États marqués pour mon partage, 20
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains! Le fils de Mithridate,
Seigneur! Est-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur, 25
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions. 30

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais[1] t'étonner. Cette belle Monime,

1. *Je m'en vais.* On employait communément *s'en aller* pour marquer simplement le futur, où nous disons *aller*.

Qui du Roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE.

Hé bien, Seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence, 40
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis?
Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier, 45
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier;
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés, 50
Il crut que sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême, 55
Il lui fit par tes mains porter son diadème.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du Roi l'amour et les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée,
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée! 60
Hélas! ce fut encor dans ce temps odieux
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux;

Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée[1],
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains 65
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel devins-je au récit du crime de ma mère!
Je ne regardai plus mon rival dans mon père;
J'oubliai mon amour par le sien traversé :
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé. 70
J'attaquai les Romains; et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer,
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore; 75
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père, et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate. 80
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée,
Que dis-je? en ce malheur je tremblai pour ses jours; 85
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts. 90
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,

1. Il ne faut pas faire attention à l'anachronisme des sentiments prêtés à la mère de Xipharès. Elle devait être d'autant moins jalouse de Monime qu'elle n'était pas elle-même la première femme de Mithridate, puisque Xipharès est le cadet de Pharnace.

Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon père à la Reine il conta la disgrâce, 95
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père, à qui je fus dévoué dès l'enfance, 100
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;
Ou bien, quelques malheurs qu'il en puisse avenir, 105
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre,
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi. 110
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos[1] est le mien;
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes 115
Ont compté ce Bosphore[2] au rang de leurs provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.

1. *Colchos.* « Le mot *Colchos*, lorsqu'on le rencontre dans les écrivains latins, est l'accusatif pluriel de *Colchi*, les peuples de la Colchide. L. Racine fait remarquer dans l'Examen de *Mithridate* que Bossuet, Rollin, et l'abbé Gédoyn, dans son *Pausanias*, ont nommé la ville de Colchos, qui cependant n'a jamais existé. Corneille a souvent fait de même. » (Note de M. Paul Mesnard.)

2. *Ce Bosphore.* Le *Bosphore Cimmérien* était le détroit qui relie le Pont-Euxin et le Palus Mæotis. Racine étend le nom du détroit au pays qui le borde. D'Anville a fait de même dans sa *Géographie ancienne.*

Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servois le père et gardois cette place 120
Et contre votre frère et même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous sers contre tous.
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée,
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu, 125
Eût souillé ce rempart contre lui défendu?
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine.
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains. 130

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême!
Mais on vient. Cours, ami : c'est Monime elle-même.

SCÈNE II

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous. Car enfin aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui?
Sans parents, sans amis, désolée[1] et craintive, 135
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer[2] l'ennemi qui m'opprime.

1. *Désolée* retient ici beaucoup de son sens étymologique : *desolatus*. Le mot exprime la tristesse qui naît de l'isolement.

2. *Je tremble à vous nommer*. Ce n'est pas tout à fait la même chose que : *Je tremble de vous nommer*. *A vous nommer* veut dire *en vous*

J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime 140
Ne sacrifîra point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.
C'est lui, Seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort 145
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née?[1]
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais. 150
Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère.
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice 155
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue, 160
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs. 165
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheur.

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

nommant. L'autre veut dire : *je crains de vous nommer*, donc je ne *vous nomme pas*, du moins j'hésite.

1. Racine reprend ici un vers de Molière :

Sous quel astre, bon dieu! faut-il que je sois né?
(*Fâcheux*, I, 1.)

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui. 170

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter [1],
Père, enfants [2], animés à vous persécuter.
Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre 175
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place. 180
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États? 185
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?

1. *Tourmenter* est pris dans toute l'énergie de son sens : *donner la torture*. Racine a employé souvent ce mot avec la même énergie. Puis le sens s'est affaibli, comme il est arrivé pour *gêner*, et *torturer* est seul resté à la place des deux autres.

2. *Père, enfants*, apposition à *sang*, dont ces deux mots développent le sens. — La langue classique se distinguait de la nôtre par un emploi beaucoup plus étendu de la *métonymie* : *sang* veut dire tantôt *fils*, tantôt *race*, tantôt *parenté*, et ainsi de bien d'autres mots.

Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais? 190

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

XIPHARÈS.

Hé quoi? belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père, 195
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah! si par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste? 200
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.
Tandis que loin de vous, sans espoir de retour, 205
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère [1].

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince..., n'abusez point de l'état où je suis. 210

1. *Var.* Tous les malheurs du fils ne vous occupaient guère. (Id. 1673.

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre;
Que vous dirai-je enfin! lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire. 215

XIPHARÈS.

Quoi? malgré mes serments, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous, de grâce.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace. 220
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

Ah! Madame....

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments 225

Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous. 230
Le Pont vous reconnoît dès longtemps pour sa reine :
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon père me laisse, 235
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,
Ainsi que notre hymen presser notre départ,
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent, 240
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements, 245
Vous découvrir ici mes secrets sentiments[1] ?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse[2] est mon pays; mais je suis descendue

1. *Var.* Puis-je, en vous proposant mes plus chers intérêts,
Vous découvrir ici mes sentiments secrets. (Éd. 1673-87.)

2. *Éphèse.* Plutarque (*Lucullus*, XVIII) fait de Monime une Milésienne. Appien la dit fille d'un certain Philopœmen, à qui Mithridate donna le gouvernement d'Éphèse.

D'aïeux, ou rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu[1], chez les Grecs, mit au-dessus des rois. 250
Mithridate me vit. Éphèse, et l'Ionie,
A son heureux empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée, 255
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le Roi, qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage. 260
J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen, le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler; 265
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée;
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats; 270
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance? 275
Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

1. Racine semble faire entendre que Philopœmen, père de Monime, appartenait à la famille du héros qui fut chef de la ligue Achéenne. — *Vertu*, au sens du grec ἀρετή, ou du latin *virtus* : ce sont les qualités du cœur et de l'esprit et non la bonté morale.

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne, 280
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si laissant en effet les vains déguisements, 285
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments.
Mais enfin je commence, après tant de traverses[1],
Madame, à rassembler vos excuses diverses;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler. 290

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment?
Quoi? nous aurons d'un père entendu la disgrâce[1], 295
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli?
Il est mort : savons-nous s'il est enseveli?
Qui sait si dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée, 300
Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits
Peut nommer justement le dernier de ses rois[2],

1. *Traverses*, détours. Sens très rare.

2. Racine se souvenait peut-être que Velleius Paterculus (l. II, ch. XL) appelle Mithridate le dernier des rois indépendants, si l'on excepte les rois parthes : *Ultimus omnium juris sui regum, præter Parthicos.* (Note de M. Paul Mesnard.)

Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager, 305
Et des indignes fils qui n'osent le venger ?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés : marchons de ce côté. 310
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, Madame ? 315
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre. 320

PHARNACE.

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi. 325

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici ? Vous y pourriez rencontrer votre perte....

SCÈNE IV

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port. 330

MONIME.

Mithridate!

XIPHARÈS.

Mon père !

PHARNACE.

Ah ! que viens-je d'entendre?

PHÆDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre :
C'est lui-même; et déjà, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS.

Qu'avons-nous fait ?

MONIME, à Xipharès.

Adieu, prince. Quelle nouvelle! 335

SCÈNE V

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Mithridate revient? Ah! fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

(A Xipharès.)

Comment faire? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu[1] l'adieu qu'elle vient de vous dire, 340
Prince; mais ce discours demande un autre temps :
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient, peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez. 345
Nous sommes criminels et vous le connoissez.
Rarement l'amitié désarme sa colère;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons[2]. 350

1. *J'ai conçu*, j'ai compris : sens fréquent.

2. « Il fit périr, après le combat nocturne où Pompée fut vainqueur, un de ses fils, Macharès; mais il ne le sacrifia pas *pour de moindres raisons* : Macharès avait embrassé le parti des Romains (voyez Dion Cassius, l. XXXVI, ch. XXXIII). D'après Appien (*Guerre de Mithridate*, ch. CII), Macharès se tua lui-même. Le même Appien (*ibid.*, ch. LXIV) dit que Mithridate mit à mort un autre fils du même nom que lui-même, qu'il soupçonna d'ambition pour avoir été choisi pour roi par les peuples de la Colchide. Enfin on lit dans Plutarque (*Vie de Pompée*, ch. XXXVII) que Mithridate fut convaincu par ses mémoires secrets, trouvés dans le fort de Cénon, d'avoir fait mourir par le poison son fils Ariarathe. » (Note de M. Paul Mesnard.)

Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même :
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte : 355
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? Courons assurer notre grâce :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place; 360
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connois mon père;
Et j'ai par-dessus [1] vous le crime de ma mère;
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir, 365
Quand mon père paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre :
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours. 370
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas.
Mais en obéissant ne nous trahissons pas.

1. *Par-dessus vous*, plus que vous, outre ce que vous avez. C'est une expression de langage courant, fréquente chez Mme de Sévigné.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quoi ? vous êtes ici quand Mithridate arrive, 375
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive ?
Que faites-vous, Madame ? et quel ressouvenir
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir ?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui presque votre époux....

MONIME.

Il ne l'est pas encore, 380
Phædime ; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHÆDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel, 385
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce visage en pleurs; et loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher. 390

PHÆDIME.

Que dites-vous? O Dieux!

MONIME.

Ah! retour qui me tue!
Malheureuse! comment paroîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,
Phædime.... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHÆDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes 395
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes?
Et toujours Xipharès revient vous traverser?

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire; 400
Et je ne savois pas que pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux.

PHÆDIME.

Il vous aime, Madame? Et ce héros aimable....

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phædime; et les mêmes douleurs 405
Qui m'affligeoient ici le tourmentoient ailleurs.

PHÆDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phædime.
Les Dieux m'ont secourue; et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi. 410
Hélas! si tu savois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence!
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!
Phædime, si je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire, 415
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu;
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore. 420

PHÆDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.

SCÈNE II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,

Ni vous faire quitter, en de si grands besoins, 425
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même;
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés. 430
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

SCENE III

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate, 435
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate[1]
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenois entre elle et moi l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage. 440
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux, 445

1. Ce vers rappelle le passage fameux de Virgile :

... Quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achilli.

« Combien différent est Hector, qui revenait chargé des armes Achille. »

(Virgile, *Enéide*, II, 274.)

Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste,
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi. 450
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase[1];
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore, 455
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé :
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
Malgré le faix[2] des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime, 460
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère.
Je sais que de tout temps à mes ordres soumis, 465
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée.

1. Le *Phase*, fleuve de la Colchide, qui se jette dans le Pont-Euxin. « La Colchide, dit d'Anville, borde le fond du Pont-Euxin; elle est bornée à l'Orient par l'Ibérie, et couverte du Caucase vers le nord. » Racine, pour décrire la fuite de Mithridate, suit les indications de Plutarque et de Dion Cassius.

2. *Faix* a vieilli. Au XVIIe siècle il s'employait encore, au propre comme au figuré. Cf. La Fontaine. *la Mort et la Bûcheron.*

Je sais même, je sais avec quel désespoir
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor ni n'oserois penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? Que sais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place,
Et de votre trépas autorisant[1] le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire[2];
Et je n'écoutois rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,

1. *Autorisant*, donnant de l'autorité, accréditant. Le mot était très usité au XVIIe siècle en ce sens et pour signifier *donner un droit ou un prétexte*.
2. *Téméraire*, hasardé, incertain, douteux.

Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître! sans lui donner le loisir de répandre 495
Les pleurs que son amour auroit dus à ma cendre!
Et son frère?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance. 500

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour, ce que j'ai pu comprendre[1],
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas, 505
Compter cette province au rang de ses États;
Et sans connoître ici de lois que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage[2].

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,

1. *Ce que j'ai pu comprendre*: construction latine : *quod* ou *quantum intelligere potui.*
2. *Appuyer* est *soutenir*, *fonder une prétention*, ou *justifier des actes.*

Si le ciel de mon sort me laisse disposer. 510
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême.
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère 515
Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,
Qui toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret.
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due, 520
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir!
L'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher 525
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

SCÈNE IV

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais. 530
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée

Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour, qui de tant de retraites 535
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre; 540
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle;
Et sans perdre un moment pour ce noble dessein, 545
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant. 550

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.
Ah! Madame, est-ce là de quoi me satisfaire? 555
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes, 560
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,

Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux, 565
Partout de l'univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé. 570
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivoient dans votre âme?
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage, 575
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoi? n'avez-vous rien, Madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre. 580
Vous demeurez muette; et loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas....

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez. 585
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez. 590
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,

Madame; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès.

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire? 595
Xipharès....

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer,
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils en effet digne de votre estime 600
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place?
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï? 605

SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils, venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit. 610
Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrâce
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidèle, qu'un frère audacieux

Vous présentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose, 615
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée. 620
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos; 625
D'un rival insolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la Reine; et s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux[1].
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux. 630
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé[2].

SCÈNE VI

MONIME, XIPHARÈS

XIPHARÈS.

Que dirai-je, Madame? et comment dois-je entendre 635

1. *Injurieux*, qui me fait injure, ou peut-être qui lui ferait injure à elle-même, qui lui ferait tort et honte. Le mot, qui a vieilli, était très usité au XVIIe siècle.

2. Racine semble paraphraser le vers d'Ovide, faisant dire à *Médée*:

Quo feret ira, sequar; facti fortasse pigebit.

« J'irai où me portera ma colère : je me repentirai peut-être, mais quand ce sera fait. »

Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vrai, grands Dieux! que trop aimé de vous.
Pharnace eût en effet mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême?

MONIME.

Pharnace? O ciel! Pharnace? Ah! qu'entends-je moi-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs! 645
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs!
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire!
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi? 650

XIPHARÈS.

Ah! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose. 655
Quel heureux criminel en peut être la cause?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime : 660
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,

Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connoître.
Quel est-il, cet amant? Qui dois-je soupçonner? 665

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté? 670

XIPHARÈS.

O ciel! Quoi? je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler :
Ma douleur pour se taire a trop de violence. 675
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès longtemps. Une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse. 680
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas;
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux, 685
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous nos vœux :
Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs sans conter mon histoire;
Et lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours. 690

Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie!
Ah! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point?
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire, 695
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entends, vous gémissez; mais telle est ma misère.
Je ne suis point à vous, je suis à votre père. 700
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader 705
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours. 710

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands Dieux! d'un amour déplorable!
Combien en un moment heureux et misérable!
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez!
Quoi? j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre? 715
Vous aurez pu m'aimer? et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux!...
Vous voulez que je fuie et que je vous évite?
Et cependant le Roi m'attache à votre suite. 720
Que dira-t-il[1]?

1. Cet entretien de Xipharès et de Monime rappelle l'entrevue de Sévère et de Pauline (*Pol.*, II, II). Si Monime est aussi touchante que Pau-

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements[1], 725
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu se défie.
Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir[2]; 730
Que je verrai mon âme en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.
Mais je sais bien aussi que s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée 735
N'en punisse aussitôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte et vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste[3]. 740

line, et plus tendrement vertueuse, Xipharès est bien banal, bien froid, bien gauche à côté de Sévère.

1. *Leurs contentements*, ce qui les contente, leurs plaisirs. Le mot était très usité en ce sens, et au pluriel.

2. M. Paul Mesnard note ici avec raison des réminiscences du rôle de Pauline dans le *Polyeucte* de Corneille. Pauline dit à Félix (I, IV) :

Mon père, je suis femme, et je sens ma foiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.

Voyez aussi divers endroits de la scène que j'ai rappelée plus haut.

3. Pauline dit à Sévère (II, II) :

Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.

Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence;
Et sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter, 745
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah! Madame.... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit : toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien. 750
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse;
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi[1].

Et plus loin :

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!

1. « On peut comparer cette scène avec la scène v de l'acte I du *Don Carlos* de Schiller. La situation a des traits frappants de ressemblance; mais il n'y en a aucune dans la manière dont l'ont traitée le deux poètes, si différents par le génie, par le goût et par le système dramatique qu'ils avaient adopté. » (Note de M. Paul Mesnard.)

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue[1] 755
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie 760
Pour croire que longtemps soigneux de me cacher,

1. *Var.* Venez, Princes, venez. Enfin l'heure est venue. (Éd. 1673.)

Comment a-t-on pu dire que cette admirable scène est un hors-d'œuvre? Si Racine devait tout réduire rigoureusement au développement de la petite histoire d'amour qu'il a imaginée, ce n'était pas la peine de prendre Mithridate pour héros : n'importe quel bourgeois qui veut se remarier, et père d'un grand fils, eût suffi. Mais le caractère de Mithridate déborde ce cadre, comme celui d'Harpagon déborde le cadre analogue choisi par Molière. Si l'on étudie avec soin les tragédies et les comédies du XVIIe siècle, on verra que l'intrigue d'amour ne sert qu'à amener et à relier les scènes où se développent les caractères, que ce dernier intérêt est de beaucoup supérieur à l'autre, et le véritable que les poètes aient poursuivi. Ici jamais on ne saurait être plus au cœur du sujet que dans une scène qui fait voir Mithridate, le vrai Mithridate, l'implacable ennemi de Rome.

J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi[1], par ma fuite trompé, 76
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînoit les images[2],
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais, 77
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année[3].
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes 77
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés[4] :

1. *L'ennemi*, c'est le général ennemi ; le *char*, c'est le char de triomphe.
2. On portait souvent dans les pompes triomphales les images des nations vaincues, et des tableaux où étaient inscrits les noms des rois, des chefs, des provinces et des peuples.
3. On a cité comme ayant pu inspirer ce vers à Racine les mots d'Ovide :

Longique perit labor irritus anni.

« Le travail d'une année se perd, inutile. »

4. Salluste faisait écrire par Mithridate au roi des Parthes, Arsace : *Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una et ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii et divitiarum.... Romani arma in omnes habent, acerrima in eos quibus victis spolia maxuma sunt.* « Les Romains font la guerre à toutes les nations, à tous les peuples, à tous les rois : la cause, de tout temps, fut la même, la passion immense de la domination et des richesses. — Les Romains tournent leurs armes contre tous, plus acharnés contre ceux dont la défaite promet les plus riches dépouilles. » Il les appelle ensuite *latrones gentium*, « les brigands qui dépouillent les peuples » ; Galgacus, dans Tacite (*Vie d'Agricola*), dira *raptores orbis*, « pillards de l'univers ». Enfin Justin, dans un discours que Mithridate adresse à ses soldats, lui fait dire : *Sic omnem illum populum luporum animos, inexplebiles sanguinis atque imperii,*

Ils y courent en foule; et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre. 780
Moi seul je leur résiste[1]. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis :
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie; et loin de l'y chercher, 785
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés[2]. 790
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole, 795
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous[3] que l'Euxin ne me porte en deux jours

divitiarumque avidos ac jejunos habere. « Ainsi tout ce peuple a des appétits de loup, insatiable qu'il est de sang et de domination, avide et altéré de richesses. »

1. *Nos suspecti sumus æmuli, et in tempore vindices adfuturi.* (Salluste, *Lettre de Mithridate.*) « Je leur suis suspect, comme rival pour le présent, et pour l'avenir, vengeur. »

2. Tacite dit : *Nullus cunctationi locus est in eo consilio, quod non potest laudari, nisi peractum.* « Il n'y a pas lieu d'hésiter dans un projet, qui pour être loué, a besoin d'être exécuté. »

3. L'abbé du Bos, dans ses *Réflexions sur la poésie et la peinture*, écrit : « Il en pouvait bien douter, dit un prince (le prince Eugène de Savoie) qui a commandé des armées sur le bord du Danube, et qui, comme Mithridate, a conservé sa réputation de grand capitaine dans l'une et l'autre fortune, puisque la chose est réellement impossible.... Le vers qu'il fait dire à Mithridate :

Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole (Racine),

révolte ceux qui ont quelque connaissance de la distance des lieux.... » Il convient de remarquer, avec Louis Racine, que Mithridate se laisse

Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée? 80
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne[1], et surtout les Gaulois, 85
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder; 810
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

séduire par sa passion et voit plus de facilité dans son entreprise qu'il n'y en a réellement. Ces erreurs même qu'il fait sur les distances et les marches sont des traits de caractère, et sont bien de l'homme qui, vaincu, traqué, contraint de se faire passer pour mort, estime toutes les circonstances favorables au plus gigantesque projet qu'on puisse concevoir :

A mes nobles projets je vois tout conspirer.

1. « Ce fut Mithridate qui, suivant Cicéron, envoya des ambassadeurs aux Espagnols. *Usque in Hispaniam legatos Ecbatanis misit ad eos duces quibuscum tum bellum gerebamus.* (*Pro lege Manilia*, IV.) « D'Ecbatane il envoya une mission jusqu'en Espagne, auprès des chefs qui alors nous faisaient la guerre. » — Cicéron dit aussi (*Pro Muræna*, XV) que Mithridate songeait à joindre ses troupes à celles de Sertorius; et Florus, en parlant de ce même Sertorius (l. III, ch. XXII), s'exprime ainsi : *Ad Mithridatem quoque Ponticosque respexit, regemque elasse juvit.* « (Sertorius) eut égard aussi à Mithridate et au royaume du Pont, et il aida le roi de sa flotte. » Au temps où se passe l'action de la tragédie, la guerre de Sertorius était terminée depuis plusieurs années; mais Mithridate pouvait avoir encore l'espérance de rallumer la guerre en Espagne. Appien, *Guerre de Mithridate*, ch. CIX) atteste que Mithridate songeait à aller se joindre aux Gaulois, avec qui il avait déjà à cet effet contracté des alliances, pour franchir les Alpes et envahir l'Italie avec eux. » (Note de M. Paul Mesnard.)

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante 815
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante[1].
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes. 820
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur[2],
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux, 825
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux[3]?

1. La guerre Sociale était terminée depuis vingt-cinq ans. Diodore rapporte que les alliés avaient demandé le secours de Mithridate. Justin fait dire au roi, dans le discours que j'ai déjà cité : *Jam ipsam Italiam audire se nunquam, ut Roma condita sit, satis illi pacatam, sed assidue per omnes annos pro libertate alios, quosdam etiam pro jure imperii bellis continuis perseverasse.... Ac ne veteribus immoremur exemplis, hoc ipso tempore universam Italiam bello Marsico consurrexisse, non jam libertatem, sed consortium imperii civitatisque poscentem.* (XXXVIII, IV.) « Je sais que l'Italie même, depuis la fondation de Rome, n'a jamais été tout à fait pacifiée et soumise; mais constamment, chaque année, la guerre s'est renouvelée, les uns défendant leur liberté, d'autres même disputant l'empire.... Pour ne point m'arrêter aux exemples anciens, en notre temps même, toute l'Italie s'est levée pour la guerre des Marses, et ce n'est plus la liberté qu'elle voulait, c'était le partage de l'empire et l'entrée dans la cité. »

2. « Appien (*Guerre de Mithridate*, ch. CXIX) a suggéré à Racine plusieurs des idées de ce discours. Mithridate savait, dit-il, que presque tous les Italiens, associés dans leur haine, s'étaient naguère révoltés contre Rome, lui avaient fait une longue guerre et avaient même soutenu contre eux Spartacus, un gladiateur méprisé : Σπαρτάκῳ τε μονομάχῳ συστᾶσαν ἐπ' αὐτοὺς. ἀνδρὶ ἐπ' οὐδεμιᾶς ἀξιώσεως ὄντι. » (Note de M. Paul Mesnard.) La guerre de Spartacus dura de 73 à 71.

3. Mithridate rappelle aussi, dans son discours à ses soldats (Justin, l. XXXVIII, ch. VI), qu'il descend de Cyrus : *Se..... clariorem illa colluvie convenarum esse, qui paternos majores suos a Cyro Darioque, condito-*

Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter? 830
Marchons; et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme, 835
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome[1].
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu.
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être; 840
Et la flamme à la main effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs. 845
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.

ribus Persici regni, maternos a magno Alexandro ac Nicatore Seleuco, conditoribus imperii Macedonici, referat. « Ne suis-je pas plus noble que ce ramas de vagabonds, moi qui fais remonter mes aïeux paternels à Cyrus et Darius, les fondateurs de l'empire Perse, mes aïeux maternels au grand Alexandre et à Seleucus Nicator, les fondateurs de l'empire macédonien. » Appien (*Guerre de Mithridate*, ch. CXII) dit que Mithridate était le seizième descendant de Darius, fils d'Hystaspe. Darius avait épousé une fille de Cyrus. Suivant Florus (l. III, ch. V), Artabaze, ancien roi de Pont, descendait des sept conjurés perses: *Artabazes à Septem Persis oriundus.* On dit que cet Artabaze ou Artabazane, un des ancêtres de Mithridate, était fils de Darius, et reçut le royaume de Pont comme consolation de la préférence qui avait été donnée pour celui de Perse à son frère Xerxès. » (Note de M. Paul Mesnard.)

1. « Il avait entendu, dit Appien (*Guerre de Mithridate*, ch. CIX), que cette résolution (*de porter la guerre en Italie*) avait réussi à Annibal, et que par là il s'était rendu la terreur du peuple romain. »

Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur; 850
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'Aurore 855
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen; et repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate. 860
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein 865
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable[1].
Mais si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité? 870
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles,
Et vouloir affronter des travaux[2] infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis
Que d'un roi qui naguère, avec quelque apparence, 875
De l'aurore au couchant portoit son espérance,

1. *Attritæ jam omnes validissimi regni vires erant; sed animus malis augebatur.* (Florus, l. III, ch. v.) « Toutes les forces d'un puissant royaume étaient épuisées : mais le courage du roi croissait avec l'adversité. »

2. *Travaux*, fatigues, dangers; c'est le sens du latin *labores*.

U. of Ill. Library

Fondoit sur trente États son trône florissant,
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées. 880
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger 885
La mort, et le travail pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux? 890
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune, 895
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour?
Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage, 900
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome en votre faveur facile à s'apaiser.... 905

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois

Dont il a quarante ans défendu tous les rois? 910
Continuez, Seigneur : tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal[1],
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire, 915
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains[2].
Toutefois épargnez votre tête sacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée, 920
Montrer aux nations Mithridate détruit[3],
Et de votre grand nom diminuer le bruit[4].
Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins : 925
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier[5] partout que nous sommes vos fils. 930

1. *Un ennemi fatal* : un ennemi que le destin lui impose, un ennemi qui ne peut être qu'ennemi. C'est le sens du latin *fatalis*.

2. Sur ce massacre, cf. Appien, *Guerre de Mithridate*, ch. XXII et XXIII. *Is qui uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una litterarum significatione cives Romanos necandos trucidandosque denotavit.* (Cicéron, *Pro lege Manilia*, III.) « Celui qui, un même jour, par toute l'Asie, dans toutes ses cités, par un seul ordre, par une seule lettre d'avis, désigna tous les citoyens romains à la mort, au massacre. »

3. *Mithridate détruit* : « La Harpe et d'autres, dit M. Paul Mesnard, paraissent regarder Racine comme ayant le premier fait cet emploi de *détruit* : il est ancien dans notre langue. »

Tant que t'aie destruit, jamès ne finerai.

(*Doon de Maience.*)

4. *Bruit* était très commun dans le sens d'*éclat*, *retentissement*, *gloire*, *renommée*.

5. *Justifier*, prouver par les pièces justificatives. « Pour justifier à

Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore;
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte. 93
Ici tout vous retient; et moi, tout m'en écarte.
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai..., j'effacerai le crime de ma mère, 94
Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau, 94
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, se levant.

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager. 95
Vous me suivrez : je veux que rien ne nous sépare;
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire, 95
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez, et soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur....

tout le monde l'innocence de ma conduite. » (Molière, *Tartufe*, 1er Pla-
cet.)

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire. 960

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure;
Mais après ce moment.... Prince, vous m'entendez, 965
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est où je t'attends.
Tu ne saurois partir, perfide, et je t'entends. 970
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie :
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée, 975
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses : 980
Il te manquoit encor ces perfides amours
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.

Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains 985
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais avant que partir[1], je me ferai justice :
Je te l'ai dit.

SCÈNE II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE.

Holà! gardes. Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas. 990

PHARNACE.

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime : l'on vous a fait un fidèle récit.
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre; 995
Et ce fils si fidèle a dû vous faire entendre
Que des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
Il aime aussi la Reine, et même en est aimé.

1. Vaugelas condamnait *avant que mourir* et *avant mourir* : il voulait qu'on mît *avant que de*. Le P. Bouhours était du même avis, et blâmait chez un janséniste l'emploi de *avant de*, qui est repris, comme néologisme, par Desfontaines en 1726.

SCÈNE III

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable....

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable. 1000
Me préserve le ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payiez mes bienfaits,
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie !
Je ne le croirai point. Allez : loin d'y songer, 1005
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCÈNE IV

MITHRIDATE.

Je ne le croirai point ? Vain espoir qui me flatte !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival ? et d'accord avec lui
La reine auroit osé me tromper aujourd'hui ? 1010
Quoi ? de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue ?
Tout m'abandonne ailleurs ? tout me trahit ici ?
Pharnace, amis, maîtresse ; et toi, mon fils, aussi ?
Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce.... 1015
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux,

Ou dont le désespoir me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables! 1020
Non, ne l'en croyons point; et sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? quels témoins? quel indice?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin, 1025
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux[1]. 1030
Trompons qui nous trahit; et pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens.... Mais je la vois paraître :
Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice[2]. 1035
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice[3],
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes[4]

1. Mithridate sauve sa dignité par cette réflexion. Il y a longtemps que Voltaire a fait remarquer qu'Harpagon use du même artifice dans l'*Avare*. De la même situation Molière tire le comique, et Racine le tragique.

2. *Je me fais justice.* Cette locution a pris un autre sens aujourd'hui; mais elle était très usitée au temps de Racine.

3. *Sacrifice*, offrande.

4. *Mêmes.* Les poètes du XVIIe siècle ôtaient ou mettaient l's à *même*,

Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadèmes. 1040
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnois, et je fuis.
Mes ans se sont accrus; mes honneurs sont détruits;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits : 1045
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort? 1050
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse [1].
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée, 1055
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même, avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père, 1060
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

selon la commodité du vers; même chez les prosateurs, l'adverbe *même* prend souvent l's. Vaugelas disait à ce sujet dans ses *Remarques* : « *Même* et *mêmes*. Tous deux sont bons et avec et sans *s*, mais voici comme je voudrais user tantôt de l'un et tantôt de l'autre. Quand il est proche d'un substantif singulier, je voudrais mettre *mêmes* avec *s*, et quand il est proche d'un substantif pluriel, je voudrais mettre *même* sans *s*, et l'un et l'autre pour éviter l'équivoque et pour empêcher que *même*, adverbe, ne soit pris pour *même*, pronom. » Corneille a suivi cette remarque de Vaugelas, ainsi que d'autres écrivains. Racine ne s'y est pas rigoureusement astreint.

1. Les grammairiens déclarent ce vers incorrect, parce que *la* se rapporte à un nom sans article et indéterminé. Malherbe, Corneille, Pascal, Bossuet, Mme de Sévigné n'ont pas eu plus de scrupule là-dessus que Racine.

MONIME.

Xipharès! lui, Seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter? 1065
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui[1] va renaître en lui; 1070
Et quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O ciel! Pourriez-vous approuver....
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une âme infortunée. 1075
Je sais que c'est à vous que je fus destinée;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace. 1080
Je reconnois toujours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise!

MITHRIDATE.

Hé bien! n'en parlons plus, Madame.

1. Le relatif *qui* représente les deux substantifs; cependant Racine ne le rapporte qu'au dernier et laisse le verbe au singulier.

Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux, 1085
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez[1] avec son frère,
Et ven lez aux Romains le sang de votre père.
Venez. Je ne saurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains;
t sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir!

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite[2]. 1095

MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée
Mon âme à tout son sort s'étoit abandonnée. 1100
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez, 1105
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

1. *Servez*, soyez esclave : sens du latin *servire*.
2. *Votre fuite* : votre détour, par lequel vous essayez de vous dérober. *Fuite* s'employait bien alors dans le sens de *détour*, *feinte*, *faux-fuyant*.

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de[1] l'avoir pour époux. 1110
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions.... Seigneur, vous changez de visage.

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée. 1115
Je suis content.

MONIME, en s'en allant.

O ciel! me serois-je abusée?

SCÈNE VI

MITHRIDATE.

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouoit de nous.
Ah! fils ingrat. Tu vas me répondre pour tous.
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée. 1120
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé, 1125
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

1. Corneille a aussi construit *dépendre de* avec un infinitif.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME.

MONIME.

Phædime, au nom des Dieux, fais ce que je desire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais; mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer. 1130
Que tarde Xipharès? et d'où vient qu'il diffère
A seconder des vœux qu'autorise son père?
Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer.
Mais il feignoit peut-être : il falloit tout nier.
Le Roi feignoit? Et moi, découvrant ma pensée.... 1135
O Dieux, en ce péril m'auriez-vous délaissée?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant?
Quoi, Prince? quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même, 1140
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je? quand peut-être il y va de ta vie,

Je parle ; et trop facile à me laisser tromper, 1145
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

PHÆDIME.

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice :
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer. 1150
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent[1] sa promesse :
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain ;
Ce seul dessein l'occupe ; et hâtant son voyage, 1155
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et partout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite? 1160

MONIME.

Pharnace cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phædime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce?

PHÆDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace.
L'amour a peu de part à ses justes soupçons. 1165

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons :
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHÆDIME.

Vaine erreur des amants, qui pleins de leurs desirs,

1. *Secondent*, accompagnent, suivent, sont d'accord avec.

Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs! 1170
Qui prêts à s'irriter contre le moindre obstacle....

MONIME.

Ma Phædime, et qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi? je puis respirer pour la première fois?
Quoi? cher Prince, avec toi je me verrois unie? 1175
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour si longtemps combattu?
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime?
Que ne viens-tu....

SCÈNE II

MONIME, XIPHARÈS, PHÆDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon âme souhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous....

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME

Adieu! vous?

XIPHARÈS.

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je? On me disoit.... Hélas! ils m'ont trahie.

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert, 118
Révélant nos secrets, vous trahit, et me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein ;
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein, 119
De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte, 119
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a su m'aborder; et les larmes aux yeux :
« On sait tout, m'a-t-il dit : sauvez-vous de ces lieux.
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine,
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène. 120
Je vous crains pour vous-même ; et je viens à genoux
Vous prier, ma Princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté 120
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace ;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grâce.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter ;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter. 121
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire ;
Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père.
Vivez; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah! je vous ai perdu!

XIPHARÈS.

Généreuse Monime, 1215
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit :
Je suis un malheureux que le destin poursuit;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère, 1220
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi? cet ennemi, vous l'ignorez encore?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvois, avant que m'immoler, 1225
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler!

MONIME.

Hé bien! Seigneur, il faut vous le faire connaître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître;
Frappez : aucun respect[1] ne vous doit retenir.
J'ai tout fait; et c'est moi que vous devez punir. 1230

XIPHARÈS.

Vous!

MONIME.

Ah! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse!
Quelle amitié sincère il affectoit pour vous!
Content[2], s'il vous voyoit devenir mon époux!

1. *Aucun respect :* aucun égard, aucune considération. C'est le sens du latin *respectus.*
2. *Content....* Cela équivaut au discours indirect, qu'on emploie en

Qui n'auroit cru...? Mais non, mon amour plus timide 1235
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
J'ai dû continuer; j'ai dû dans tout le reste....
Que sais-je enfin? j'ai dû vous être moins funeste; 1240
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi? Madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose?
Mon malheur est parti d'une si belle cause?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux? 1245
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux?
Que voudrois-je de plus? glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle.
Consentez-y, Madame; et sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter. 1250

MONIME.

Quoi? vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare?

XIPHARÈS.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME.

Et connoissois-je alors toute sa barbarie? 1255
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux,

latin pour rapporter les paroles d'autrui, en sous-entendant l'idée de *dire* : « *Lætum se fore, si...* »

Et que dans une main de votre sang fumante
J'allasse mettre, hélas! la main de votre amante? 1260
Allez : de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader :
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que seroit-ce, grands Dieux! s'il venoit vous surprendre?
Que dis-je? on vient. Allez. Courez. Vivez enfin; 1265
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Madame, à quels périls il exposoit sa vie!
C'est le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien. 1270

SCÈNE IV

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,

Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie 1275
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Quoi? Madame, osez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, Madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme. 1280
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi ? pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez....

MONIME.

Quoi ? Seigneur, vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours, 1285
Vous qui gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi [1],
Plus que tous les Romains conjuré contre moi, 1290
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,

1. Toute cette scène est à comparer avec la grande scène du cinquième acte de *l'École des femmes*.

Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée, 1295
Aux filles de cent rois je vous ai préférée ;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettois à vos pieds.
Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendoit insensible, 1300
Pourquoi chercher si loin un odieux époux?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que de toutes parts me voyant accabler, 1305
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé,
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé. 1310
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate?
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir?
Profitez du moment que mon amour vous donne : 1315
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent, que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue; 1320
Et désormais sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.

Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux, 1325
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée;
Et malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous le plus grand des humains, 1330
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre; 1335
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée; 1340
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir. 1345
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi;
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi 1350
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? et sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends, pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête; 1360
Mais le dessein est pris : rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étois point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main 1365
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;
Et quand il n'en perdroit que l'amour de son père,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour. 1370
Après cela, jugez. Perdez une rebelle;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice) 1375
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre fils.

SCÈNE V

MITHRIDATE.

Elle me quitte! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence? 1380
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,

Ne me condamne encor de[1] trop de cruauté?
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnois. 1385
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support[2]:
Les plus séditieux sont déjà loin du bord. 1390
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur? et qu'est-ce que je dis[3]?
Tu vas sacrifier.... qui? malheureux! Ton fils?
Un fils que Rome craint? qui peut venger son père? 1395
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse. 1400
Quoi? ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!

---

1. *Condamner de* était très usité au XVIIe siècle, à l'imitation du latin *damnare*, qui se construit avec le génitif.

2. *Support*, appui, soutien. Emploi ordinaire du mot.

3. Geoffroy et d'autres ont fait remarquer que, dans ce monologue, Racine semble avoir pris pour modèle celui d'Auguste dans *Cinna*. Il est vrai qu'on y remarque les mêmes mouvements. Cependant je ne crois pas qu'il y ait ici de véritable imitation. On met en monologue ce qu'on ne peut mettre en dialogue, c'est-à-dire les pensées intimes et secrètes qu'on ne peut confier à autrui. Si donc le personnage est combattu de sentiments contraires, si des passions ou des devoirs ou des intérêts opposés le sollicitent en sens divers, le monologue aura de ces retours, et ce ne sera qu'en passant d'une résolution à l'autre, en s'interrompant, en se démentant sans cesse, que le personnage s'achemi-nera à une résolution définitive.

Je brûle, je l'adore; et loin de la bannir.... 1405
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir[1].
Quelle pitié retient mes sentiments timides?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! Inutile courroux!
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous[2],
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
Quoi? des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ai su, par une longue et pénible industrie, 1415
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées[3]
Un cœur déjà glacé par le froid des années! 1420
De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

1. Racine a supprimé ici quatre vers, qui étaient, en effet, inutiles:

Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.

2. Il me semble qu'il y ait ici une réminiscence d'Homère (*Iliade*, I, v. 255 et 256):

Ἦ κεν γηθήσαι Πρίαμος, Πριάμοιό τε παῖδες,
Ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ.

« Sans doute, Priam se réjouirait, et les enfants de Priam, et tous les Troyens auraient au cœur une grande joie. »

3. Il y a une légère affectation dans cette antithèse du *poison* de l'amour et des poisons contre lesquels Mithridate s'est prémuni. Appien (*Guerre de Mithridate*, CXI) prêtait au roi une antithèse de même genre : Mithridate se plaignait de ne pas s'être aussi bien prémuni contre la trahison des siens, le pire poison qui menace les rois, que contre tous les autres poisons.

SCÈNE VI

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers; 1425
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots. 1430
Le désordre est partout; et loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête; et, flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah! le traître! Courez. Qu'on appelle son frère; 1435
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein; mais un soudain transport
L'a déjà fait descendre et courir vers le port;
Et l'on dit que suivi d'un gros[1] d'amis fidèles,

1. *Un gros :* une troupe. Mot assez commun alors.

On l'a vu se mêler au milieu des rebelles. 1440
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir; je ne veux qu'à leurs yeux 1445
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains!

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé. 1450

MITHRIDATE.

(A Arcas.)
Ciel! Courons. Écoutez.... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi? vous avez pu, trop cruelle à vous-même, 1455
Faire un affreux lien d'un sacré diadème?
Ah! ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé! par quelle fureur obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre? 1460
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHÆDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport 1465
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion[1] que nous venons d'entendre,

1. *Dans la confusion* des événements dont nous venons d'*entendre* le récit.

Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux; 1470
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter....

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente. 1475
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah! que d'un si beau sang dès longtemps altérée
Rome tient maintenant sa victoire assurée! 1480
Quel ennemi son bras leur alloit opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi? tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes[1],
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé! 1485
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frère :
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous, 1490
Tison de la discorde et fatale furie[2],
Que le démon de Rome[3] a formée et nourrie.
Et je vis? Et j'attends que de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné?

1. *C'est toi qui l'opprimes* : qui le perds, le fais périr; *opprimere* a ce sens en latin.

2. Ce vers est tout antique de pensée et d'expression : « Juvenem tanquam furiam facemque hujus belli. » (Tite-Live.) « Ce jeune homme, qui est comme la furie, le flambeau de cette guerre. »

3. *Le démon de Rome :* le génie de Rome. Corneille et Racine ont usé assez souvent de ce mot.

Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie? 1495
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie :
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadème[1], 1500
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir : 1505
D'autres armes sans toi sauront me secourir;
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première!

PHÆDIME.

On vient, Madame, on vient; et j'espère qu'Arcas
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas. 1510

SCÈNE II

MONIME, PHÆDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? et le cruel Pharnace....

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame : on m'a chargé d'un plus funeste emploi;
Et ce poison vous dit la volonté du Roi.

PHÆDIME.

Malheureuse princesse!

1. C'est le mot de Plutarque, que Racine citait dans sa *Préface*.

MONIME.

Ah! quel comble de joie[1]! 1515
Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire; et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre. 1520
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

PHÆDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris; et par d'indignes larmes
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phædime, il falloit me pleurer 1525
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux, 1530
Dis-leur ce que tu vois; et de toute ma gloire,
Phædime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie, 1535
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,

1. Plutarque a pu suggérer ce trait à Racine. Dans sa *Vie de Lucullus* il raconte que Statira, recevant du poison de la part de Mithridate, le remercia de ne l'avoir pas oubliée et d'avoir eu soin de la faire mourir avant qu'elle tombât aux mains de l'ennemi. On connait aussi l'exclamation de Sophonisbe, quand Masinissa lui envoie le poison : *Accipio nuptiale munus, nec ingratum, si nihil majus vir uxori præstare potuit.* (Tite-Live.) « J'accepte ce présent nuptial, je l'accepte avec joie; un mari ne pouvait en faire un plus précieux à sa femme. »

Reçois ce sacrifice; et puisse en ce moment
Ce poison expier le sang de mon amant!

SCÈNE III

MONIME, ARBATE, PHÆDIME, ARCAS.

ARBATE.

Arrêtez! arrêtez!

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE.

Arrêtez! j'accomplis l'ordre de Mithridate. 1540

MONIME.

Ah! laissez-moi....

ARBATE, jetant le poison.

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCÈNE IV

MONIME, ARBATE, PHÆDIME.

MONIME.

Ah! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous? 1545
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le Roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître; et j'ose m'assurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer. 1550

MONIME.

Quoi? le Roi....

ARBATE.

Le Roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès? Ah! grands Dieux! Je doute si je veille, 1555
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille
Xipharès vit encor? Xipharès, que mes pleurs....

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée. 1560
Les Romains, qui partout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes;
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé, 1565
Sans espoir de secours tout prêt d'être forcé,
Et voyant pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains. 1570
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu[1].
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre, 1575

1. *Vertu :* c'est le sens du latin *virtus*, force, énergie, propriété. Appien, Dion Cassius et Justin racontent que Mithridate ne pouvait s'empoisonner, parce qu'il s'était habitué dès sa jeunesse aux poisons.

J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes. 1580
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière;
Et déjà quelques-uns couroient épouvantés 1585
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais, le dirai-je? ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi. 1590
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin las, et couvert de sang et de poussière, 1595
Il s'étoit fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous;
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate; 1600
Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant, 1605
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie;
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur. 1610

Tandis que possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace, 1615
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place;
Et le vainqueur vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste ciel!

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle, 1620
Par ordre de son frère, avoit enveloppé,
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux, 1625
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jeter sans vie;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment, 1630
Et m'a dit d'une voix qu'il poussoit avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la Reine. »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès :
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur et mon zèle 1635
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée! 1640

Hélas! et plût aux Dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits 16
Le sang du père, ô ciel! et les larmes du fils!

SCÈNE V

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, ARCAS, GARDES, qui soutiennent Mithridate.

MONIME.

Ah! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vôtre!

MITHRIDATE.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre.

(En montrant Xipharès.)

Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié; 165
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie, 1655
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire[1]. 1660
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein

1. De jours *néfastes*, où les affaires cessent et les tribunaux vaquent; on inscrivait souvent parmi ces jours néfastes ceux où les armes romaines avaient éprouvé un désastre.

Rome en cendre me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains, 1665
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant! 1670
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne;
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne,
Madame; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde, 1675
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde;
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger....

MITHRIDATE.

C'en est fait, Madame, et j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre. 1680
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte[1].
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés, 1685
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous....

XIPHARÈS.

Moi, Seigneur, que je fuie?

1. *Je vous quitte*, je vous dispense, je vous tiens quitte.

Que Pharnace impuni, les Romains triomphants
N'éprouvent pas bientôt....

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends. 16
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice[1].
Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits[2].
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte, 16
Venez, et recevez l'âme[3] de Mithridate.

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah! Madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.

1. Pharnace fut défait par César, qui écrivit à cette occasion le fameu billet : *Veni, vidi, vici;* et il fut tué, comme je l'ai dit déjà, dans un bataille livrée à un gouverneur du Bosphore qui s'était révolté.

2. Avant ce vers, venait un couplet que Racine a supprimé; il pro longeait, en effet, sans grande nécessité, l'agonie déjà verbeuse d Mithridate.

Le Parthe, qu'ils gardaient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier.
Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain,
Et, si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise. (Éd. 1673.)

Et puis cette seconde prophétie gâtait la première.

3. L'*âme*, au sens du latin *anima*. Louis Racine rappelle le vers de Virgile (*Énéide*, IV, 652) :

Accipite hanc animam....

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

IPHIGÉNIE

NOTICE SUR IPHIGÉNIE

La tragédie d'*Iphigénie* fut représentée pour la première fois à Versailles le samedi 18 août 1674, le cinquième jour des *divertissements donnés par le roy à toute sa cour, au retour de la conquête de la Franche-Comté*[1]. Elle fut jouée à Paris l'hiver suivant, sans doute dans les premiers jours de janvier 1675, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Le succès de la tragédie fut immense : ce fut un succès d'attendrissement et de larmes. Louis Racine, Boileau, le P. Bouhours,

1. C'est le titre de la relation qu'en composa Félibien. Il décrit ainsi le théâtre dressé *au bout de l'allée qui va dans l'Orangerie*, et où l'on donna la pièce de Racine : « La décoration... représentoit une longue allée de verdure, où, de part et d'autre, il y avoit des bassins de fontaines, et, d'espace en espace, des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très délicatement. Sur leur entablement régnoit une balustrade où étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs; les bassins des fontaines étoient de marbre blanc, soutenus par des Tritons dorés, et dans ces bassins on en voyoit d'autres plus élevés qui portoient de grandes statues d'or. Cette allée se terminoit dans le fond du théâtre par des tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orchestre; et au delà paroissoit une longue allée, qui étoit l'allée même de l'Orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers et de grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre il y avoit de grands candélabres et des guéridons d'or et d'azur qui portoient des girandoles de cristal, allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre; les pilastres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis, et la porte paroissoit toute d'orfèvrerie ». (Cité par M. P. Mesnard.)

le janséniste Barbier d'Aucour, le gazetier Robinet, tous, am ennemis, indifférents, sont d'accord là-dessus.

On vit paraître, selon l'usage, divers jugements sur la tragéd nouvelle. Le jésuite Pierre de Villiers, dans un *Entretien sur l tragédies de ce temps*, prit occasion du succès d'*Iphigénie*, q se soutenait depuis trois mois, pour demander une réforn morale du théâtre et montrer qu'on pourrait faire une bel tragédie sans amour. De Villiers, très favorable en somme Racine, nous fait connaître diverses critiques qu'on adressa à pièce. Il y eut quelques spectateurs, ou plutôt des spectatrice *deux ou trois coquettes de profession*, qui préférèrent *Bajaz* ou *Bérénice* au nouvel ouvrage de Racine, parce que l'amour régnait davantage. Cette passion ne joue qu'un rôle secondair dans *Iphigénie*, ce qui, selon de Villiers, « a désabusé le publi de l'erreur où il étoit, qu'une tragédie ne pouvoit se soutenir sans un violent amour ». De Villiers, malgré le dessein mora de son écrit, n'ose pas braver les préjugés du monde et les conventions dramatiques, au point de blâmer l'amour d'Achille. Il se borne à dire qu'on aurait pu arranger l'intrigue d'autre façon, sans ce ressort : « Si, au lieu de donner de l'amour à Achille, on se fût contenté de lui donner de la jalousie pour Agamemnon, ce sentiment pouvoit produire le même effet que l'amour; et il auroit été plus conforme au naturel dont les maîtres de la tragédie veulent qu'on représente ce héros. »

Il y avoit aussi « des gens qui n'approuvoient pas qu'une fille de l'âge d'Iphigénie courût après les caresses de son père ». De Villiers, qui nous l'apprend, justifie Racine et pense que « l'empressement d'une amante n'a jamais rien produit de si beau ».

La cabale des beaux esprits jaloux des succès de Racine essaya, à propos d'*Iphigénie*, la manœuvre qui devait réussir pour *Phèdre* : elle consistait à écraser l'œuvre de Racine sous le triomphe d'une pièce rivale, composée sur le même sujet. On fit grand bruit longtemps à l'avance du mérite de l'*Iphigénie* de MM. Le Clerc et Coras ; et, deux jours après la représentation de ce chef-d'œuvre, un auteur anonyme publia des *Remarques sur l'*Iphigénie *de M. Coras*, pour en détailler les perfections, et des *Remarques sur l'*Iphigénie *de M. Racine*, pour en souligner les défauts.

L'*Iphigénie* qui devait éclipser la tragédie de Racine fut jouée inq fois à l'Hôtel de Guénégaud, à partir du 24 mai 1675. e Clerc avait écrit sa pièce à peu de frais, en suivant simlement l'*Iphigénie* de Rotrou. Il lui prit son plan, son déouement, ses idées, la conduite des scènes; mais, à quelques ers près, il lui laissa son style. Il inventa, en le prenant chez ictys de Crète, l'expédient qui amène Iphigénie au camp d'Aulis : lui fit écrire par Ulysse une fausse lettre signée du nom Agamemnon. Il jugea aussi qu'il était indigne d'une auguste eesse de s'irriter pour un cerf, comme dit Euripide, ou sans otif, comme le laisse supposer Racine : il feignit que Clytemestre avait voué jadis sa fille à Diane, comme on voue chez nous s enfants à la sainte Vierge.

Content de ces beautés, Le Clerc revendiquait hautement la agédie pour sienne, rendant à Coras, qu'on lui donnait pour ollaborateur, une centaine de vers épars çà et là.

Dès le XVIe siècle, la tragédie d'Euripide avait inspiré diverses nitations. En France, Thomas Sibilet, auteur d'un *Art poétique*, avait fait qu'une traduction, où les inexactitudes n'étaient point oulues (1549). En Italie, Lodovico Dolce avait aussi suivi de très ès son modèle (1551). En 1640, Rotrou fit jouer son *Iphigénie*, us originale, et la seule pièce du reste que Racine ait pu conaître et mettre à profit. Bien qu'il ait moins profondément odifié la marche de la tragédie, Rotrou a cependant fait preuve invention. Sans doute, il ne réussit pas toujours dans ce qu'il agine, soit qu'Achille, en héros de roman, s'éprenne soudain nos yeux d'Iphigénie qu'il ne connaissait pas, soit qu'en raffiné ce temps-là il fasse un appel à Ulysse et le provoque en duel, it qu'il mette en action au dénouement le récit d'Euripide. ais il a développé parfois la puissance dramatique de certaines ensées ou de certaines situations, poussé certains effets, dégagé u souligné des traits saisissants; il a introduit Ulysse dans la èce, sans en exclure, il est vrai, Ménélas.

En somme, ce que Racine doit à Rotrou est bien peu de chose. est aux anciens que son imitation s'adressait.

Rotrou avait mis le dénouement en action. Racine se contenta faire un récit, comme Euripide. Au XVIIIe siècle, au moment u Voltaire, sous l'influence du théâtre anglais, essayait de ettre plus de mouvement dans notre tragédie, la pièce de

Racine parut un peu froide, et l'on regretta de n'y pas trouver plus d'animation. On essaya de lui donner une mise en scène plus pittoresque. « On voit maintenant, dit un écrivain en 1769, la nuit régner sur tout le camp des Grecs. La seule tente d'Agamemnon est éclairée dans l'intérieur. On y voit ce prince occupé à fermer une lettre et marquer par ses mouvements une partie du trouble qui l'agite.... Il sort de sa tente et vient à tâtons chercher Arcas, qui dort à l'entrée de la sienne.... Le jour paraît insensiblement, et l'on voit les soldats s'éveiller d'eux-mêmes, reprendre leurs postes, etc. Tout cela est dans l'exactitude, et contribue à l'illusion théâtrale[1]. »

On ne s'arrêta pas en si beau chemin. La Dixmérie et Lunean de Boisjermain eurent l'idée de mettre en action le dénouement d'*Iphigénie*. Saint-Foix arrangea donc la pièce, qui fut donnée en son nouvel état le 31 juillet 1769. Mais le public préféra l'ancienne *Iphigénie* et siffla l'innovation si bruyamment annoncée. Voltaire avait prévu l'insuccès de cette tentative. « Il serait bien difficile, avait-il dit, que sur le théâtre cette action qui doit durer quelques moments ne devînt froide et ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent Achille, l'épée nue et ne se battant point, vingt héros dans la même attitude, comme des personnages de tapisserie, Agamemnon, roi des rois, n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable au Cercle de la reine en cire colorée par Benoît[2]. » Après l'avortement de la tentative, il ajouta : « Il faut savoir qu'un récit écrit par Racine est supérieur à toutes les actions théâtrales[3] ».

Après *Iphigénie*, Racine donne une édition des neuf pièces qu'il avait composées, depuis la *Thébaïde* (1676) : ce fut l'occasion pour le janséniste Barbier d'Aucour de faire imprimer une méchante satire en vers, *Apollon vendeur de mithridate, ou Apollon charlatan*, où, sur chaque pièce de Racine, il recueillait ou considérait ce qui s'était dit de plus malveillant. Cette allégorie fort injuste et peu spirituelle, qui n'épargnait pas les personnes, eut un certain succès, qu'elle ne méritait guère.

1. La Dixmérie, *Lettre sur l'état présent de nos spectacles.*
2. *Dict. philos.*, Art dramatique.
3. *Ibid.*

EXTRAITS

ET

DOCUMENTS RELATIFS A IPHIGÉNIE

ANALYSE DE L'« IPHIGÉNIE » D'EURIPIDE

La scène est à Aulis, devant la tente d'Agamemnon.

Prologue. — Agamemnon sort de sa tente avec un vieil sclave, qui lui demande la cause de la violente agitation où il voit. Le roi raconte le sujet de son inquiétude : le mariage Hélène, le serment fait par les prétendants, l'enlèvement Hélène par le Troyen Pâris, le rassemblement de l'armée à ulis, l'élection qu'on a faite de lui pour commander l'expédi-on, le calme plat qui retient la flotte au port, et l'oracle de alchas annonçant qu'il faudra sacrifier Iphigénie pour obtenir s vents. Sur les instances de Ménélas il a promis d'immoler sa lle ; il l'a fait venir à Aulis sous prétexte de la marier à Achille, ui ignore tout. Mais l'amour paternel se réveille en lui, et il nvoie le vieil esclave avec une lettre, pour faire rebrousser nemin à sa fille.

Chœur (πάροδος). — Les jeunes femmes de Chalcis, qui com-osent le chœur, sont venues par curiosité voir le camp des recs : elles nomment les chefs qu'elles ont distingués, Achille ntre autres, et font le dénombrement des peuples qui ont fourni es soldats et des vaisseaux.

Episode I. — Ménélas a arraché au vieillard la lettre qu'il por-

tait. Celui-ci appelle Agamemnon à son secours. Les deux frè s'injurient. Ménélas reproche à Agamemnon son humilité et souplesse passées, lorsqu'il aspirait au commandement, tou ces manières qui font un tel contraste avec sa hauteur préser

Un messager annonce l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigér La douleur d'Agamemnon éclate si pitoyablement que Méné est touché et désire sauver sa nièce : Agamemnon désespè il est trop tard.

Chœur (στάσιμον α'). — Le chœur parle de l'amour et de vertu, et s'étend sur les amours de Pâris et d'Hélène, cause la guerre.

Épisode II. — Clytemnestre et Iphigénie arrivent, avec le pe Oreste, et descendent de leur chariot, que l'on décharge. Ag memnon paraît : la joie naïve et les questions innocentes de fille lui déchirent le cœur : il la fait entrer dans la tente.

Clytemnestre s'informe de la famille d'Achille, des cérémoni du mariage, et refuse de retourner à Mycènes avant la solennit

Agamemnon déplore le mauvais succès de ses artifices.

Chœur (στάσιμον β'). — Les Grecs arriveront devant Troi Hélène sera cause de la ruine de la ville et de l'esclavage de s peuple.

Épisode III. — Achille vient à la tente d'Agamemnon, pour plaindre de la longue inaction de l'armée. Clytemnestre, regardant déjà comme son gendre, le salue : Achille s'éton qu'une femme manque ainsi aux bienséances, en parlant à étranger qu'elle ne connaît point.

Le vieillard vient leur révéler le péril d'Iphigénie. Clyten nestre se jette aux genoux d'Achille et lui demande sa protectio pour sa fille. Celui-ci s'indigne qu'on ait employé son nom sa lui en demander la permission. Il refuse qu'on lui présente l jeune fille : il la défendra; son propre honneur l'y oblige. Mai que Clytemnestre essaye d'abord de fléchir son mari : si ell échoue, c'est alors qu'il interviendra.

Chœur (στάσιμον γ'). — Le chœur chante les noces de Théti et de Pélée, où tous les dieux assistèrent, et où fut prédite l naissance d'un fils illustre. Il déplore le sort d'Iphigénie e l'iniquité qui règne dans le monde.

Dénouement (ἔξοδος). — Agamemnon vient chercher sa fill pour le sacrifice qui doit précéder le mariage : elle paraît

enant le petit Oreste dans ses bras. Un dialogue rapide avec
Clytemnestre montre au roi que tout est découvert : il renonce
feindre. Clytemnestre l'accable de reproches, lui rappelle d'an-
iens torts, et lui montre l'iniquité et les suites funestes du
acrifice qu'il prépare. Iphigénie fait appel à la tendresse de son
ère, et demande grâce pour sa vie qui commence à peine.
gamemnon déclare qu'il ne peut rien, que l'intérêt de la Grèce
xige qu'elle meure, et sort.

Iphigénie se lamente en vers lyriques, et déplore que Pâris,
adis exposé sur l'Ida, ait été sauvé, pour causer aujourd'hui sa
ort dans Aulis.

Achille arrive : la jeune fille veut se retirer; sa mère la
etient. Achille promet de la défendre contre toute l'armée. Mais
phigénie s'est résignée : elle accepte une mort qui donnera la
ictoire aux Grecs sur les Barbares. Achille approuve ces nobles
entiments : mais, au cas où elle changerait de pensée, il sera
côté d'elle, prêt à la défendre, si elle le veut.

Iphigénie dit adieu à sa mère, et marche à la mort.

Un messager vient bientôt raconter le sacrifice, l'enlèvement
'Iphigénie, et la substitution d'une biche : la jeune fille, sans
oute, vit désormais avec les dieux. Clytemnestre pense d'abord
u'on veut la consoler par un mensonge, mais Agamemnon
assure que le miracle est réel, et fait ses adieux à sa femme.
e chœur fait des vœux pour son succès et pour son heureux
etour.

QUESTIONS SUR IPHIGÉNIE

I. La défense de l'antiquité dans la Préface d'*Iphigénie*.

II. La légende d'*Iphigénie* dans l'antiquité.

III. Étudier l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide.

IV. Qu'est-ce que Racine doit à Euripide?

V. Le sujet d'*Iphigénie* dans le théâtre moderne.

VI. L'*Iphigénie* de Rotrou.

VII. L'*Iphigénie* de Le Clerc et Coras.

VIII. Les critiques de l'*Iphigénie* de Racine.

IX. Le *christianisme* d'Iphigénie. (Discuter ce qu'en dit Chateaubriand dans le *Génie du christianisme*.)

X. Le caractère d'Agamemnon.

XI. L'amour maternel dans Racine.

XII. Ulysse dans Homère, dans Sophocle, et dans Racine.

XIII. Achille.

XIV. Le dénouement d'*Iphigénie*.

XV. Le caractère et le rôle d'Eriphyle.

XVI. Racine peintre de l'antiquité grecque.

XVII. La représentation de la vie réelle et de la réelle humanité dans le merveilleux mythologique d'*Iphigénie*.

PRÉFACE DE RACINE

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie[1]. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*[2], Sophocle dans *Electre*[3], et après eux Lucrèce[4], Horace[5], et beaucoup d'autres, veulent[6] qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide[7]. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

Aulide quo pacto Triviai virginis aram

1. Racine a donné à sa tragédie le simple titre d'*Iphigénie*. Celui d'*Iphigénie en Aulide*, sous lequel on la désigne ordinairement, date du XVIIIe siècle.
2. V. 184-247.
3. V. 550-552, 563-577 (éd. Tournier).
4. L. I, v. 85-101.
5. Horace, *Satires*, II, III, 199-201.
6. *Vouloir*, dans le sens de *prétendre*, *affirmer*, *soutenir*, comme *ille* en latin.
7. C'est la traduction des mots grecs ἐν Αὐλίδι. Mais Racine ne prend pas garde, d'abord, que le nominatif est Αὐλίς et doit donner en français Aulis ; ensuite, que le mot désigne une ville, un port de Béotie en face de l'île d'Eubée, et non une contrée. L'erreur au reste ne vient pas de lui : on avait pris avant lui l'habitude de désigner la tragédie d'Euripide sous le titre d'*Iphigénie en Aulide*. Ainsi d'Aubignac, *Pratique du théâtre*, l. III, ch. I ; et Rotrou dans sa tragédie.

Iphianassaï turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum, etc.[1].

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle[2], qu'Agamemnon, so mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfe Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont[3] feint que Diane, ayant eu pitié de cett jeune princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tau ride[4], au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que la déess avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autr victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, e Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses[5].

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins an cienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieur auteurs, et entre autres Stesichorus[6], l'un des plus fameu et des plus anciens[7] poètes lyriques, ont écrit qu'il étoi bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée

1. « Ainsi en Aulide les chefs des Grecs souillèrent affreusement l'autel de Diane du sang de la vierge Iphigénie. »

2. *Agamemnon*, v. 1555-1560.

3. *Feindre* s'emploie très souvent au XVIIe siècle pour désigner l'invention poétique : c'est le verbe qui correspond au substantif *fiction*.

4. Les Tauriens étaient des Scythes : la Chersonèse Taurique est aujourd'hui la Crimée. Le mot de Tauride paraît avoir été créé par analogie avec celui d'Aulide.

5. *Métamorphoses*, XII, 23-38. — « Les autres victimes dont parlent quelques traditions sont, dit M. P. Mesnard, une ourse, un taureau ou une vieille femme. » Sur la légende de la biche substituée à la fille d'Agamemnon, qui remonte aux Chants Cypriaques, voyez Weill, *Sept tragédies d'Euripide*, *Iphigénie à Aulis*, notice, p. 303 et 306.

6. Tisias, dit Stésichore (ordonnateur de chœurs), né à Himère en 643 ou 632, mort en 560 ou 556, compléta le chant choral par l'addition de l'épode à la strophe et à l'antistrophe. Il transporta dans l'ode les sujets de l'épopée ; il en emprunta au cycle d'Héraclès, d'autres au cycle troyen (la Destruction d'Ilion, les Retours, l'Orestie).

7. Vangelas (*Rem.*) donne la règle suivante : « Quand deux adjectifs contraires ou différents sont accompagnés de la particule *plus*, il faut toujours répéter l'article et la particule *plus*... mais, quand ils sont synonymes ou approchants, il n'est pas nécessaire de répéter l'article ni la particule *plus*. »

mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias[1] rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'*Iliade*[2], c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène[3], dans sa maison.

1. *Corinth.*, p. 125 (note de Racine). « Racine, dit M. P. Mesnard, renvoie à l'édition in-folio de 1613, imprimée à Hanau. » Voici le passage : « Les Dioscures prirent Aphidne, et ramenèrent Hélène à Lacédémone. Elle était enceinte, à ce que disent les Argiens ; et, ayant fait ses couches à Argos,... elle confia la fille qu'elle avait mise au jour à Clytemnestre, qui était déjà mariée à Agamemnon, et elle épousa dans la suite Ménélas. Les poètes Euphorion de Chalcis et Alexandre de Pleuron, l'accord en ce point avec les Argiens, disent, comme Stésichore l'Himère l'avait écrit avant eux, qu'Iphigénie était fille de Thésée. » Ch. XXII, trad. Clavier, cité par M. P. Mesnard.) Ce passage n'autorise pas Racine à admettre deux Iphigénie ; il signifie que la seule Iphigénie que l'on connaisse était fille, selon certaines traditions, non de Clytemnestre et d'Agamemnon, mais d'Hélène et de Thésée.

2. *Iliade*, ch. IX, v. 144-147. Agamemnon dit qu'il a, outre son fils Oreste, trois filles, Chrysothémis, Laodice et Iphianasse. « Chrysothémis, dit M. Pierron (note au vers 145), reparaît chez les tragiques sous le même nom. Laodice, suivant les Alexandrins, est l'Électre des tragiques. Iphianasse est certainement leur Iphigénie.... Homère ignore ce qui est passé à Aulis. » Cependant Sophocle distingue Iphianasse d'Iphigénie. Il parle d'une fille d'Agamemnon sacrifiée par son père, et d'autre part il fait survivre Iphianasse à Agamemnon. Lucrèce confond Iphianasse et Iphigénie.

3. Ménage (*Observ.*) : « Nous disons ordinairement *Athènes*, *Thèbes*, *Mycènes* ; et c'est comme il faut toujours parler en prose. Mais en vers on peut fort bien dire *Athène*, *Thèbe*, *Mycène*. »

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous [1]?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion [2]. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'auroit pu souffrir, parce qu'il ne le sauroit jamais croire [3].

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en

1. Rotrou, dans son *Iphigénie* (1640), n'a pas eu le même scrupule et n'a rien changé au dénouement légendaire.

2. Souvenir de la *Poétique* d'Aristote (ch. XIII). Aristote ne veut pas qu'on fasse passer les honnêtes gens du bonheur au malheur, ni les méchants du malheur au bonheur. « Il reste à prendre le milieu, c'est-à-dire que le personnage choisi parmi les heureux et les illustres ne soit ni trop vertueux ni trop juste, et qu'il devienne malheureux, non à cause d'un crime et d'une méchanceté noire, mais à cause de quelque faute. » (Trad. Egger.)

3. C'est le mot d'Horace : *incredulus odi* (*Art poétique*, v. 188).

Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide[1], poète très connu parmi les anciens et dont Virgile[2] et Quintilien[3] font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses poèmes, au rapport de Parthénius[4], qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi[5] je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans ma tragédie. Et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces appro-

1. *Chalcide*, mot mal formé pour Chalcis, comme Aulide pour Aulis.

2. *Églogues*, X (note de Racine) : v. 50, 51.

3. *Inst.*, lib. X (note de Racine) : I, § 56. Euphorion de Chalcis (né en 273, mort vers 200), bibliothécaire d'Antiochus le Grand, a écrit des élégies, des poèmes mythologiques et satiriques.

4. Parthénius de Nicée (1er siècle av. J.-C.) fut l'ami de Cornélius Gallus et le maître de Virgile, qui l'a imité dans quelques vers. Il avait écrit des poèmes, qui sont perdus, et un recueil en prose d'histoires d'amour, Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων, compilation qu'il avait faite pour fournir des matières de poésies à son ami Gallus, et qui nous a été conservée. Voici le passage dont parle Racine (ch. XXI) : « Achille, dans son expédition contre Lesbos, assiégeoit la ville de Méthymne, qui lui opposoit une grande résistance. Pisidice, fille du roi, s'éprit d'amour pour le héros, qu'elle avoit vu du haut des murailles. Elle envoya quelqu'un vers lui pour lui promettre de livrer la ville, s'il s'engageoit à la prendre pour épouse. Achille accepta la proposition ; mais, une fois maître de la ville, il ordonna à ses soldats de lapider celle qui avoit trahi son pays. » M. P. Mesnard, qui cite ce passage, fait remarquer que Racine pouvait citer pour le voyage à Lesbos l'autorité plus considérable d'Homère (*Iliade*, ch. IX, v. 271), mais qu'il a préféré Euphorion et Parthénius, où il trouvait la princesse éprise d'amour pour Achille.

5. Vaugelas : « Ce mot a un usage fort élégant et fort commode, pour suppléer au pronom *lequel* en tout genre et en tout nombre... ; ... ainsi ce mot est indéclinable. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'on ne se sert jamais de ce mot en parlant des personnes. » Mais on dit bien, selon lui : *C'est le cheval* avec quoy *j'ay couru la bague.*

bations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eu pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide étoit extrêmement tragique, τραγικώτατος [1], c'est-à-dire qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie [2].

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste* [3]. Il ne

1. Allusion au ch. XIII de la *Poétique* d'Aristote, où Euripide est loué pour les dénouements de ses tragédies.

2. Racine rappelle ici la fameuse définition qu'Aristote a donnée de la tragédie (*Poétique*, ch. VI), et dont il a écrit la traduction à la marge d'un exemplaire de la *Poétique* : « La tragédie est donc l'imitation d'une action grave et complète, et qui a sa juste grandeur. Cette imitation se fait par un discours, un style composé pour le plaisir, de telle sorte que chacune des parties qui la composent subsiste et agisse séparément et distinctement. Elle ne se fait point par un récit, mais par une représentation vive qui, excitant la pitié et la terreur, purge et tempère ces sortes de passions, c'est-à-dire qu'en émouvant ces passions elle leur ôte ce qu'elles ont d'excessif et de vicieux, et les ramène à un état modéré et conforme à la raison. » On sait à combien d'interprétations ont donné lieu les mots auxquels Racine fait allusion dans sa Préface, l'ἔλεος (pitié) et le φόβος (crainte plutôt que terreur), et la κάθαρσις (purgation) dont ces sentiments sont l'objet.

3. Il s'agit d'un dialogue où Pierre Perrault comparait cette tragédie d'Euripide à l'opéra de Quinault (*Critique de l'opéra, ou Examen de la tragédie intitulée Alceste, ou le Triomphe d'Alceste*). Cette petite querelle que Racine fait à P. Perrault est le prélude de la grande guerre des Anciens et des Modernes, qui éclata en 1687 par la lecture que Charles Perrault fit à l'Académie de son poème sur *le Siècle de Louis le Grand*.

s'agit point ici de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné[1]. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections. Car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

Je vois déjà la rame et la barque fatale.
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas ;
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas[2]. »

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les

1. Il faut se souvenir que cette admiration de Racine pour l'*Alceste* d'Euripide l'amena à commencer une tragédie sur ce sujet, que sa conversion après *Phèdre* l'empêcha d'achever, et dont il ne nous est rien parvenu.

2. Ὁρῶ, δίκωπον ὁρῶ σκάφος [ἐν λίμνᾳ].
Νεκύων δὲ πορθμεὺς,
ἔχων χέρ' ἐπὶ κοντῷ Χάρων μ'
ἤδη καλεῖ · τί μέλλεις ;
Ἐπείγου · σὺ κατείργεις · τάδε τοί με
σπερχόμενος ταχύνει.

(V. 252-256. Éd. Klotz.)

« Je vois, je vois la barque à deux rames (sur le fleuve infernal). Le passeur des morts, Charon, ayant en mains sa perche, m'appelle déjà. Que tardes-tu? Hâte-toi ! Tu me retiens ! Ainsi il me presse en m'interpellant. »

grâces qu'ils ont dans l'original[1]. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin[2] à côté de ces vers un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle; et à côté des vers suivants un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Charon qui le vient prendre.* Et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces Messieurs c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Charon ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir*[3]. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*[4]. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneroient pas un démenti au malheureux

1. La phrase de Racine manque de netteté : les mots *ces vers* désignent la traduction qu'il vient de donner; et le pronom *ils*, qui grammaticalement se rapporte à *ces vers*, désigne les vers grecs que ceux de Racine traduisent.

2. Boileau ne se fera pas faute non plus, dans ses *Réflexions sur Longin*, d'accuser Charles Perrault, l'auteur des *Parallèles*, de vouloir censurer Homère et Pindare sans entendre le grec.

3. Racine ne cite pas textuellement; il rassemble quelques expressions saillantes de Perrault.

4. Cette épithète de *vilain* ne se rapporte dans le texte qu'au consentement qu'Admète donne au sacrifice de sa femme.

imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie : « Que toutes les morts ensemble lui seroient moins cruelles que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle[1]. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections[2]. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés*[3] d'Admète et d'Alceste; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *princesse déjà sur l'âge*[4]. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur « qu'Alceste, tout jeune, et dans la

1. Οἴ μοι· τόδ' ἔπος λυπρὸν ἔκουσ,
καὶ παντὸς ἐμοὶ θανάτου μεῖζον. (V. 272, 273.)

Σοῦ γὰρ φθιμένης οὐκ ἔτ' ἂν εἴην·
ἓν σοὶ δ' ἔσμὲν καὶ ζῆν καὶ μή.
Σὴν γὰρ φιλίαν σεβόμεσθα. (V. 277-279.)

Ἄγου με σὺν σοὶ, πρὸς θεῶν, ἄγου κάτω. (V. 282.)

Ἀπωλόμην ἄρ', εἴ με δὴ λείψεις, γύναι. (V. 386.)

« Hélas ! ces paroles que j'entends sont tristes pour moi et plus dures que toute mort. » — « Car, toi morte, je ne serai plus. Que je vive ou non, cela ne dépend que de toi, et ton affection m'est sacrée. » — « Emmène-moi avec toi, par les dieux, emmène-moi avec toi sous terre. » — « Je péris, si tu m'abandonnes, ô femme ! »

2. Perrault avait raison en un sens quand il disait de la tragédie d'Euripide que « cela n'était point du tout au goût de *son* siècle ». Il pouvait louer Quinault d'avoir accommodé le sujet au goût du jour.

3. Alceste seule est traitée d'*épouse surannée*. Et l'épithète tombe plus peut-être sur le mariage que sur la femme, le siècle « étant accoutumé à ne voir sur le théâtre que des amants jeunes, galants et qui ne sont point mariés » ; l'amour conjugal n'était plus qu'un sentiment gothique et ridicule.

4. Perrault ajoute « qui pleure sur son lit le souvenir de sa virginité », Racine n'a pas relevé ces mots qui jettent un ridicule sur un passage

première fleur de son âge, expire pour son jeune époux[1] ».

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint « Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser[2] »?

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner. Ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement[3] circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans

touchant (v. 177), mais qu'il n'eût lui-même pas osé peut-être faire passer en français.

1. Σὺ δ' ἐν ἥβᾳ νέᾳ
προθανοῦσα φωτὸς οἴχει. (V. 471, 472.)

« Mais toi, morte dans ta première jeunesse, tu as quitté la lumière. »

Des manuscrits ajoutent ici νέου après νέᾳ.

2. Παῖδες δὲ, πέπλων μητρὸς ἐξηρτημένοι,
ἔκλαον· ἡ δὲ λαμβάνουσ' ἐς ἀγκάλας
ἠσπάζετ' ἄλλοτ' ἄλλον, ὡς θανούμένη. (V. 189-191.)

« Ses enfants, suspendus aux vêtements de leur mère, pleuraient; elle, les prenant dans ses bras, elle embrassait tantôt l'un tantôt l'autre, parce qu'elle allait mourir. »

L'erreur de Perrault vient d'avoir *mal lu* les vers 313-319, où Alceste parle à sa petite fille de son mariage où elle ne sera pas.

3. Bouhours (*Doutes*, etc., p. 159) : « Il me semble qu'*extrêmement* tient lieu de très, et marque le superlatif en nostre langue. »

quelque excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. » *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere quam multa displicere maluerim*[1].

1. *Instit. Orat.*, liv. X, ch. I, § 26. « Dans sa *Critique des deux Iphigenies*, dit M. P. Mesnard, P. Perrault suppose que Philarque oppose « au torrent des remarques » de Cléobule ce passage de Quintilien ; et la traduction dont il se sert est celle que donne ici Racine. C'est donc bien à Racine que Cléobule, c'est-à-dire P. Perrault lui-même, répond très peu solidement sans doute, mais assez plaisamment : « Puisque « Quintilien recommande la circonspection et la retenue dans le jugement qu'on veut faire des ouvrages de ces grands hommes (il les « appelle ainsi), de peur d'y condamner ce qu'on n'entend pas, je « remarque deux choses : l'une, qu'il y avoit de son temps des gens « qui les condamnoient, et ainsi je ne suis ni le premier ni le seul qui y « trouvera à redire ; l'autre, qu'il y avoit donc des choses qu'on n'entendoit pas, et c'étoit la faute de ces auteurs, qui écrivoient si obscurément. »

ACTEURS

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon[1]. . . . . MLLE DE CHAMPMESLÉ.
ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée[2].
ARCAS, } domestiques[3] d'Agamemnon.
EURYBATE, }
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Ériphile.
TROUPE DE GARDES.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon[4].

1. Boileau (*Épitres*, VII) a conservé le souvenir de l'effet produit par ce rôle et par le talent de la comédienne qui le récitait :

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

On ne sait rien sur la distribution des autres rôles.

2. Racine aurait dû écrire plutôt Ériphyle (Ἐριφύλη), comme a fait Voltaire dans la tragédie qui porte ce nom (1732). La Fontaine remplace, comme Racine, *y* par *i*, dans *Poliphile*, *Psiché*. On écrivait communément alors *stile*, etc.

3. On désignait au XVIIe siècle sous le nom de *domestiques* les gentilshommes, pages, officiers, faisant partie de la maison d'un prince ou d'un grand seigneur et attachés à sa personne. « Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie » (Corneille, *Avertissement de Rodogune*).

4. Dans Euripide, la scène est en plein air, *devant* et non *dans* la tente d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE[1]

AGAMEMNON, ARCAS

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi[2] qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

1. Cette scène correspond au prologue de la tragédie grecque (vers 1-163).
2. V. 1-12. Euripide :

Ἀγ. Ὦ πρέσβυ, δόμων τῶνδε πάροιθεν
στεῖχε. — Π. Στείχω. Τί δὲ καινουργεῖς,
Ἀγάμεμνον ἄναξ; — Ἀγ. Σπεύσεις; — Π. Σπεύδω... (1-3.)
Ἀγ. Οὔκουν φθόγγος γ' οὔτ' ὀρνίθων,
οὔτε θαλάσσης· σιγαὶ δ' ἀνέμων
τόνδε κατ' Εὔριπον ἔχουσιν.

Π. Τί δὲ σὺ σκηνῆς ἐκτὸς αἴσσεις,
Ἀγάμεμνον ἄναξ;

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide. 5
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune[1].

ἔτι δ' ἡσυχία τῇδε κατ' Αὖλιν,
καὶ ἀκίνητοι φυλακαὶ τειχέων.
Στείχωμεν ἔσω. — Ἀγ. Ζηλῶ σὲ, γέρον,
ζηλῶ δ' ἀνδρῶν ὃς ἀκίνδυνον
βίον ἐξεπέρασ' ἀγνὼς, ἀκλεής·
τοὺς δ' ἐν τιμαῖς ἥσσον ζηλῶ. (9-19.)

« Vieillard, sors de ta tente, viens. — Je viens, mais quel nouveau soin t'occupe, roi Agamemnon? — Te hâteras-tu? — Je me hâte...

« — Point d'oiseau qui chante; point de bruit de la mer : le silence des vents règne sur l'Euripe. — Pourquoi sortir si vivement de ta tente, roi Agamemnon? Tout repose encore de ce côté, à Aulis; et les gardes des murs ne bougent point. Rentrons. — Je t'envie, ô vieillard; j'envie tout homme qui passe sa vie inconnu, sans gloire, loin des dangers. Ceux qui sont dans les honneurs ne sont pas à envier.

1. Ce beau vers a paru quelquefois solennel et déplacé dans la bouche d'Arcas. Voltaire, dans l'analyse qu'il a donnée de la tragédie (*Dict. phil.*, Art dramatique, *De la bonne trag. fr.*), écrit à ce sujet : « Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment pour apprendre aux nations qu'un juge d'Écosse (Henry Home), qui a bien voulu donner des règles de poésie et de goût à son pays, déclare dans son chapitre vingt et un, *Des narrations et des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

« S'il avait su que ce vers était imité d'Euripide, il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet* : *Je n'ai pas entendu une souris trotter.* « Voilà « qui est naturel, dit-il, c'est ainsi qu'un soldat doit répondre. » Oui, monsieur le juge, dans un corps de garde, mais non pas dans une tragédie. » Il faut remarquer qu'Euripide a mis les vers descriptifs dans la bouche d'Agamemnon, et qu'il fait dire seulement au vieillard qu'*on*

AGAMEMNON.

Heureux qui satisfait de son humble fortune, 10
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux, à vos desirs toujours si complaisants, 15
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présents?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs [1] la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés [2],
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez [3]. 20
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles [4],
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent 25
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille vaisseaux, qui chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes;

n'entend aucun bruit du côté d'Aulis et que *les gardes sont encore immobiles à leur poste sur les murs.*

1. *Des Grecs* est mis ici pour *de la Grèce.*

2. Agamemnon est fils d'Atrée, qui a pour père Pélops; celui-ci est fils de Tantale, dont le père est Jupiter. Hippodamie, femme de Pélops, a pour père Œnomaüs, fils de Mars.

3. « On dit... *la race* ou *la maison dont il est sorty*, mieux que *d'où il est sorty*, qui toutefois est bon. » (Vaugelas, *Rem.*)

4. Voir dans Catulle (*Épithalame de Pélée et de Thétis*) la prédiction des Parques :

Nascetur vobis expers terroris Achilles....

« Il vous naîtra un fils qui ne connaîtra pas la crainte, Achille. »

Ces vents, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes, 30
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin.
Mais parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin[1] :
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt.... Mais quels malheurs dans ce billet tracés[2] 35
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit[3]? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir. 40

ARCAS.

Seigneur....

1. Euripide :

Π. Οὐκ ἄγαμαι ταῦτ' ἀνδρὸς ἀριστέως·
οὐκ ἐπὶ πᾶσίν σ' ἐφύτευσ' ἀγαθοῖς,
Ἀγάμεμνον, Ἀτρεύς.
Δεῖ δέ σε χαίρειν καὶ λυπεῖσθαι·
θνητὸς γὰρ ἔφυς· κἂν μὴ σὺ θέλῃς,
τὰ θεῶν οὔπω βουλόμεν' ἔσται. (28-33.)

« Je n'aime pas ce langage dans la bouche d'un homme puissant. Atrée ne t'a pas mis au monde, Agamemnon, pour ne connaître que le bonheur. Tu dois avoir des joies et des peines, car tu es homme; et tu aurais beau ne pas le vouloir, telle est la volonté des dieux. »

2. « Dans une langue aussi faite, aussi fixée déjà que l'était la nôtre au temps de Racine..., l'invention en fait de langage ne peut plus guère consister que dans les alliances de mots et dans les tours.... *On s'aperçut*, dit Louis Racine..., *que le poète, en inventant, non des mots, mais des alliances de mots et des tours de phrase, faisoit pour ainsi dire une langue nouvelle.* » (*Lexique de Racine*, p. XIV.) « Quels *malheurs* dans ce billet *tracés* », est une de ces alliances de mots hardies et heureuses qui disparaissent dans l'harmonie générale du style.

3. Sainte-Beuve trouvait que « le style de Racine rase volontiers la prose ». On peut voir un exemple de cette parfaite simplicité de langage dans ce demi-vers et dans le vers qui précède.

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés.
Nous partions; et déjà par mille cris de joie 45
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport :
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port[1].
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile[2]. 50

1. Euripide :

Ἠθροισμένου δὲ καὶ ξυνεστῶτος στρατοῦ,
ἥμεθ' ἀπλοίᾳ χρώμενοι κατ' Αὐλίδα. (87-88.)

« L'armée est rassemblée : tout le monde est là, et nous restons à Aulis sans pouvoir prendre la mer. »

2. « M. Victor Hugo, dit M. P. Mesnard, trouve dans les vers 49 et 50 d'*Iphigénie* un exemple des images fausses dont, à l'en croire, les vers de Racine sont pleins.... « C'est justement, lui fait-on dire, quand « la mer est immobile que la rame est utile. Et puis, quoi de plus faux, « quoi de plus mesquin que l'image de cette mer *fatiguée*? » (P. Stapfer, *les Artistes juges et parties*, p. 49).... L'expression *fatiguer la mer par les rames* est de Virgile, et n'avait jamais encore été trouvée mesquine.... On peut se demander, il est vrai, si, par un calme plat, la rame n'aurait pu faire sortir les navires de l'Euripe.... Et quand on eût pu sortir du détroit à la rame, aurait-on pu entreprendre, par ce calme obstiné, de naviguer ainsi jusqu'à Troie?... Au reste, Racine parle d'un *prodige étonnant*, d'un *miracle inouï* : ce qui doit faire penser que les lois de la nature étaient suspendues, et que, même sur cette mer endormie, la rame, par quelque volonté des Dieux, était sans effet. Autrement un calme plat n'a rien en lui-même de prodigieux. » (*Lexique de Racine*, p. XLII.) — Virgile n'a pas dit *fatiguer la mer*, mais :

Olli remigio noctemque diemque fatigant.
(*Énéide*, liv VIII, v. 94.)

« On fatigue à ramer et le jour et la nuit entière. »

Il a écrit ailleurs :

.... *in lento luctantur marmore tonsæ,*
(*Énéide*, liv. VII, v. 28.)

« La rame lutte contre une mer immobile. »

Racine a combiné les deux expressions du poète latin.

Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor, et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse! et quel devins-je, Arcas, 55
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas!
« Vous armez contre Troie une puissance vaine[1],
Si dans un sacrifice auguste et solennel
Une fille du sang d'Hélène[2]
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel. 60
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie. »

1. Ce vers peut se traduire platement en prose par : *Vous faïtes en vain un puissant armement.* — La Bruyère a dit : « Le Grand Seigneur *arme puissamment* ». — Mme de Sévigné a employé le mot de *puissance* pour désigner une flotte : « Je ne puis que vous dire de notre flotte : depuis le secours que vous nous avez envoyé, et que cette *puissance* est en mer, nous n'en savons rien ici ».

2. « Dans les *Remarques sur l'*Iphigénie *de M. Racine*, ce vers de l'oracle est critiqué. Il s'agit de savoir si dans la pureté de notre langue on peut également entendre par les termes : *une fille du sang d'Hélène*..., Ériphile, fille d'Hélène, et Iphigénie, sa nièce.... Cette manière de parler : *une fille du sang d'Hélène*, ne marque point la fille d'Hélène, de même que ces paroles, *fille d'Hélène*, ne désigneraient point Iphigénie sa nièce, laquelle cependant est de son sang. » (Note de M. P. Mesnard.) — L'oracle de Racine a une ambiguïté qui ne se rencontre naturellement pas dans Euripide. Racine a suivi ici *Iphigénie en Tauride* :

(Ἀγαμέμνων)
Εἰς ἔμπυρ' ἦλθε, καὶ λέγει Κάλχας τάδε·
Ὦ τῆσδ' ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίας,
Ἀγάμεμνον, οὐ μὴ ναῦς ἀφορμίσῃς χθονὸς,
πρὶν ἂν κόρην σὴν Ἰφιγένειαν Ἄρτεμις
λάβῃ σφαγεῖσαν. (V. 16-20.)

« Agamemnon recourt à un sacrifice, et Calchas dit : « O chef de l'ar-
« mée des Grecs, Agamemnon, tu ne feras point prendre la mer à tes
« vaisseaux, avant qu'Artémis ait reçu ta fille Iphigénie : il faut l'im-
« moler. »

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer[1].
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage 65
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux, et sans plus rien ouïr[2],
Fis vœu sur leurs autels de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée?
Je voulois sur-le-champ congédier l'armée[3]. 70

1. Virgile (*Énéide*, liv. III, v. 29) :

Mihi frigidus horror
Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.

« Un frisson froid me secoue le corps, et mon sang s'arrête, glacé d'effroi. »

2. On trouve dans Racine : *ouïr*, *ouï*. Ces deux formes se retrouvent dans La Rochefoucauld, etc.; Corneille, outre l'infinitif, emploie le présent de l'indicatif et le futur, *j'oy*, *j'orrai*; l'impératif, *oyons*, et surtout *oyez*. Malherbe emploie l'infinitif, *ouïr*; les participes, *oyant*, *ouï*; le présent de l'indicatif, *j'oi*, *j'ois*, *il oit*, *nous oyons*, *vous oyez*; l'imparfait, *j'oyois*, *nous oyions*, *ils oyoient*; le passé défini, *il ouït*; le futur, *j'orrai*, *il orra* (ou *oirra*), *vous oirrez*; le conditionnel, *il orroit*; l'impératif, *oyez*; le présent du subjonctif, *qu'il oye*. — Les grammairiens admettent encore aujourd'hui l'usage de l'infinitif et des temps composés. Il est curieux que l'Académie admette en 1765 l'imparfait du subjonctif, *que j'ouïsse*, dont elle ne parlait pas en 1718.

3. Euripide :

Κλύων δ' ἐγὼ ταῦτ', ὀρθίῳ κηρύγματι
Ταλθύβιον εἶπον πάντ' ἀφιέναι στρατὸν,
ὡς οὔποτ' ἂν τλὰς θυγατέρα κτανεῖν ἐμήν.
Οὗ δή μ' ἀδελφὸς, πάντα προσφέρων λόγον,
ἔπεισε τλῆναι δεινά. (94-98.)

« Quand j'eus entendu cet oracle, j'ordonnai à Talthybius de proclamer à haute voix le licenciement de l'armée, ne me sentant pas la

Ulysse, en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie[1],
Il me représenta l'honneur et la patrie.
Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis, 75
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille !
Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur),
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur, 80
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce,
Chatouilloient[2] de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.
Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilège[3], 85
Me venoient reprocher ma pitié sacrilège,
Et présentant la foudre à mon esprit confus[4],

force de jamais tuer ma fille. Alors mon frère (*Ménélas*), mettant en avant toutes les raisons qu'il put, me persuada d'avoir cet horrible courage. » Racine substitue ici, comme dans toute la pièce, Ulysse à Ménélas.

1. *Industrie* : adresse, savoir-faire. Sens très commun.

2. *Chatouiller*, *chatouillement*, *chatouilleux*, ont été fort employés au sens figuré dans le commencement du XVIIe siècle. Malherbe et Corneille usent fréquemment de ces mots. Ménage condamnait *chatouiller* dans Malherbe, bien que Balzac eût dit en prose *chatouiller l'esprit*. Racine n'a fait que renouveler une expression qui vieillissait.

3. *Privilège* a ici le sens de *droit* : « Les lois ont donné des *privilèges* aux pères et aux mères contre l'ingratitude de leurs enfants » (Malherbe). Les hommes *doivent* aux dieux la victime qu'ils réclament par leurs oracles : leur droit est méconnu si on la leur refuse. *Venger*, c'est *punir un attentat commis ou médité; venger un privilège* implique donc que le privilège a été méconnu.

4. *Présentant la foudre.* — Racine traduit ainsi le latin *proponere* : « *Cui cum omnis metus, publicatio bonorum, exsilium, mors proponeretur* » (Cicéron, *Pro Plancio*, 41). « Comme on lui présentait tous les moyens d'intimidation, confiscation, exil, mort. » — *Confus* signifie ici : *qui est* dans la confusion, *qu'on a* confondu, *troublé*, *effrayé*, *réduit à l'impuissance.*

Le bras déjà levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas; et vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice. 90
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher[1].
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage.
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage[2],
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous, 95
Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient[3] Achille?

1. Ce vers a été souvent mal compris, et opposé à tort aux vers 129 et 149. En réalité, l'artifice imaginé par Agamemnon n'est que pour faire venir Iphigénie au camp avec sa mère. Il les attend toutes deux. Et alors seulement il pourra séparer la fille de la mère : à Mycènes, jamais Clytemnestre ne se fût laissé arracher Iphigénie. M. B. Duryer Wordword a fort bien expliqué le sens.

2. Euripide :

.... Κἂν δέλτου πτυχαῖς
γράψας ἔπεμψα πρὸς δάμαρτα τὴν ἐμὴν
πέμπειν Ἀχιλλεῖ θυγατέρ' ὡς γαμουμένην,
τό τ' ἀξίωμα τἀνδρὸς ἐκγαυρούμενος,
συμπλεῖν τ' Ἀχαιοῖς οὕνεκ' οὐ θέλοι λέγων,
εἰ μὴ παρ' ἡμῶν εἶσιν εἰς Φθίαν λέχος·
πειθώ γὰρ εἶχον τήνδε πρὸς δάμαρτ' ἐμὴν,
ψευδῆ συνάψας ἀμφὶ παρθένου γάμον. (98-105.)

« J'écrivis une lettre, mandant à ma femme d'envoyer sa fille ici pour épouser Achille : je faisais sonner bien haut quel parti c'était, et je disais qu'il ne voulait pas s'embarquer avec les Grecs s'il n'avait, pour aller vivre à Pthie, une femme de notre famille : ce fut ainsi que je persuadai ma femme, en supposant un faux mariage pour ma fille. »

3. *Impatient*, dans le sens du latin *impatiens*. *Impatiens* est ordinairement suivi d'un régime, cependant on le trouve employé

Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom? 100
Verra-t-il[1] à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent; et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts[2],
L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence, 105
Auroit dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;

absolument. Macrobe (*Sat.*, VII, 4) : *Nihil impatientius imperitia.* — Euripide :

Καὶ πῶς Ἀχιλεὺς λέκτρων ἀπλακὼν
οὐ μέγα φυσῶν θυμὸν ἐπαρεῖ
σοὶ σῇ τ' ἀλόχῳ;
τόδε καὶ δεινόν.... (124-127.)
Δεινά γε τολμᾶς, Ἀγάμεμνον ἄναξ,
ὃς τῷ τῆς θεᾶς σὴν παῖδ' ἄλοχον
φατίσας ἡγεῖ σφάγιον Δαναοῖς. (133-135.)

« Et comment Achille, trompé dans l'espoir de ce mariage, ne sera-t-il pas enflammé d'une violente colère contre toi et ta femme? Cela est à craindre encore....

« Ton dessein est bien audacieux, roi Agamemnon, de vouloir, sous prétexte de la marier au fils de la déesse, amener ta fille ici pour servir de victime aux Grecs. »

1. Le sens est : *Verra-t-il tranquillement, sans rien dire? Supportera-t-il de voir?*

2. « Ce passage paraît être un souvenir du discours de Priam à Achille (*Iliade*, ch. XXIV, v. 488 sq.) :

Καὶ μέν που κεῖνον περιναιέται ἀμφὶς ἐόντες
τείρουσ'... »

(Note de M. P. Mesnard.)

« Et peut-être des voisins le vexent. »

Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée. 110
Mais des nœuds[1] plus puissants me retiennent le bras.
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père,
Ma fille.... Ce nom seul, dont les droits sont si saints, 115
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains.
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser. 120
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir[2] sacrifice.
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver[3];
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence : 125
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi[4].

1. *Nœud* s'emploie fréquemment au sens figuré dans la poésie classique et dans la tragédie. Mais il faut remarquer qu'ici Racine s'attache, non pas, comme il arrive ordinairement, à l'idée de l'union que serre le lien, mais à celle de l'entrave qu'il apporte.

2. *Noir* et *noirceur* étaient alors très usités au figuré, dans le sens de *triste* ou de *criminel*. — *Fureur* a le sens de *cruauté*, mais avec l'idée de *folie*, de *démence*, qui est dans le latin *furor*.

Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
(*Phèdre*, v. 1650.)

3. N'est-ce pas un souvenir du sacrifice d'Abraham qui a inspiré cette pensée à Racine?

4. Dans Euripide, c'est le vieillard qui dit :

Πρὸς δ' ἄνδρ' ἀγαθὸν πιστόν τε φράσεις·
σῇ γάρ μ' ἀλόχῳ τότε Τυνδάρεως
πέμπει φερνήν
συνναμφοκόμον τε δίκαιον. (45-48.)

Prends cette lettre, cours au-devant de la Reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène. 130
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point[1] : prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux, 135
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention[2], 140

« Tu parleras à un bon, à un fidèle serviteur; car jadis Tyndare, me sachant fidèle, m'a donné à ta femme lors de son mariage, et m'a fait suivre la nouvelle épouse dans ta demeure. »

1. *Ne t'écarte point* : ne t'égare point. Euripide :

Μή νυν μήτ' ἀλσώδεις ἴζου
κρήνας, μηθ' ὕπνῳ θελχθῇς... (141-142.)
Πάντῃ δὲ πόρον σχιστὸν ἀμείβων
λεῦσσε, φυλάσσων μή τίς σε λάθῃ
τροχαλοῖσιν ὄχοις παραμειψαμένη
παῖδα κομίζουσ' ἐνθάδ' ἀπήνη
Δαναῶν πρὸς ναῦς... (144-148.)
... Κλῄθρων δ' ἐξόρμοι-
ἢν οὖν πομπαῖς ἀντήσῃς,
πάλιν ἐξ ὅρμας σεῖε χαλινοὺς,
ἐπὶ Κυκλώπων ἱεὶς θυμέλας. (149-152.)

« Ne t'arrête pas à l'ombre des bois, près des fontaines, ne te laisse pas gagner par le sommeil.... Partout où se croisent deux chemins, regarde, et fais attention, tu pourrais ne pas voir le char rapide qui amène ma fille au camp des Grecs.

« Si tu la rencontres, sortie déjà de l'appartement des jeunes filles, fais-la retourner en arrière, en pressant les chevaux, jusqu'aux murs sacrés des Cyclopes. »

2. Racine a dit dans *Britannicus* (v. 171) : « réveillant leur tendresse première ». Et Mme de Sévigné, par une métaphore analogue : « On crie, on fait du bruit... on réveille le dernier arrêt ».

M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse....
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée, 145
Ignore à quel péril je l'avois exposée.
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris[1].
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée, 150
Et qu'il veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile
Que lui-même captive amena de Lesbos 155
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos[2].
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire[3].
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire;
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit. 160

1. Le vieillard dit, dans Euripide :

Λέγε καὶ σήμαιν', ἵνα καὶ γλώσσῃ
σύντονα τοῖς σοῖς γράμμασιν αὐδῶ. (115-116.)

« Parle, explique-toi, pour que je mette mon langage d'accord avec ta lettre. »

2. Racine semble employer indifféremment les noms d'Argos et de Mycènes. Il a dit : « Suis le chemin de Mycènes ». Les deux villes étaient très voisines, et toutes les deux sous la puissance d'Agamemnon. Cf. le début de l'*Électre* de Sophocle.

3. Euripide :

.... Ἴθι· λευκαίνει
τόδε φῶς ἤδη λάμπουσ' ἠὼς
πῦρ τε τεθρίππων τῶν Ἀελίου· (156-158.)

« Va : voici déjà la blanche lumière que répandent la brillante aurore et le char enflammé du soleil. »

SCÈNE II

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi? Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée, 165
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements[1].

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête;
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête 170
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux? 175

1. Bossuet dit, après le récit de la bataille de Rocroi : « C'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui c'est le premier pas de sa course ». — Racine a imité Sénèque (*Troyennes*, v. 230-233) :

Hæc tanta clades gentium ac tantus pavor,
Sparsæ tot urbes, turbinis vasti modo,
Alterius esset gloria ac summum decus,
Iter est Achillis....

« Cet immense désastre, cette terreur des peuples, ces villes jetées à bas, comme par un prodigieux tourbillon, ce serait la gloire, l'honneur suprême d'une autre vie : ce n'est que le passage d'Achille. »

Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux ?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille? Qui vous dit qu'on la doit amener ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ? 180

AGAMEMNON, à Ulysse.

Juste ciel ! sauroit-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?
O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée 185
Trouble toute la Grèce et consume l'armée ;
Tandis que pour fléchir l'inclémence[1] des Dieux,
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique ?
Voudroit-il insulter[2] à la crainte publique, 190
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,

1. Virgile (*Énéide*, liv. II, v. 602) :

Inclementia divum
Has evertit opes sternitque a culmine Trojam.

« L'inclémence des dieux a renversé cette puissance, et précipité Troie de sa grandeur. » Le P. Bouhours approuve cette expression de Racine; il dit que le mot n'est pas très bien établi encore, et il espère que, même au sens figuré, « avec le temps, *inclémence* pourra passer de la poésie à la prose ».

2. *Insulter à*, d'après le latin *insultare*, qui gouverne le datif. Cette expression est familière à Racine.

Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi 195
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle :
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang ;
Des victimes vous-même interrogez le flanc; 200
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les Dieux ne sauroient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive, 205
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier
Au[1] rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie[2]
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie? 210
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

1. *A* dans le sens de *sur*.
2. La tragédie grecque et l'histoire d'Hérodote nous ont rendu familière l'idée de la jalousie des Dieux, qui ne permettent pas à l'homme de dépasser un certain degré de prospérité, de force et même de vertu.

AGAMEMNON.

Qu'il faut, princes, qu'il faut[1] que chacun se retire;
Que d'un crédule espoir trop longtemps abusés, 215
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages[2].

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous. 220
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête[3]
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée, 225
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger tant de rois assemblés

1. Racine use fréquemment de la répétition d'un mot, à l'ordinaire pour appuyer sur l'idée qu'il exprime, quelquefois seulement pour marquer la vivacité du sentiment de celui qui parle. Dans ces répétitions, le mot est presque toujours suivi d'abord d'un adjectif ou d'un vocatif, qui le soutient pour ainsi dire, et repris ensuite : « Achille seul, Achille... (v. 189). — Souffrez, seigneur, souffrez... (v. 203). — Qu'il faut, princes, qu'il faut... » (v. 214).

2. M. P. Mesnard rapproche ce passage du discours d'Agamemnon dans l'*Iliade* (ch. II, v. 140-141) :

Φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν.

« Fuyons sur nos vaisseaux vers notre patrie : car nous ne prendrons jamais Troie aux larges rues. »

Tête, dans le sens de *personne*, et non de *vie*.

D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Paris, couronnant[1] son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme! 230

AGAMEMNON.

Hé quoi? votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée.
Troie en a vu[2] la flamme; et jusque dans ses ports, 235
Les flots en ont poussé le débris[3] et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté; 240
Et son silence même, accusant[4] sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces? 245
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces?

1. Emploi hardi du mot *couronner* : 1° en mauvaise part (Corneille a dit : *couronner son crime*); 2° dans le sens, non pas de *mettre le comble à*, mais de *récompenser par le succès, rendre triomphant*.

2. L'expression est ici figurée et hyperbolique. Lesbos est située bien au sud de Troie. — A moins que Racine ne prenne ici le mot *Troie* pour le nom de toute la contrée, de la Troade : c'était le sens exact de Τροία en grec. (Cf. Sophocle, *Électre*, 1, éd. Tournier.)

3. *Le débris*. L'Académie, dans son dictionnaire, ne donne guère que des exemples du singulier. Furetière en cite un grand nombre aussi. Corneille, Racine et leurs contemporains s'en servent sans cesse.

4. *Accusant*, indiquant, déclarant, témoignant.

Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit[1],
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire[2]. 250
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau[3],
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et toujours de la gloire évitant le sentier, 255
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier[4]?

1. Racine se souvient ici du IXe chant de l'*Iliade*, où Achille parle de cette prédiction (410-416) :

Μήτηρ γάρ τέ μέ φησι θεὰ, Θέτις ἀργυρόπεζα,
διχθαδίας Κῆρας φερέμεν θανάτοιο τέλοσδε.
Εἰ μέν κ' αὖθι μένων Τρώων πόλιν ἀμφιμάχομαι,
ὤλετο μέν μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται·
εἰ δέ κεν οἴκαδ' ἵκωμι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
ὤλετό μοι κλέος ἐσθλὸν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν
ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὦκα τέλος θανάτοιο κιχείη.

« Ma mère la déesse, Thétis aux pieds d'argent, m'a dit que les Parques m'offraient deux termes de mort. Si je reste ici, assiégeant la ville des Troyens, je n'ai point de retour à attendre ; mais j'aurai une renommée immortelle. Si je m'en vais chez moi, dans ma patrie, je n'ai point de belle renommée à espérer ; mais une longue vie m'attend, et le terme de la mort se recule pour moi. »

2. Racine a employé ailleurs encore le mot *mémoire*, absolument, pour désigner la mémoire des hommes, le souvenir de la postérité, la gloire, et même l'histoire. Le latin *memoria* s'employait souvent dans le même sens.

3. Imitation d'Homère, qui fait dire à Achille :

Ἀλλ' ἦμαι παρὰ νηυσὶν, ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης.
(*Iliade*, ch. XVIII, v. 104.)

« Je reste oisif près des vaisseaux, inutile fardeau de la terre. »

4. Horace : *Non omnis moriar*. (*Odes*, III, xxx, 6). « Je ne mourrai pas tout entier » — Corneille :

Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins ?
(*Cinna*, v. 267.)

Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles[1].
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ; [260
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains[2].
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?

1. L'*honneur*, c'est ici l'honneur à acquérir, la gloire. — *Ce sont là nos oracles*. Cf. au vers 1084. Achille dit dans Rotrou (*Iphigénie*, IV, v) :

Sur tout autre respect, l'honneur m'est précieux ;
C'est mon chef, c'est mon roi, mon oracle et mes Dieux.

Et Hector dans l'*Iliade* (liv. XII, v. 243) :

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

(Note de M. Mesnard.)

« Un seul oracle est bon, de combattre pour notre patrie. »

2. Cf. Virgile :

Stat sua cuique dies, breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus...

(*Énéide*, liv. X, v. 467.)

.... ast de me Divûm pater atque hominum rex
Viderit...

(*Ibid.*, v. 743.)

« Chaque homme a son terme fixé ; la vie pour tous est courte et irréparable : mais l'œuvre de la valeur, c'est d'éterniser sa renommée par des actions. — Mais que le père des dieux, roi des hommes, fasse de moi ce qu'il voudra. »

— Ces vers de Racine et les précédents contiennent surtout un souvenir de Quinte-Curce, comme on l'a fait remarquer déjà : « *Ego me metior non ætatis spatio, sed gloriæ. Licuit paternis opibus contento intra Macedoniæ terminos per otium corporis exspectare obscuram et ignobilem senectutem. Quamquam ne pigri quidem sibi fata disponunt, sed unicum bonum diuturnam vitam æstimantes sæpe acerba mors occupat.* » (IX, VI.)

« Je ne mesure point ma vie par le temps, mais par la gloire. J'aurais pu, sans sortir de la Macédoine, content de la puissance paternelle, attendre sans rien faire une vieillesse obscure et sans honneur. Et pourtant les fainéants même ne disposent pas de leurs destinées : ils font de la longue durée de la vie l'unique bien, et souvent une mort prématurée les emporte. »

Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-
Et laissant faire au sort, courons où la valeur [mêmes ;
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours ; et quoi qu'on me prédise, 265
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger[1].
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre ;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre. 270
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner 275
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

1. M. Paul Mesnard fait sur ces deux vers la remarque suivante : « Il y a dans l'*Iliade* (liv. XVI, v. 99, 100) un passage où Achille exprime le désir de voir non seulement détruire toute l'armée troyenne, mais aussi l'armée grecque, pour qu'à eux seuls, Patrocle et lui, ils renversent les murs sacrés de Troie :

.... Νῶϊ δ' ἐκδῦμεν ὄλεθρον,
ὄφρ' οἶοι Τροίης ἱερὰ κρήδεμνα λύωμεν.

« Et nous, puissions-nous échapper à la mort, pour renverser à nous seuls les murs sacrés de Troie. »

« On peut trouver le rapport plus frappant encore avec l'endroit du même poème (liv. IX, v. 46-48) où Diomède parle ainsi :

.... Εἰ δὲ καὶ αὐτοὶ
φευγόντων σῦν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
νῶϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰσόκε τέκμωρ
Ἰλίου εὕρωμεν. »

« Qu'ils fuient donc sur leurs vaisseaux vers leur patrie : nous deux, Sthénélos et moi, nous combattrons jusqu'à ce que nous parvenions à détruire Troie. »

SCÈNE III[1]

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour ; et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui. 280

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a[2] pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y. Vous devez votre fille à la Grèce. 285
Vous nous l'avez promise ; et sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire[3]; 290

1. Les scènes III, IV et V du premier acte de Racine tiennent la place de la scène d'Agamemnon et de Ménélas (épisode 1). Racine a supprimé le rôle de Ménélas et l'a remplacé par Ulysse.

2. Ulysse, voulant marquer fortement le soupçon qu'il a conçu, et affirmer sa croyance, emploie l'indicatif.

3. Euripide :

Με. Πῶς; τίς δ' ἀναγκάσει σε τήν γε σὴν κτανεῖν;
Ἀγ. — Ἅπας Ἀχαιῶν σύλλογος στρατεύματος.... (513-514.)
Κάλχας ἐρεῖ μαντεύματ' Ἀργείων στρατῷ.... (518.)

Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux, 295
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante [1];
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants, 300
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête, 305
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête [2].

Οὐκοῦν δόκει νιν στάντ' ἐν Ἀργείοις μέσοις
λέξειν ἃ Κάλχας θέσφατ' ἐξηγήσατο,
κἄμ' ὡς ὑπέστην θῦμα κᾆτα ψεύδομαι,
Ἀρτέμιδι θύσειν· ὅς ξυναρπάσας στρατὸν,
σὲ κἄμ' ἀποκτείναντας Ἀργείους κόρην
σφάξαι κελεύσει. (528-533.)

« Comment? Qui te forcera à tuer ton propre enfant?
« — Toute l'armée des Grecs en masse.....
« Calchas dira les oracles à l'armée des Grecs.....
« Je crois l'entendre (*Ulysse*), debout au milieu des Argiens, dire les oracles annoncés par Calchas, comment j'ai promis de sacrifier ma fille à Artémis, et comment je manque à ma foi. Il entraînera l'armée, il poussera les Argiens à nous tuer, toi et moi, pour immoler ensuite la jeune fille. »

1. Le Xanthe, que l'on appelle aussi Scamandre, était le principal fleuve de la campagne troyenne avec le Simoïs.

2. Tous ces faits sont rappelés, chez Euripide, par Agamemnon lui-même, dans le Prologue. C'était Ménélas qui, dans Euripide, allait attester de ville en ville les serments faits à Tyndare.

.... Καί νιν εἰσῆλθεν τάδε,
ὅρκους συνάψαι δεξιάς τε συμβαλεῖν

Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes. 310
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage:
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang, 315
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?
Et dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande[1] les Grecs que pour les renvoyer? 320

AGAMEMNON.

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,

μνηστῆρας ἀλλήλοισι καὶ δι' ἐμπύρων
σπονδὰς καθεῖναι κἀπαράσασθαι τάδε,
ὅτου γυνὴ γένοιτο Τυνδαρὶς κόρη,
τούτῳ συναμυνεῖν, εἴ τις ἐκ δόμων λαβὼν
οἴχοιτο τόν τ' ἔχοντ' ἀπωθοίη λέχους,
κἀπιστρατεύσειν καὶ κατασκάψειν πόλιν
Ἕλλην' ὁμοίως βάρβαρόν θ' ὅπλων μέτα. (57-65.)
(Μενέλαον) ·ὁ δὲ καθ' Ἑλλάδ' οἰστρήσας δρόμῳ
ὅρκους παλαιοὺς Τυνδάρεω μαρτύρεται,
ὡς χρὴ βοηθεῖν τοῖσιν ἠδικημένοις (77-79.)

« Tyndare eut l'idée d'obliger les prétendants à se lier par un serment mutuel, en se donnant la main, en versant des libations sur le feu des sacrifices, à jurer avec de terribles imprécations qu'ils défendraient celui à qui la jeune fille serait donnée, si jamais un ravisseur l'emmenait à sa demeure et l'enlevait à son mari, qu'ils lui feraient la guerre, et ruineraient sa ville, grecque ou barbare, par la force des armes.

« Ménélas, fou de regret, s'en alla par la Grèce attester les anciens serments faits à Tyndare, qui obligeaient de servir le mari outragé. »

1. *Commander*, dit Furetière, « régit l'accusatif quand il s'agit de guerre ».

Votre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image[1], 325
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui[2] !
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole. 330
Mais malgré tous mes soins[3], si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours 335
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;
Et je rougis....

SCÈNE IV

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur....

1. Le mot *image* désigne ici un spectacle présent sous les yeux.

2. Racine a *imité* Rotrou dans ce passage, dit M. Paul Mesnard. Il s'en est inspiré tout au plus, mais il s'est souvenu plutôt de la légende selon laquelle, Ulysse ayant contrefait l'insensé pour éviter de partir avec les Grecs, Palamède plaça devant lui, tandis qu'il labourait, son jeune fils Télémaque : Ulysse en l'apercevant arrêta la charrue, et sa feinte fut découverte.

3. Un commentateur du XVIIIe siècle a jugé que *ce détour* d'Agamemnon, qui a pris des mesures pour empêcher sa fille de venir, *est une petitesse*. Cela est possible ; mais les grands hommes même usent souvent de petits moyens. Agamemnon est père, mais il est ambitieux, et il voudrait sauver sa fille sans se compromettre.

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras. 340
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée.
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile 345
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui de son destin, qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée[1];
Et déjà de soldats une foule charmée, 350
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,

1. Euripide :

.... Πέπυσται δὲ στρατὸς, ταχεῖα γὰρ
διῆξε φήμη, παῖδα σὴν ἀφιγμένην.
Πᾶς δ' εἰς θέαν ὅμιλος ἔρχεται δρόμῳ,
σὴν παῖδ' ὅπως ἴδωσιν· οἱ δ' εὐδαίμονες
ἐν πᾶσι κλεινοὶ καὶ περίβλεπτοι βροτοῖς.... (425-429.)
φῶς γὰρ τόδ' ἥκει μακάριον τῇ παρθένῳ. (439.)

« Toute l'armée a su, le bruit s'en est vite répandu, que ta fille arrivait. On a couru voir en foule : tous voulaient apercevoir ta fille. Les heureux de ce monde sont le but de tous les regards, et un grand éclat les entoure..... Ce jour qui s'est levé, est un heureux jour pour ta fille. »

Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la Reine ;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux 355
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes[1],
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser[2]. 360

SCÈNE V

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes[3] 365

1. *Secret* a ici un sens conforme à son étymologie : il signifie ce qui est éloigné de la foule, ce qui est intime, particulier.
2. Euripide :

> Ἐπήνεσ', ἀλλὰ στεῖχε δωμάτων ἔσω·
> τὰ δ' ἄλλ' ἰούσης τῆς τύχης ἔσται καλῶς. (440-441.)

« C'est assez, rentre dans la tente. Que la fortune suive son cours, et le reste ira bien. »
3. Euripide :

> Οἴμοι, τί φῶ δύστηνος; ἄρξομαι πόθεν;
> Εἰς οἷ' ἀνάγκης ζεύγματ' ἐμπεπτώκαμεν.

Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins[1] !

ULYSSE.

Je suis père, Seigneur. Et foible comme un autre[2],

Ὑπῆλθε δαίμων, ὥστε τῶν σοφισμάτων
πολλῷ γενέσθαι τῶν ἐμῶν σοφώτερος.
Ἡ δυσγένεια δ' ὡς ἔχει τι χρήσιμον.
Καὶ γὰρ δακρῦσαι ῥᾳδίως αὐτοῖς ἔχει,
ἅπαντά τ' εἰπεῖν· τῷ δὲ γενναίῳ φύσιν
ἄνολβα ταῦτα· προστάτην γε τοῦ βίου
τὸν ὄγκον ἔχομεν τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.
Ἐγὼ γὰρ ἐκβαλεῖν μὲν αἰδοῦμαι δάκρυ,
τὸ μὴ δακρῦσαι δ' αὖθις αἰδοῦμαι τάλας,
εἰς τὰς μεγίστας συμφορὰς ἀφιγμένος. (442-453.)

« Hélas! infortuné, que dirai-je? Par où commencer? Sous quel joug de la nécessité suis-je tombé? Un dieu m'a pris au piège, plus habile que toutes mes habiletés. Quel avantage n'a pas ici la basse naissance? Du moins on peut pleurer et tout dire. Mais un grand, sa dignité ne le lui permet pas : la grandeur est l'arbitre de notre vie, et nous sommes les esclaves de la foule. Je rougis de pleurer, mais je rougis aussi de ne pas pleurer, dans l'excès de malheur où je suis tombé. »

1. Ennius disait dans sa traduction de l'*Iphigénie* d'Euripide :

Plebes in hoc regi antistat loco : licet
Lacrumare plebei, regi honeste non licet.

« Le peuple a un avantage sur le roi : il peut pleurer ; mais le roi, l'honneur le lui défend. »

— Rotrou (II, 3) :

C'est un doux privilège à la bonne fortune
Que de pouvoir pleurer, quand le sort importune ;
Et c'est un triste effet de ma condition,
Qu'interdire la plainte à mon affliction.

2. *Foible* se rapporte à Ulysse, dont l'idée est contenue dans l'adjectif *mon*.

Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre; 370
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer[1].
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime :
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.
Il le sait, il l'attend; et s'il la voit tarder, 375
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir. 380
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées 385
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va[2] devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.
Je cède, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence[3]. 390

1. Corneille, dans *Horace* (v. 951) :

> Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
> Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre.

2. On trouve dans Corneille et dans les autres écrivains du XVIIe siècle, ainsi que dans Racine, *s'en aller*, pour *aller*, marquant simplement le futur.

3. Euripide :

> Ἀλλ' ἥκομεν γὰρ εἰς ἀναγκαίας τύχας,
> θυγατρὸς αἱματηρὸν ἐκπρᾶξαι φόνον. (511-512.)

« Mais j'en suis venu à la nécessité fatale d'accomplir le sanglant sacrifice de ma fille. »

La victime bientôt marchera sur vos pas.
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et m'aidant à cacher ce funeste mystère [1],
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

1. Euripide :

Εὖ μοι φύλαξον, Μενέλεως, ἀνὰ στρατὸν
ἐλθὼν, ὅπως ἂν μὴ Κλυταιμνήστρα τάδε
μάθῃ, πρὶν Ἅιδῃ παῖδ' ἐμὴν προσθῶ λαβὼν,
ὡς ἐπ' ἐλαχίστοις δακρύοις πράσσω κακῶς. (538-541.)

« Je te remets un soin, Ménélas : parcours le camp, empêche que Clytemnestre n'apprenne la vérité avant que j'aie livré ma fille à Hadès : que mon malheur me coûte le moins de larmes possible. »

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous; 395
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux;
Et tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi, Madame? toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs? 400
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.
Mais dans le temps fatal que repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos;
Lorsque, dans son vaisseau, prisonnière timide, 405
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie; 410

Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur ;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un sort que je ne conçois pas, 415
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi ? te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ? 420
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère ;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire [1], 425
Sans que mère ni père ait daigné me sourire [2].
J'ignore qui je suis ; et pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,

1. V. Hugo a critiqué ce vers : « Vous rencontrez à chaque instant dans Racine des expressions impropres et incohérentes, comme celle-ci : *le jour que je respire....* » (P. Stapfer, *les Artistes juges et parties*, p. 49 et 50.) — « Blâmez aussi, répond M. P. Mesnard, Corneille, qui a dit :

Albe où j'ai commencé de respirer le jour. (*Horace*, v. 29.)
... (Ceux) qui m'ont conservé le jour que je respire.
(*Cinna*, v. 1458.)

Et sans doute en même temps Virgile, chez qui l'on trouve *haurire lucem.* » (*Lex. de Racine*, p. XLII.)

2. Ce vers est une réminiscence de Virgile (*Églogues*, liv. IV, v. 62) :

... Cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

« Celui à qui ses parents n'ont pas souri, ni le souverain dieu ne l'a admis à sa table, ni la déesse ne l'a reçu dans son lit. »

Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître. 430

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher :
Toujours avec un sens il en présente un autre.
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir, 435
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;
Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin. 440
Hélas ! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue ;
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnoître le sang.
Déjà je découvrois cette fameuse ville. 445
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts ;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
Et de tant de grandeurs dont j'étois prévenue, 450
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant, Madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé, 455
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,

Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être[1].
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs ? 460
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile.
Elle vous l'a promis et juré devant moi,
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si passant tout le reste, 465
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

DORIS.

Quoi, Madame ?

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute, et tu te vas étonner que je vive.
C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive : 470
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père,
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux, 475
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ?

1. Homère (*Iliade*, ch. I, v. 69-70) :

Κάλχας Θεστορίδης, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα.

« Calchas, fils de Thestor, le meilleur des devins, qui sait le présent, l'avenir, et le passé. »

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois, pour se taire toujours. 480
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine 485
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie. 490
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté[1];
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant[2] sa fureur, 495
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer. 500
Je me laissai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,

1. Virgile (*Énéide*, liv. IV, v. 692) :

Quæsivit cælo lucem, ingemuitque reperta.

« Elle chercha au ciel la lumière, et gémit de la trouver. »

2. Racine a fait un grand emploi de *détester* et de *détestable*, dans un sens conforme à l'étymologie (*detestari*, maudire).

Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée! 505
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène, 510
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir : 515
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux. 520
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance.
Ou plutôt leur hymen me servira de loi.
S'il s'achève, il suffit : tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris; et, par une mort prompte, 525
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame! et que la tyrannie...!

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie. 530

SCÈNE II[1]

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter? 535
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...?

AGAMEMNON.

Hé bien! ma fille, embrassez votre père,
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler[2]
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller! 540
Quels honneurs! quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avoit informée;
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère! 545
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

1. Cette scène correspond aux vers 640-685 d'Euripide.
2. Euripide :

Ὦ πάτερ, ἐσεῖδόν σ' ἀσμένη πολλῷ χρόνῳ. (640.)

« O mon père, je te vois avec joie après un si long temps. »

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre. 550

AGAMEMNON.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine[1].
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux. 555
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment ? 560
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité.
Que va-t-elle penser de votre indifférence ? 565

1. Euripide :

Ὡς οὐ βλέπεις εὐκηλόν, ἄσμενος μ' ἰδών. (644.)

« Que tu as l'air sévère, malgré ta joie de me revoir ! »

Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis[1]?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes[2]. 570

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

1. Les vers 555, 557 et 558, 566 viennent d'Euripide :

Ἀγ. Πόλλ' ἀνδρὶ βασιλεῖ καὶ στρατηλάτῃ μέλει.
Ἰφ. Παρ' ἐμοὶ γενοῦ νῦν, μὴ 'πὶ φροντίδας τρέπου.
Ἀγ. Αλλ' εἰμὶ παρὰ σοὶ νῦν ἅπας κοὐκ ἄλλοθι.
Ἰφ. Μέθες νυν ὀφρὺν ὄμμα τ' ἔκτεινον φίλον. (645-648.)

« Un roi, un chef d'armée a bien des soins. — Sois tout à moi, et laisse là tes soucis. — Mais je suis tout entier près de toi, et ne suis point ailleurs. — Ne fronce point le sourcil, et déride ton front. »

2. Euripide :

Ἰφ. Ὄλοιντο λόγχαι καὶ τὰ Μενέλεω κακά.
Ἀγ. Ἄλλους ὀλεῖ πρόσθ' ἁμὲ διολέσαντ, ἔχει. (658-659.)

« Périssent les combats, et les maux dont Ménélas est l'auteur. — D'autres périront avant, et c'est ce qui me tue. »

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux. 575

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille[1].

Adieu.

1. Euripide :

Ἀγ. Θῦσαί με θυσίαν πρῶτα δεῖ τιν' ἐνθάδε.
Ἰφ. Ἀλλὰ ξυνούσας χρὴ τό γ' εὐσεβὲς σκοπεῖν.
Ἀγ. Εἴσει σύ· χερνίβων γὰρ ἑστήξει πέλας. (673-675.)

« Il faut que je fasse d'abord un sacrifice ici. — Mais nous y serons avec toi, et nous verrons ce qu'on peut voir. — Tu le verras : tu seras près de l'autel. »

SCÈNE III

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner. 580
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes Dieux, vous savez pour qui je vous implore.

ÉRIPHILE.

Quoi? parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler?
Hélas! à quels soupirs suis-je donc condamnée, 585
Moi, qui de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas même en naissant
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère; 590
Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendroient pas longtemps contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir, 595
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher, 600
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue

Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois partout; et d'un regard timide 605
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue; 610
Lui seul ne paroît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour 615
Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non : c'est l'offenser par d'injustes alarmes.
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments : 620
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne, 625
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait
Votre père ait paru nous revoir à regret.

Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre. 630
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder, 635
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main; 640
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse,
Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
Mais puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes, 645
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père; 650
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.

(A Ériphile.)

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci; 655
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCÈNE V

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon hymen Achille a changé de pensée?
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas? 660

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène; 665
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute. 670
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser;

Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :
Achille.... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi? vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux, 675
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos....

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide[1].
Et ces mêmes fureurs[2] que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés, 680
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme;
Et loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées 685
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées.
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je? et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale? 690
Crédule, je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée.

1. « La jalousie d'Iphigénie, causée par le faux rapport d'Arcas, et qui occupe la moitié du second acte, parait trop étrangère au sujet et trop peu tragique. » (Voltaire, *Dict. phil.*, Art dram., éd. de Kehl, note des éditeurs Condorcet et Decroix.) Il faut remarquer que cette jalousie lie plus étroitement Ériphile à l'action; Racine ne néglige rien de ce qui peut l'y mêler continuellement, tant il a peur de laisser apercevoir qu'elle n'a été inventée que pour le dénouement.

2. *Ces mêmes fureurs, ces fureurs elles-mêmes.* « La même année du siège de Dôle. » (Racine, t. V, p. 96.)

Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés, 695
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.
Mais que sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner? 700

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre ;
Et les Dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avoient épargnés.
Mais il faut des amants excuser l'injustice. 705
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre? 710

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités. 715
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient su le toucher;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher. 720
Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, Madame, et c'est vous que je vois.
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide? vous? Hé! qu'y venez-vous faire? 725
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge! 730
Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas; 735
Vous savez....

ÉRIPHILE.

Quoi ? Seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu[1] vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois. 740

ÉRIPHILE.

Quoi? lorsqu'Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi? vous qui de sa fille adoriez les attraits....

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée, 745
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice, 750
Combattoient mon amour, et sembloient m'annoncer
Que si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher. 755

1. *Conclure*, au sens de *décider, s'arrêter, déterminer. Conclure* se dit là où il y a convention et accord. « Ce mariage a été conclu, mais il ne sera exécuté que dans un an » (Furetière).

SCÈNE VIII

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures?
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?
Ah! plutôt.... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater. 760
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence 765
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE[1]

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte, 770
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur, 775
Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis, 780
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :

1. Scène correspondant aux vers 725-740 d'Euripide.

Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée : 785
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille; 790
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui? moi? que remettant ma fille en d'autres bras, 795
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux? 800
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée.
Vous êtes dans un camp....

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière; 805
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce. 810
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir, 815
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez[1].

1. Au vers 795 correspond le vers d'Euripide :

Οἶσθ' οὖν ὃ δρᾶσον, ὦ γύναι; πίθοῦ δέ μοι.

« Femme, sais-tu ce que tu devrais faire? écoute-moi. »

Au vers 805, le vers :

Οὐ καλὸν ἐν ὄχλῳ σ' ἐξομιλεῖσθαι στρατοῦ. (735.)

« Il n'est pas convenable que tu restes au milieu de cette foule de soldats. »

Au vers 818, le vers :

Πίθοῦ. — Μὰ τὴν ἄνασσαν Ἀργείαν θεάν. (739.)

« Obéis. — Non, par la déesse Argienne. »

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, seule.

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel? 820
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître?
Ou de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice 825
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe : il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout.
Le ciel te donne Achille; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même. 830

SCÈNE III

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, Madame, à mon empressement.
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports; et sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté 835
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;

Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser. 840
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût[3] encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée 845
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie? 850

SCÈNE IV

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous.
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La Reine permettra que j'ose demander 855
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse.
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés. 860
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colère?)

J'ai tantôt, sans respect[1], affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien par d'utiles secours
Réparer promptement mes injustes discours?
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage. 865
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle est votre captive; et ses fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains,
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée. 870
Montrez que je vais suivre aux pieds de nos autels
Un roi qui non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et par les malheureux quelquefois désarmé, 875
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé[2].

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive.
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux. 880

ACHILLE.

Vous, Madame?

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur; et sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs

1. *Sans respect* : sans égard pour cette misère.
2. La pensée que Racine a mise dans la bouche d'Iphigénie avait été exprimée quelques années auparavant par Pellisson, dans sa défense de Fouquet. Il prie Louis XIV de faire que la postérité dise de lui : « Il eut autant de bonté et de douceur que de fermeté et de courage, et ne crut pas bien représenter en terre le pouvoir de Dieu, s'il n'en imitoit la clémence. » (1er Discours au roi.)

De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie; 885
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre entre vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue, 890
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse. Il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité 895
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V[1]

CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui. 900

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

1. Scène correspondant au troisième épisode de la tragédie grecque.

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête. 905
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas[1].

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père. 910

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier[2].

1. « C'est ainsi qu'Achille, dans l'*Iliade*, livre I, vers 85-91, exhorte Calchas à parler hardiment, sans craindre Agamemnon lui-même. » (Note de M. P. Mesnard.)

2. Euripide :

Π. Παῖδα σὴν πατὴρ ὁ φύσας αὐτόχειρ μέλλει κτανεῖν.
Κ. Πῶς; ἀπέπτυσ', ὦ γεραιὲ, μῦθον· οὐ γὰρ εὖ φρονεῖς.

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter? 915

ARCAS.

Ah! Seigneur, plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les Dieux, jusque-là protecteurs de Paris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix. 920

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable?

IPHIGÉNIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable[1]?

II. Φασγάνῳ λευκὴν φονεύων τῆς ταλαιπώρου δέρην... (872-875.)
Πάντ' ἔχεις· Ἀρτέμιδι θύσειν παῖδα σὴν μέλλει πατήρ. (883.)

« Le père va tuer sa fille de sa main. — Comment? Je repousse cette parole, vieillard : tu n'es pas dans ton bon sens. — Il doit enfoncer le fer dans le cou blanc de l'infortunée.... Tu sais tout : ta fille doit être sacrifiée à Diane par son père. »

1. « On pourrait observer, disent Condorcet et Decroix dans leur édition de Voltaire (*Dict. phil.*, Art dram.), que dans une tragédie où un

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée! 925

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée.
Tout le camp même encore est trompé comme vous[1].

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

père veut immoler sa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. Clytemnestre seule prononce ces deux vers :

Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré? (IV, IV.)

« ... Mais Racine, en condamnant les sacrifices humains, eût craint de manquer de respect à Abraham et Jephté. » Non, mais Racine, étant poète de théâtre, s'est gardé d'appuyer sur l'atrocité, invraisemblable plus encore que révoltante pour son public, d'un événement sur lequel repose toute la pièce.

1. Euripide, pour le vers 917 :

Κ. Ἐκ τίνος λόγου; τίς αὐτὸν οὐπάγων ἀλαστόρων;
Π. Θέσφαθ', ὥς γέ φησι Κάλχας, ἵνα πορεύηται στρατός. (878-879.)

« Pour quelle raison? quelle divinité vengeresse le pousse? — Un oracle, à ce que dit Calchas, afin que l'armée parte. »

Pour le vers 926 :

Κ. Ὁ δὲ γάμος τιν' εἶχε πρόφασιν, ἥ μ' ἐκόμισεν ἐκ δόμων;
Π. Ἵν' ἀγάγοις χαίρουσ' Ἀχιλλεῖ παῖδα νυμφεύσουσα σήν. (884-885.)

« Et quel motif avait ce mariage, qui m'a fait venir d'Argos? — C'était pour que tu menasses volontiers ta fille, croyant la marier à Achille. »

ACHILLE, la relevant.

Ah! Madame.

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune. 930
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir[1].
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord; 935
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.

1. Euripide :

Οὐκ ἐπαιδεσθησόμεσθα προσπεσεῖν τὸ σὸν γόνυ,
θνητὸς ἐκ θεᾶς γεγῶτα· τί γὰρ ἐγὼ σεμνύνομαι;
ἢ τίνος σπουδαστέον μοι μᾶλλον ἢ τέκνου πέρι;
Ἀλλ' ἄμυνον, ὦ θεᾶς παῖ, τῇ τ' ἐμῇ δυσπραξίᾳ
τῇ τε λεχθείσῃ δάμαρτι σῇ, μάτην μὲν, ἀλλ' ὅμως.
Σοὶ καταστέψας' ἐγώ νιν ἦγον ὡς γαμουμένην,
νῦν δ' ἐπὶ σφαγὰς κομίζω· σοὶ δ' ὄνειδος ἥξεται,
ὅστις οὐκ ἤμυνας· εἰ γὰρ μὴ γάμοισιν ἐζύγης,
ἀλλ' ἐκλήθης γοῦν ταλαίνης παρθένου φλίος πόσις.
Πρὸς γενειάδος σε, πρὸς σῆς δεξιᾶς, πρὸς μητέρος·
ὄνομα γὰρ τὸ σόν μ' ἀπώλεσ', ᾧ σ' ἀμυνάθειν χρεών.
Οὐκ ἔχω βωμὸν καταφυγεῖν ἄλλον ἢ τὸ σὸν γόνυ. (900-912)

« Je ne rougirai pas de tomber à tes genoux, simple mortelle, devant le fils d'une déesse. Car à quoi me servirait l'orgueil? Où puis-je prendre plus d'intérêt qu'à mon enfant? Viens en aide, ô fils d'une déesse, à mon infortune, à la jeune fille qu'on a nommée ta femme, faussement, il est vrai, mais enfin on l'a nommée ta femme. C'est pour toi que je l'avais couronnée, pour toi que je l'amenais, pour t'épouser : mais c'est à la mort que je la conduis. La honte sera pour toi, si tu lui refuses ton secours, car, si tu ne l'as pas épousée, la malheureuse enfant, on t'a pourtant appelé son mari. Par ton menton, par ta main, par ta mère, je t'implore : c'est ton nom qui nous perd; tu dois en défendre l'honneur. Je n'ai d'autre autel où me réfugier que tes genoux. »

Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses Dieux [1]. 940
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter.
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime. 945
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille? 950
Une mère pour vous croit devoir me prier?
Une reine à mes pieds se vient humilier?
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes?
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi? 955
Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.

1. M. Paul Mesnard rapproche ces vers de « la touchante apostrophe d'Andromaque à Hector » (*Iliade*, ch. VI, v. 429, 430) :

... Ἀτὰρ σύ μοι ἐσσὶ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
Ἠδὲ κασίγνητος, σὺ δέ μοι θαλερὸς παρακοίτης.

« Tu es mon père, mon auguste mère, mon frère ; et tu es mon robuste époux. »

L'outrage me regarde ; et quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur [1] va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger, 960
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même [2].

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi ? Madame, un barbare osera m'insulter ?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ; 965

1. *Ma juste douleur*. L'expression est déjà dans Malherbe. *Douleur* a le sens de ressentiment, comme *dolor* en latin. Virgile (*Énéide*, liv. I, v. 25) :

Necdum etiam causæ irarum sævique dolores
Exciderant animo.

« Les causes de ressentiments, les poignantes *douleurs* ne s'étaient point encore effacées de son esprit. »

2. Euripide :

Κοὔποτε κόρη σὴ πρὸς πατρὸς σφαγήσεται,
ἐμὴ φατισθεῖσ' · οὐ γὰρ ἐμπλέκειν πλοκὰς
ἐγὼ παρέξω σῷ πόσει τοὐμὸν δέμας.
Τοὔνομα γὰρ, εἰ καὶ μὴ σίδηρον ἥρατο,
τοὐμὸν φονεύσει παῖδα σήν. Τὸ δ' αἴτιον
πόσις σός · ἁγνὸν δ' οὐκέτ' ἐστὶ σῶμ' ἐμὸν,
εἰ δι' ἔμ' ὀλεῖται διά τε τοὺς ἐμοὺς γάμους
ἡ δεινὰ τλᾶσα κοὐκ ἀνεκτὰ παρθένος,
θαυμαστὰ δ' ὡς ἀνάξι' ἠτιμασμένη. (935-944.)

« Jamais ta fille ne sera immolée par son père, ayant été appelée ma femme. Je ne laisserai pas ton mari se servir de moi pour ses intrigues. Ce serait mon nom, même sans lever le fer sur elle, qui tuerait ta fille. Le coupable serait ton mari : mais moi, resterais-je sans souillure, si pour moi, pour mon hymen, mourait cette vierge infortunée, victime d'une horrible calamité, et du plus injuste traitement ? »

Il sait que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire, 970
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous.
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir sous un couteau mortel 975
Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice ?
Que ma crédule main conduise le couteau ?
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau [1] ? 980
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
Quoi donc ? à leur fureur livrée en ce moment
Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée, 985
En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée. 990
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si pour grâce dernière

1. Achille dit énergiquement dans Rotrou (III, v) :

Le crime qu'il propose est mien, si je l'endure ;
Sans tenir le couteau je ferois la blessure ;
Et pour être appelé l'auteur de son trépas,
N'importe qui la tue, ou mon nom ou mon bras.

Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver. 995
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin. 1000

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance, 1005
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense.
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime, 1010
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare ?
Quel père de son sang se plaît à se priver ? 1015
Pourquoi me perdroit-il s'il pouvoit me sauver ?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?
Hélas ! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé ? 1020

ACHILLE.

Quoi ? Madame, parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte ?

Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler ;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse, 1025
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche ? on l'excuse ? on le plaint ?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint !
Triste effet de mes soins ! Est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre âme ? 1030

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel ! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil et comme indifférente
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir 1035
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand presque en arrivant un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle !
Quel trouble ! Quel torrent de mots injurieux[1]
Accusoit à la fois les hommes et les Dieux ! 1040
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie !
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me sembloit qu'une flamme si belle 1045
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez[2].

1. Ces quatre vers (1039-1042) sont supprimés dans l'édition de 1697 la dernière qu'ait vue Racine. Peut-être en a-t-il trouvé les sentiments trop vifs. Mais ne serait-ce pas une faute de l'imprimeur? L'absence de ces vers rompt la suite des idées.

2. L'Andromède et la Dircé de Corneille, vouées à la mort également pour l'intérêt public, ont à lutter comme Iphigénie contre l'amour

SCÈNE VII

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage [1],
Il me fait de l'autel refuser le passage. 1050
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame ; et je vais lui parler. 1055

IPHIGÉNIE.

Ah ! Madame.... Ah ! Seigneur, où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

qu'elles inspirent. Phinée veut empêcher, comme Achille, Andromède de mourir (*Andromède*, II, III), et Thésée veut mourir avec Dercé (*Œdipe*, II, IV). Les deux jeunes filles vont à la mort en héroïnes de Corneille, non plus bravement qu'Iphigénie, mais plus fièrement, prêtes du premier coup au sacrifice, et glorieuses de se dévouer.

1. *Mon visage*, c'est le *vultus* du latin, la physionomie, et tous les sentiments qu'elle exprime. — Ou c'est tout simplement *la vue*, *es regards*.

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux. 1060
De ce triste entretien détournons les approches[1].
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides. 1065
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée 1070
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire[2].

1. *Détournons les approches*, c'est-à-dire *reculons*, *empêchons*. Le mot *approche* était bien plus usité qu'aujourd'hui, et son pluriel également.

2. Dans Euripide, c'est Achille qui donne lui-même le conseil de ne recourir à lui qu'après avoir tenté de fléchir Agamemnon.

Πείθωμεν αὖθις πατέρα βέλτιον φρονεῖν. (1011.)
Ἱκέτευ' ἐκεῖνον πρῶτα μὴ κτείνειν τέκνα·
ἢν δ' ἀντιβαίνῃ, πρὸς ἐμέ σοι παρευτέον.
Εἰ γὰρ τὸ χρῆζον ἐπίθετ', οὐ τοὐμὸν χρεὼν
χωρεῖν· ἔχει γὰρ τοῦτο τὴν σωτηρίαν. (1015-1019.)

« Tâchons de ramener le père à de meilleurs sentiments.... Supplie-le d'abord de ne point immoler sa fille. S'il résiste, alors il faudra recourir à moi. Mais, si vous le persuadez, je n'ai plus rien à faire ; car c'est le salut de ta fille. »

Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire.
Rappelez sa raison, persuadez-le bien, 1075
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles :
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(A Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer. 1080
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah! que me dites-vous? Quelle étrange manie 1085
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel cœur si farouche....

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche. 1090
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls! Espérance inutile!
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains. 1095
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,

Suça[1] même le sang des lions et des ours, 1100
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer, et changer de visage[2].
Et tu la plains, Doris ? Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ? 1105
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure....
Mais que dis-je, expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément[3] pâli ?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle 1110
Que pour croître[4] à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi ? ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?

1. *Suça. Dicor*, dit Achille dans Stace (*Achill.*, liv. II, v. 385, 386) :

... spissa leonum
Viscera, semianimesque libens traxisse medullas.

« On dit que j'ai sucé avidement les chairs sauvages, et le sang encore chaud des lions. »

2. *Changer de visage*, pâlir, comme l'explique le vers 1108 : de même, Corneille, dans *Médée*, vers 1441.

Il arrive, et surpris il change de visage ;
Je lis dans sa paleur une secrète rage.

3. *Impunément*, sans effet, mais sans un effet qui se produira aux dépens de ceux qui menacent Iphigénie.

De même *impune* en latin (*Énéide*, liv. IX, v. 653) :

Sit satis, Ænide, telis impune Numanum
Oppetiisse tuis.

« Contente-toi, fils d'Énée, d'avoir impunément fait tomber Numanus sous tes coups. »

4. *Croître*, Vaugelas (*Rem.*) : « Ce verbe est neutre, et non pas actif, et jamais M. Coëffeteau ny aucun de nos auteurs en prose ne l'a fait que neutre ; mais nos poëtes pour la commodité des vers s'émancipent et ne feignent point de le faire actif quand ils en ont besoin. » En dépit de cette décision de Vaugelas et des hésitations de Ménage, l'Académie a toujours reconnu *croître* comme actif, sans le restreindre dans ce sens à la poésie.

On supprime des Dieux la sentence mortelle;
Et quoique le bûcher soit déjà préparé, 1115
Le nom de la victime est encore ignoré :
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance ?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici : 1120
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée : 1125
Je suis et je serai la seule infortunée.
Ah! si je m'en croyois....

DORIS.

Quoi? Que méditez-vous?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace, 1130
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel dessein, Madame!

ÉRIPHILE.

Ah! Doris, quelle joie!
Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie,
Si troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison, 1135
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,

Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice[1] heureux! 1140

DORIS.

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux[2].

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie. 1145
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse. 1150
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

1. « *Sacrifice* et *sacrifier* sont à la mode », faisait remarquer le P. Bouhours dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (4e éd., 1673, p. 119).

2. Le théâtre reste vide; mais les scènes sont liées, car Doris a vu Clytemnestre, et c'est l'arrivée de celle-ci qui fait retirer Ériphile. C'est une *liaison de vue*, comme dit Corneille.

SCÈNE III[1]

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame? et d'où vient que ces lieux 1155
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas? 1160
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré[2].
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime. 1165

1. Les scènes III et IV correspondent au commencement de l'ἔξοδος de la pièce grecque (v. 1078-1275).
2. Euripide :

Ἔκπεμπε παῖδα δωμάτων πατρὸς μέτα·
ὡς χέρνιβες πάρεισιν ἠὐτρεπισμέναι,
προχύται τε βάλλειν πῦρ καθάρσιον χεροῖν,

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux....

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même. 1170

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours? Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble?... Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi[1].

μόσχοι τε, πρὸ γάμων ἃς θεᾷ πεσεῖν χροὼν
Ἀρτέμιδι, μέλανος αἵματος φυσήματα. (1110-1115.)

« Fais sortir ta fille, envoie-la à son père. Tout est prêt, l'eau lustrale, les grains d'orge qu'on jette dans le feu expiatoire, les génisses, qu'il faut avant le mariage immoler à Artémis, et dont le sang noir s'échappera à gros bouillons. »

1. Euripide :

Ἀγ. Τέκνον, τί κλαίεις, οὐδ' ἔθ' ἡδέως ὁρᾷς,
εἰς γῆν δ' ἐρείσασ' ὄμμα πρόσθ' ἔχεις πέπλους;
Κ. Φεῦ...
Ἀγ. Τί δ' ἔστιν; ὦς μοι πάντες εἰς ἓν ἥκετε,

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi. 1175
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis, 1180
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné [1].
Si pourtant ce respect, si cette obéissance 1185
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie, 1190
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première [2],

σύγχυσιν ἔχοντες καὶ ταραγμὸν ὀμμάτων.... (1122-1129.)
Ἀπωλόμεσθα· προδέδοται τὰ κρυπτά μου. (1140.)

« Mon enfant, pourquoi pleures-tu? Pourquoi ne me regardes-tu plus avec joie? Pourquoi baisses-tu les yeux, et les couvres-tu de ta robe? — Hélas! — Qu'y a-t-il donc, que vous semblez tous d'accord pour me montrer le même trouble, la même consternation sur vos visages? »

1. Dans Euripide, Clytemnestre parle (1146); puis le chœur dit deux vers. Iphigénie prend la parole (1211); enfin, après deux autres vers du chœur, Agamemnon répond (1255). Racine a fait parler Clytemnestre la dernière, après qu'Agamemnon a refusé d'accueillir la priere de sa fille.

2. Rotrou disait (IV, III) :

S'il vous souvient pourtant que je suis la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père.

Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux, 1195
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter; 1200
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée 1205
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre. 1210

Qui vous ait fait caresse, et qui, sur vos genoux,
Vous ait servi longtemps d'un passe-temps si doux.

L'idée est d'Euripide :

Πρώτη σ' ἐκάλεσα πατέρα καὶ σὺ παῖδ' ἐμέ·
πρώτη δὲ γόνασι σοῖσι σῶμα δοῦσ' ἐμὸν,
φίλας χάριτας ἔδωκα κἀντεδεξάμην. (1220-1223.)

« C'est moi qui la première t'ai donné le nom de père, et la première tu m'as appelée ton enfant. La première, assise sur tes genoux, je t'ai donné et j'ai reçu de toi de tendres caresses. »

Dans la tragédie de *Jephté*, Buchanan s'était inspiré d'Euripide; Iphis dit à Jephté :

Per si quid unquam merita sum de te bene;
Si quando parvis comprimens te brachiis
Onus pependi dulce de collo tuo;
Per si quid ex me tibi voluptatis fuit.....

« Par tout ce que tu me dois d'amour, si jamais je t'ai serré dans mes petits bras, et si je me suis pendue, doux fardeau, à ton cou, par tout ce que je t'ai donné de joies..... »

Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis, 1215
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter. 1220

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime;
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières 1225
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire. 1230
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné, 1235
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance.
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret? 1240
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi.

Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi[1].
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née : 1245
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler[2].

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste. 1250
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin[3].

1. Rotrou fait dire à Agamemnon (V, II) :

> Va, j'attends plus que toi le coup de son trépas,
> Et ce coup sera pire à qui n'en mourra pas.

Mais cela rappelle encore plus les beaux vers de Venceslas lorsqu'il envoie son fils à l'échafaud :

> Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra.
> Je mourrai plus que vous du coup qui vous tûra.
> (*Venceslas*, V, IV.)

2. Dans Rotrou, c'est Iphigénie qui dit (IV, III) :

> Le sang qui sortira de ce sein innocent
> Prouvera, malgré vous, sa source en se versant.

Tout cela ne vaut pas encore les vers que Rotrou met dans la bouche de Venceslas (IV, IV) :

> Adieu, sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
> Et faites-y douter à toute la province,
> Si, né pour commander et destiné si haut,
> Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud.

3. Allusion au festin d'Atrée, qui fit manger à son frère Thyeste les restes de son fils. Rotrou a sans doute suggéré à Racine ce détail, qui n'est pas dans Euripide (IV, IV) :

> Va, père indigne d'elle, et digne fils d'Atrée,
> Par qui la loi du sang fut si peu révérée,
> Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
> Au repas qu'il dressa des corps de ses neveux.

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice.
Quoi? l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain 1255
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus? 1260
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire. 1265
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré [1],
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille : 1270
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc, 1275
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,

1. Euripide

Ἦ (χρῆν) Μενέλεων πρὸ μητρὸς Ἑρμιόνην κτανεῖν,
οὕπερ τὸ πρᾶγμ' ἦν. Νῦν δ' ἐγὼ μὲν ἡ τὸ σὸν
σῴζουσα λέκτρον παιδὸς ἐστερήσομαι,
ἡ δ' ἐξαμαρτοῦσ', ὑπόροφον νεάνιδα
Σπάρτῃ κομίζουσ', εὐτυχὴς γενήσεται. (1201-1206.)

« Ou bien Ménélas devait sacrifier Hermione pour sa mère. c'est lui que l'affaire regarde. Mais non, c'est moi, la femme fidèle, à qui l'on enlèvera son enfant, tandis que la femme coupable conservera son enfant dans sa maison, à Sparte, et vivra heureuse. »

Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois! 1280
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse, 1285
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce[1].
Mais non : l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier, 1295
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison. 1300
Un prêtre[2], environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux[3]!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée, 1305

1. Racine amène très adroitement la mention de ce fait, et nous prépare ainsi une fois de plus au dénouement.

2. Il n'y a pas de prêtres dans l'*Iliade*. Les rois accomplissent eux-mêmes les sacrifices. Mais il ne faut pas demander d'exactitude archéologique à Racine, non plus au reste qu'à Euripide, qui fait tenir à un prêtre le couteau mortel.

3. L'imagination de Clytemnestre lui dramatise les choses : il n'est pas question de lire l'avenir dans le cœur d'Iphigénie. On sait l'avenir :

Je m'en retournerai seule et désespérée
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice. 1310
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois 1315
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V

AGAMEMNON, seul.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre :
Heureux si dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris ! 1320
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père ?

il suffit qu'elle meure. — Ce vers et le suivant sont inspirés de Virgile (*Énéide*, liv. IV, p. 63) :

.... pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.

« Penché sur les poitrines ouvertes des victimes, il consulte les entrailles palpitantes. »

SCÈNE VI

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai juge trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire, 1325
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire,
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée; 1330
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins. 1335
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez? 1340

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! Le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?

Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ? 1345

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille[1] ?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille ? 1350
Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments, 1355
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier. 1360

ACHILLE.

Moi !

1. Le vieil Horace disait à Valère (*Horace*, v. 1667) :

Qui le fait se charger du soin de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie; 1365
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez : sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! Puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage? 1370
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis, 1375
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur? 1380
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous [1], barbare que vous êtes,

1. *Que pour vous.* Cette scène est imitée d'Homère (*Iliade*, ch. I, Achille dit (v. 152-158) :

Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων
δεῦρο μαχησόμενος· ἐπεὶ οὔτι μοι αἴτιοί εἰσιν
Οὐ γὰρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους,
οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι βωτιανείρῃ
καρπὸν ἐδηλήσαντο....
Ἀλλὰ σοί, ὦ μέγ' ἀναιδὲς, ἅμ' ἑσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρῃς.

« Ce n'est pas à cause des belliqueux Troyens que je suis venu ici, pour les combattre : car ils ne m'ont rien fait. Jamais ils n'ont pris

Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien, 1385
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime? 1390
Seul d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé[1]?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;

mes bœufs ni mes chevaux, et jamais dans la fertile Pthie ils n'ont pillé mes moissons.... Mais c'est toi, impudent, que nous suivions, pour te faire plaisir. »

Racine a substitué Larisse à Pthie. Larisse, au nord de Pthie, appartenait aussi à Achille, qui est appelé plus d'une fois *Larissæus Achilles*.

1. Homère fait dire à Achille (*Iliade*, ch. IX, v. 337-343) :

.... Τί δὲ δεῖ πολεμιζέμεναι Τρώεσσιν
Ἀργείους; τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν ἐνθάδ' ἀγείρας
Ἀτρείδης; ἦ οὐχ Ἑλένης ἕνεκ' ἠϋκόμοιο;
Ἦ μοῦνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων
Ἀτρεΐδαι; ἐπεὶ, ὅστις ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ ἐχέφρων,
τὴν αὑτοῦ φιλέει καὶ κήδεται, ὡς καὶ ἐγὼ τὴν
ἐκ θυμοῦ φίλεον....

« Pourquoi faut-il que les Argiens fassent la guerre aux Troyens? Pourquoi l'Atride a-t-il rassemblé l'armée, l'a-t-il amenée ici? N'est-ce pas à cause d'Hélène aux beaux cheveux? N'y a-t-il parmi les hommes que les Atrides qui aiment leurs femmes? Tout homme bon et sensé aime et choie sa femme : et moi j'aimais celle-ci de tout mon cœur.... »

Virgile fait dire à Turnus, à propos de Lavinie, qui lui avait été promise (*Énéide*, liv. IX, v. 138, 139) :

... Nec solos tangit Atridas
Iste dolor, solisque licet capere arma Mycenis.

« Les Atrides ne sont pas seuls à sentir une telle injure, et Mycène n'a pas seule le droit de prendre les armes. »

Elle est de mes serments seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats, 1395
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée :
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée;
Je ne connois Priam, Hélène, ni Paris[1];
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix. 1400

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis[2],
Et par d'heureux exploits forçant la destinée, 1405
Trouveront d'Ilion la fatale journée[3].
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterois vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre. 1410
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.

1. Dans Euripide, c'est Iphigénie qui dit à Agamemnon :

Τί μοι μέτεστι τῶν Ἀλεξάνδρου γάμων
Ἑλένης τε; (1236-1237.)

« Qu'ai-je de commun avec le mariage d'Hélène? »

2. Homère (*Iliade*, ch. I, v. 173) fait dire à Agamemnon :

Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται, οὐδέ σ' ἔγωγε
λίσσομαι εἵνεκ' ἐμεῖο μένειν· παρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι,
οἵ κέ με τιμήσουσι.

« Fuis donc, si tu en as envie; je ne te prie pas de rester pour moi : d'autres resteront avec moi, qui me respecteront. »

3. *La fatale journée*, c'est le μόρσιμον ou αἴσιμον ἦμαρ de l'*Iliade*.

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense[1].
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux, 1415
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois, 1420
Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

SCÈNE VII

AGAMEMNON, seul.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable. 1425
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance. 1430
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà ! Gardes, à moi !

1. Ce vers vient de Térence (*l'Andrienne*, v. 43, 44) :

... Istæc commemoratio
Quasi exprobratio est immemoris beneficii.

« Rappeler ainsi un bienfait, c'est reprocher qu'on l'oublie. »

SCÈNE VIII

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer? 1435
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi. 1440
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? que prétend mon sacrilège zèle? 1445
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle[1]?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,

1. Agamemnon se dit ici ce qu'Euripide lui fait demander par Clytemnestre.

θύσεις δὲ τὴν παῖδ' · ἔνθα τίνας εὐχὰς ἐρεῖς:
τί σοι κατεύξει τἀγαθὸν, σφάζων τέκνον; (1185-1186.)

« Tu vas tuer ta fille : et quelles prières feras-tu alors? comment formeras-tu pour toi des souhaits de bonheur, en égorgeant ta fille? »

Quels lauriers me plairont de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême?
Ah! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même ?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi? peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler, 1455
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler....
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse!
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui.
Il l'aime : elle vivra pour un autre que lui. 1460
Eurybate, appelez la princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX

AGAMEMNON, Gardes.

AGAMEMNON.

Grands Dieux, si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les foibles humains?
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime, 1465
Je le sais; mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCÈNE X

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, Gardes.

AGAMEMNON.

Allez, Madame, allez; prenez soin de sa vie.
Je vous rends votre fille, et je vous la confie. 1470
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas :
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé; 1475
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille; et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps! 1480
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah! Seigneur.

IPHIGÉNIE.

Ah! mon père.

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;
Je vais faire suspendre une pompe funeste, 1485
Et de ce jour au moins lui demander le reste.

SCÈNE XI

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile. 1490
Plus de raisons. Il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine : il faut des Dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober 1495
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considère l'état où la Reine est réduite :
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;
Avec quelle insolence ils ont de toutes parts
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards. 1500
Nos gardes repoussés, la Reine évanouie....
Ah ! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie ;
Et sans attendre ici ses secours impuissants,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas ! puisqu'il faut te le dire, 1505
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, Madame ? Quoi donc ? qu'est-ce qui s'est passé ?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé ;
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haisse :

Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice. 1510
Il m'a fait par Archas expliquer ses souhaits :
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah ! Madame.

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence ! ah, rigueur inouïe !
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie.
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi? 1515
Dieux ! Achille ?

SCÈNE II[1]

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; et bientôt sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous. 1520
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite.
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile. 1525
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi ? Madame, est-ce ainsi que vous me secondez ?

1. Sc. II et III. Ces deux scènes correspondent aux vers 1345-1474 de la pièce grecque, où Achille et Clytemnestre sont en même temps en scène

Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes. 1530

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, Seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir? Ah! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous, pour trancher[5] d'inutiles discours, 1535
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort. 1540
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous[1].
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée. 1545

1. Euripide :

Κατθανεῖν μέν μοι δέδοκται· τοῦτο δ' αὐτὸ βούλομα
εὐκλέως πρᾶξαι παρεῖσά γ' ἐκποδὼν τὸ δυσγενές.
Δεῦρο δὴ σκέψαι μεθ' ἡμῶν, μῆτερ, ὡς καλῶς λέγω·
εἰς ἔμ' Ἑλλὰς ἡ μεγίστη πᾶσα νῦν ἀποβλέπει,
κἀν ἐμοὶ πορθμός τε ναῶν καὶ Φρυγῶν κατασκαφαί
.... καί μου κλέος,
Ἑλλάδ' ὡς ἠλευθέρωσα, μακάριον γενήσεται...
Ἀλλὰ μυρίοι μὲν ἄνδρες ἀσπίσιν πεφραγμένοι,
μυρίοι δ' ἐρέτμ' ἔχοντες, πατρίδος ἠδικημένης,
δρᾶν τι τολμήσουσιν ἐχθροὺς ὑπὲρ Ἑλλάδος θανεῖν·

En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée :
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez : à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles ; 1550
Signalez ce héros à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit ; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez ; et dans ses murs vides de citoyens, 1555
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens[1].

ἡ δ' ἐμὴ ψυχὴ μί' οὖσα πάντα κωλύσει τάδε ;...
.... δίδωμι σῶμα τοὐμὸν Ἑλλάδι.
θυετ', ἐκπορθεῖτε Τροίαν. Ταῦτα γὰρ μνημεῖά μου
διὰ μακροῦ, καὶ παῖδες οὗτοι καὶ γάμοι καὶ δόξ' ἐμή.
(1375-1400.)

« Je suis condamnée à mourir et je veux le faire noblement, éloignant toute lâche pensée. Songe ici avec nous, ma mère, combien j'ai raison : toute la Grèce, la noble Grèce, a les yeux sur moi : de moi dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie.... Une gloire divine sera mon partage, ayant délivré la Grèce.... Hé quoi ! des milliers de soldats en armes, des milliers de rameurs, oseront, pour venger la patrie, attaquer les ennemis et mourir pour la Grèce ; et ma vie, la vie d'une seule femme, y ferait obstacle !... Je donne ma vie à la Grèce. Immolez-moi, et détruisez Troie : ce sera le monument éternel de ma mémoire, ce seront là mes enfants, mon hymen et ma gloire. »

1. Il y a dans ces vers comme un souvenir de Catulle (65) :

Non illi quisquam bello se conferet heros,
Cum Phrygii Teucro manabunt sanguine rivi;
Troicaque obsidens longinquo mœnia bello
Perjuri Pelopis vastabit tertius hæres....
Illius egregias virtutes claraque facta
Sæpe fatebuntur gnatorum in funere matres....

« Nul héros ne se comparera à lui (Achille) dans la guerre, lorsque le sang troyen coulera dans les ruisseaux de Phrygie et que le troisième descendant du parjure Pélops, dans un long siège, ruinera les murs de Troie. Ses belles vertus, ses éclatants exploits, les mères les diront aux funérailles de leurs fils. »

Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir ; 1560
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, Prince ; vivez, digne race des Dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain par ce discours votre cruelle adresse 1565
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes. 1570
Et qui de ma faveur se voudroit honorer[1]
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?
Ma gloire, mon amour vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame ; il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui ? moi ? que contre un père osant me révolter, 1575
Je mérite la mort que j'irois éviter ?
Où seroit le respect ? Et ce devoir suprême....

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des serments que pour les violer ? 1580

1. Virgile (*Enéide*, liv. I, v. 48, 49) :

... Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea ?...

« Qui donc ensuite adorerait le pouvoir de Junon ? »

Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père ?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connoît plus ?
Enfin, c'est trop tarder, ma princesse ; et ma crainte....

IPHIGÉNIE.

Quoi ? Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte ?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie ?
Ah ! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie. 1590
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ;
Ou par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités, 1595
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien ! n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi. 1600
Une juste fureur s'empare de mon âme.
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, Madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera légitime. 1605
Le prêtre deviendra la première victime ;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé [1],

1. Racine imite ici Rotrou (IV, vi) :

Je suivrois sans respect la fureur qui m'anime.
J'immolerois le prêtre aux yeux de la victime.

Dans le sang des bourreaux nagera dispersé[1];
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême
Votre père frappé tombe et périt lui-même, 1610
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah! Seigneur. Ah! cruel.... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi, 1615
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi.

SCÈNE III

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE. ÆGINE. EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée?

1. Phinée, dans *Andromède*, parle comme Achille :

Andromède est à moi, vous me l'avez donnée;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée.
Le sort auprès des Dieux se doit-il écouter?
Ah! si j'en vois ici les infâmes ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres....
(V. 706, 707, 709-711.)

Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi.... (V. 732.)
Tombe, tombe sur moi leur foudre, s'il m'est dû!
Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encore un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques Dieux....
(V. 745-749.)

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds. 1620
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande : 1625
La piété sévère exige son offrande.
Le Roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudroit lui-même en vain opposer son courage. 1630
Que fera-t-il, Madame ? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver le zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds 1635
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais[1].... Ah ! ma fille.

1. Dans l'*Hécube* d'Euripide, Hécube s'écrie lorsqu'on veut emmener Polyxène pour la sacrifier :

Ὑμεῖς δέ μ' ἀλλὰ θυγατρὶ συμφονεύσατε....
Ὁποῖα κισσὸς δρυὸς, ὅπως τῇσδ' ἕξομαι....
.... τῇσδ' ἑκοῦσα παιδὸς οὐ μεθήσομαι.

« Tuez-moi avec ma fille. Comme le lierre au chêne, je m'attache à elle. Je ne lâcherai point mon enfant. »

Et Polyxène répond comme Iphigénie :

Μῆτερ, πιθοῦ μοι.....
... Ὦ τάλαινα, τοῖς κρατοῦσι μὴ μάχου.
Βούλει πεσεῖν πρὸς οὖδας, ἑλκῶσαί τε σὸν

IPHIGÉNIE.

Ah ! Madame.
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour ? 1640
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
Allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée, 1645
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez ; laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage. 1650
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère[1],

γέροντα χρῶτα, πρὸς βίαν ὠθουμένη,
ἀσχημονῆσαί τ' ἐκ νέου βραχιόνος
σπασθεῖσ' ; ἃ πείσει. Μὴ συ γ' · οὐ γὰρ ἄξιον.
Ἀλλ', ὦ φίλη μοι μῆτερ, ἡδίστην γέρα
δὸς, καὶ παρειὰν προσβαλεῖν παρηΐδι....
Τέλος δέχει δὴ τῶν ἐμῶν προσφθεγμάτων.

(V. 391 sqq., *passim*.)

« Chère, écoute-moi.... Malheureuse, ne lutte pas contre plus fort que toi. Veux-tu être jetée sur le sol, être blessée, vieille comme tu l'es, subir les mauvais traitements, être ignominieusement traînée par un bras jeune et robuste ? Et tout cela, tu le subiras. Mais non. Il ne le faut pas. Allons, ma mère chérie, donne-moi ta main bien-aimée, mets ta joue contre ma joue. Reçois mes derniers adieux. »

1. Euripide :

Πατέρα γε τὸν ἐμὸν μὴ στύγει, πόσιν τε σόν.

« Ne hais pas mon père, qui est ton mari. »

Ne reprochez jamais mon trépas à mon père[1].

CLYTEMNESTRE.

Lui! par qui votre cœur à Calchas présenté.... 1655

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux Dieux, dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds; 1660
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère[2].
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère[3]!

1. Clytemnestre, dans Eschyle, justifie l'assassinat d'Agamemnon par la mort d'Iphigénie, qu'elle rappelle après avoir accompli son crime :

Ὃς οὐ προτιμῶν, ὡσπερεὶ βοτοῦ μόρον,
μήλων φλεόντων εὐπόκοις νομευμασιν,
ἔθυσεν αὑτοῦ παῖδα, φιλτάτην ἐμοὶ
ὠδῖν', ἐπῳδὸν Θρηκίων ἀημάτων.
(*Agamemnon*, v. 1415-1418.)

« Sans s'en inquiéter, comme on tue un mouton, quand les troupeaux aux belles toisons surabondent dans les pâturages, il a tué sa fille, ma chère fille, pour charmer les vents de Thrace. »

— Par ce vers, comme par le vers 1662, Racine élargit le drame, et porte la vue du spectateur au delà du dénouement, sur tout le long enchaînement des crimes qui ensanglantèrent la maison des Atrides : mort d'Agamemnon, mort de Clytemnestre.

2. Euripide :

.... Ὀρέστην τ' ἔκτρεφ' ἄνδρα τόνδε μοι.

« Et ce petit Oreste, élève-le, qu'il grandisse par tes soins. »

3. Il semblerait naturel, chez Racine, Oreste n'étant pas là comme dans Euripide, qu'Iphigénie nommât de préférence ses sœurs Électre te

D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime....
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas....
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois, sans sortir de la vie?

ÆGINE.

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré[1] dans son sein?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

Chrysothémis. Mais le nom d'Oreste, et le crime qu'il découvre dans l'avenir, sont bien plus dramatiques.

1. *Retirer*, accueillir, donner asile.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère[1] en ses flancs a porté!
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté! 1680
Quoi? tu ne mourras point? Quoi? pour punir son crime....
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi? pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
Quoi? lorsque les chassant du port qui les recèle, 1685
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, soleil[2], et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée, 1690
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés. 1695

1. *Mégère.* Alecto, Tisiphone et Mégère étaient les trois Furies.

Dicuntur geminæ pestes cognomine Diræ,
Quas et Tartaream Nox intempesta Megæram
Uno eodemque tulit partu....

(Virgile, *Énéide*, liv. XII, v. 845.)

« Deux fléaux nommés les Furies, que la Nuit obscure a portés d'un seul enfantement avec l'infernale Mégère. »

2. Il y a ici un souvenir de la strophe fameuse de Malherbe :

O soleil! ô grand luminaire!
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

Calchas va dans son sang.... Barbares, arrêtez.
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre....
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prières;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières[1].
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille. 170
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage[2]. 171

1. Euripide :

...Ὡς δ' ἐσεῖδεν Ἀγαμέμνων ἄναξ
ἐπὶ σφαγὰς στείχουσαν εἰς ἄλσος κόρην,
ἀνεστέναζε, κἄμπαλιν στρέψας κάρα
δάκρυα προῆκεν, ὀμμάτων πέπλον προθείς.

« Quand Agamemnon vit venir la jeune fille vers le bois sacré po être immolée, il gémit, et, détournant la tête, se cachant le visa dans sa robe, il dérobait ses larmes. »

2. Les vers d'Euripide avaient été le sujet d'un tableau fameux peintre Timanthe, que Cicéron, Pline l'Ancien, Quintilien, Valère Maxi ont souvent loué. Ce voile jeté sur la figure d'Agamemnon a paru u inspiration de génie : il semblait que la douleur d'un père ne pût rendre. Timanthe n'avait fait que se conformer à la tradition ; c'ét Euripide, et non le peintre, qu'il fallait louer. Voltaire et le sculpte Falconet ont reproché au contraire à Timanthe d'avoir voilé Agame

Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas. 1715
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre? Ah! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout. Mais, Dieux! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps.

SCÈNE VI

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE[1].

Non, votre fille vit, et les Dieux sont contents. 1720
Rassurez-vous. Le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui longtemps contre elle et contre vous
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux;
Moi, qui jaloux tantôt de l'honneur de nos armes, 1725
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes,
Et qui viens, puisqu'enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah! Prince. O ciel! Je demeure éperdue.

ion : pour un peintre, selon eux, c'est un subterfuge, par lequel il
esquive la difficulté de son sujet.

1. Racine substitue Ulysse au messager qui fait le récit de la pièce
grecque.

Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue? 1730

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même en cet heureux moment
Saisi d'horreur[1], de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal, 1735
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les Dieux[2]. 1740
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil[3] hérissé,
Terrible, et plein du Dieu[4] qui l'agitoit sans doute : 1745
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.

1. *Horreur* désigne cet étonnement mêlé de crainte, qui fait frissonner l'homme devant les choses surnaturelles. Cf. le latin *horror*.

His tibi me rebus quædam divina voluptas
Percipit atque horror....
(Lucrèce, *De nat. rer.*, liv. III, v. 28.)

« A ces objets, une volupté divine, un frisson me saisit. »
— *Horror* désigne aussi la cause de cette crainte religieuse. *Arboribus suus horror inest.* (Lucain, liv. III, v. 411.) « Une terreur sacrée réside en ces arbres. » De même, *horreur* : « Tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois. » (Mme de Sévigné.)

2. *Partageait les Dieux.* L'expression est de Corneille (*Sertorius*, v. 424) :

Balance les destins et partage les Dieux.

3. *Le poil*, les cheveux. Expression commune chez les écrivains antérieurs à Racine.

4. *Plein du Dieu.* Lucain (liv. IX, v. 564) :

Ille deo plenus, tacita quem mente gerebat.

« Plein du Dieu qu'il portait dans la profondeur de son âme. »
— Racine a dit ailleurs : « Des hommes pleins de Bacchus. »

Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie. 1750
Thésée avec Hélène uni secrètement
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en sortit, que sa mère a celée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours. 1755
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux; 1760
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
S'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite, 1765
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle. 1770
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Dans tes profanes mains saura bien se répandre[1]. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain 1775

1. Imitation lointaine des paroles de Polyxène dans *Hécube* (543-548). Euripide fait dire à Iphigénie (v. 1559 et 1560) :

Πρὸς ταῦτα μὴ ψαύσῃ τις Ἀργείων ἐμοῦ·
σιγῇ παρέξω γὰρ ὀέρην εὐκαρδίως.

« Puis, qu'aucun Argien ne me touche, je tendrai le cou, en silence, et bravement. »

Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements[1],
Et la mer leur répond par ses mugissements; 1780
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue 1785
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie. 1790
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille et lui, brûlants de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel! puis-je jamais 1795
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits?

1. Ovide (*Métamorphoses*, XII, 35-38) :

Ergo ubi, qua decuit, lenita est cæde Diana,
Et pariter Phœbes, pariter maris ira recessit,
Accipiunt ventos a tergo mille carinæ;
Multaque perpessæ, Phrygia potiuntur arena.

« Donc, aussitôt que Diane fut apaisée par le meurtre qu'il fallait, avec la colère de la déesse tomba la colère des flots. Le vent prend en poupe les mille vaisseaux; et la flotte, après une longue souffrance, tient le rivage de Troie. »

FIN D'IPHIGÉNIE

PHÈDRE

NOTICE SUR PHÈDRE

La tragédie de *Phèdre et Hippolyte*[1] de Racine fut jouée le vendredi 1er janvier 1677, par les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, sur leur théâtre très probablement, et non pas à la cour.

La tragédie de *Phèdre et Hippolyte* de Pradon fut jouée le dimanche 3, par les comédiens de l'Hôtel Guénégaud. Cette concurrence était un coup monté par une cabale de grands seigneurs et de beaux esprits, la duchesse de Bouillon et son frère le duc de Nevers, neveux de Mazarin, Madame Deshoulières, etc. Pradon, sur le bruit que Racine travaillait au sujet de *Phèdre*, et peut-être même sur quelque connaissance qui lui parvint du plan de l'ouvrage, brocha en trois mois une tragédie destinée à répéter la manœuvre qui n'avait pas réussi à Leclerc et Coras. Pour la faire réussir, la duchesse de Bouillon, à qui il en coûta quinze mille livres, loua les deux salles de théâtre pour les dix premières représentations, en sorte que l'une des deux *Phèdre* — celle de Pradon — alla d'abord aux nues, et l'autre — celle de Racine — fut mal reçue. Justice se fit quand le vrai public eut accès au théâtre : cependant la curiosité maintint assez longtemps celle de Pradon sur la scène pour qu'il en fît le fier dans ses écrits.

Sur cette affaire se greffa celle des sonnets, qu'il ne vaut vraiment pas la peine de conter en détail. Madame Deshoulières, avec quelques personnes de la cabale, rime un sonnet injurieux contre la pièce de Racine. Les amis de Racine et Despréaux, l'attribuant au duc de Nevers, lui répliquent sur les mêmes rimes par des vérités fort indécentes. Le duc renvoie encore les mêmes rimes, contenant une menace de coups de bâton pour les

1. C'est le titre de la première édition. Le simple titre de *Phèdre* date de 1687.

deux poètes à qui il impute le sonnet précédent. Là-dessus intervient Monsieur le Prince qui offre à Racine et à Boileau un asile à l'Hôtel de Condé. Mais un quatrième sonnet part, toujours sur les mêmes rimes, affirmant que Boileau « fut hier bien frotté ». Sur quoi Condé fait dire au duc de Nevers « qu'il vengerait comme faites à lui-même les insultes qu'on s'aviserait de faire à deux hommes qu'il aimait ».

Pendant ce temps se poursuivait une polémique de formes plus littéraires. Pradon lisait, sans doute chez la duchesse de Bouillon, une comédie en un acte intitulée *Le jugement d'Apollon sur la Phèdre des anciens*, qui ne nous est pas parvenue : c'était une critique de l'œuvre de Racine, comme nous l'apprend Pradon lui-même dans ses *Nouvelles remarques sur les œuvres du sieur D****.

En 1677 s'imprima une *Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte*, qui est attribuée à Subligny. Selon la critique, le sujet de *Phèdre* est indécent, et fait rougir les dames. Thésee est « trop crédule et trop imprudent », Phèdre a « trop d'amour, trop de fureur, et trop d'effronterie » ; elle est « fascinée ». Il n'y a qu'Aricie qui soit un caractère « heureusement trouvé ». Le récit de Théramène est « trop long et trop affecté ». Pradon n'avait pas le beau style de Racine : mais sa pièce était « mieux intriguée », quoique la conduite en manquât de jugement, et quoique l'auteur eût détruit le sujet en ne mariant pas Phèdre à Thésée.

En général, dans le public, on convint de l'horreur du sujet ; on reconnut l'infinie supériorité du style de Racine, mais on approuva la régularité de l'intrigue de Pradon.

Le récit de Théramène donna lieu à beaucoup de discussions : La Motte en blâma l'enflure poétique dans son *Discours sur la Poésie en général et sur l'ode en particulier* (1701). Boileau justifia Racine dans sa *Onzième réflexion sur Longin* (1710, imprimée en 1713). Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, se rangea du côté de La Motte. Louis Racine, dans une *Comparaison de l'Hippolyte d'Euripide avec la tragédie de Racine sur le même sujet*, lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1728, essaya de défendre les vers de son père.

Un autre sujet de discussion fut le personnage d'Hippolyte, que Racine fait amoureux. Subligny y trouvait une violation de

l'histoire. Arnauld, sans doute pour une raison morale, blâmait l'invention de cet amour. Fénelon enfin n'aimait pas Hippolyte soupirant : il sentait assez la beauté de l'Hippolyte grec pour ne point faire grâce à ce qui paraissait être une concession au bel esprit français.

Racine avait tiré son sujet d'Euripide : il dut beaucoup aussi à Sénèque. Il n'a pas pris grand'chose à diverses tragédies françaises, où l'amour incestueux de Phèdre était traité :

Garnier, *Hippolyte*, imprimé en 1573.

De la Pinelière, *Hippolyte*, imprimé en 1635.

G. Gilbert, *Hippolyte ou le Garçon insensible*. impr. en 1647.

Bidar, *Hippolyte*, joué et imprimé à Lille, 1675.

Nous avons dit dans la *Notice sur la vie de Racine* que le dégoût qu'il ressentit de l'acharnement de la cabale put contribuer à le retirer du théâtre. Mais lorsqu'il écrivit *Phèdre*, déjà les sentiments jansénistes s'étaient réveillés et avaient marqué la conception du caractère principal. Tout le monde le sentit.

« Je sais de science certaine, dit Voltaire[1], qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment! disaient les ennemis de l'auteur; sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques?

> Vous aimez; on ne peut vaincre sa destinée;
> Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grâce a manqué? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. »

Boileau avait bien la même impression, puisqu'il porta a pièce à Arnauld : et celui-ci, quelques jours après, en faisant la réserve que j'ai dite, sur Hippolyte, se déclara fort satisfait du personnage de Phèdre. « Il n'y a rien à reprendre, dit-il, au caractère de Phèdre, puisque par ce caractère il nous donne cette grande leçon que, lorsqu'en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant[2]. »

1. Lettre au marquis Albergati Capacelli, citée par M. Paul Mesnard.
2. Mémoires de Louis Racine.

EXTRAITS

ET

DOCUMENTS RELATIFS A PHÈDRE

I. — ANALYSE DE L' « HIPPOLYTE » D'EURIPIDE[1]

L'action se passe à Trézène, devant le palais, à l'entrée duque on voit deux images, l'une d'Aphrodite et l'autre d'Artémis.

Prologos (v. 1-120). Prologue proprement dit. Aphrodite expos le sujet de la tragédie, l'amour de Phèdre, dont elle se fait u moyen de punir Hippolyte, contempteur de sa divinité.

Hippolyte fait chanter à ses compagnons de chasse un hymn en l'honneur d'Artémis. Il couronne la statue de la déesse e malgré les avertissements d'un des siens, il refuse d'adore Aphrodite.

Parodos (v. 121-170). Le chœur des femmes de Trézène racont ce qu'il a appris de l'état de Phèdre, et se demande quelle peu être la cause d'un mal si étrange.

Épisode 1 (171-524). Langueur et délire de Phèdre, autour d laquelle s'empresse la nourrice. Le chœur converse avec l nourrice et la conseille, de sorte qu'elle force Phèdre de révéle son mal, et lui arrache le secret de son amour. Phèdre a résol de mourir, elle ne veut pas se déshonorer et déshonorer se enfants. La nourrice lui donne d'indignes conseils, lui représent la fatalité de l'amour, l'engage à céder aux dieux : la rein résiste et la nourrice promet de la sauver par des remède innocents.

1. Je suis librement l'analyse de M. Weil, dans son excellente éditio de sept tragédies d'Euripide.

Stasimon 1 (525-564). Le chœur chante la puissance terrible de l'Amour.

Épisode 2 (565-732). Phèdre et le chœur entendent Hippolyte s'emporter contre la nourrice. Il sort du palais, suivi de celle-ci, dont il repousse les prières avec indignation : elle lui demande au moins le secret. Il s'emporte dans une longue tirade contre les femmes. Il se résout à se taire et à s'absenter jusqu'au retour de Thésée. Phèdre chasse la nourrice qui essaye en vain de se défendre. Elle annonce au chœur qu'elle va mourir.

Stasimon 2 (732-775). Le chœur voudrait fuir loin de ce monde misérable. Le vaisseau qui amena Phèdre en Attique partit, arriva sous de sinistres auspices : de là cet amour criminel et cette triste fin.

Épisode 3 (776-1101). Une esclave, de l'intérieur du palais, annonce la mort de Phèdre. Effroi du chœur. Thésée arrive à ce moment et demande la cause du tumulte. Le palais s'ouvre, et l'on voit Phèdre étendue sans vie. Thésée exprime sa douleur.

Il voit des tablettes dans les mains de la morte; il lit : il voit l'accusation portée contre Hippolyte. Sa colère éclate, et il demande à Neptune de punir son fils.

Hippolyte entre, et le père et le fils ont une violente explication devant le cadavre de Phèdre. Longs discours de Thésée qui accuse et d'Hippolyte qui se défend. Thésée bannit son fils et le chasse. Adieux d'Hippolyte à Artémis, à sa ville, à ses compagnons.

Stasimon 3 (1102-1150). Le chœur ne sait pas comment concilier ce qui se passe avec la providence des Dieux et déplore le malheur d'Hippolyte.

Exodos (1151-1466). Un messager apporte à Thésée la nouvelle de la catastrophe où son fils a succombé. Long récit. Thésée consent à voir son fils mourant. Le chœur chante la puissance de l'Amour. Diane paraît dans les airs. Elle fait connaître la vérité à Thésée accablé; puis elle excuse son erreur.

Plainte d'Hippolyte mourant. Artémis lui parle et le console. Il échange ensuite de tendres paroles avec Thésée. La déesse part, les laissant réconciliés, et après avoir annoncé comment elle vengera Hippolyte, quels honneurs lui seront rendus après sa mort.

Hippolyte assure son père de son pardon et meurt entre ses bras.

II. — ANALYSE DE L' « HIPPOLYTE » DE SÉNÈQUE

Acte I, *sc.* I. — Hippolyte donne ses instructions à ses compagnons de chasse et invoque Diane. (1-83.)

Sc. II. — Phèdre déclare son amour à la nourrice, qui essaie en vain de l'en détourner. (84-272.)

Chœur. Puissance de l'Amour, souverain des hommes, des dieux et des bêtes. (273-317.)

Acte II, *sc.* I. — La nourrice se lamente de la violence de l'amour de Phèdre. La reine paraît, en costume d'amazone ou de chasseresse, pour plaire à Hippolyte. (358-429.)

Sc. II. — La nourrice essaie de rendre Hippolyte moins austère : elle lui vante le mariage et les plaisirs de la ville. Hippolyte répond par l'éloge de la chasteté et de la vie rustique. (430-586.)

Sc. III. — Phèdre se déclare à Hippolyte, qui tire l'épée, puis la jette et s'enfuit. (587-732.)

Chœur. Le chœur souhaite que la beauté, funeste à tant d'autres, ne fasse pas le malheur d'Hippolyte. (733-831.)

Acte III, *sc.* I. — Thésée, revenu des enfers, demande à la nourrice la raison du désordre et du deuil de sa maison. Elle répond seulement que Phèdre veut mourir. (832-860.)

Sc. II. — Phèdre feint de vouloir mourir sans parler : Thésée insiste, menace la nourrice de la torture. Alors Phèdre parle, accuse Hippolyte de lui avoir fait violence; elle montre l'épée d'Hippolyte comme preuve de l'accusation. (861-899.)

Sc. III. — Thésée, irrité, demande à Neptune la mort de son fils. (900-955.)

Chœur. Désordre des choses humaines, contradiction à l'ordre du monde : bonheur des méchants; malheur des justes. (956-985.)

Acte IV, *sc.* I. — Le messager raconte à Thésée la mort d'Hippolyte. (986-1118.)

Chœur. Instabilité des grandeurs; sécurité des humbles. Plainte de la mort d'Hippolyte. (1119-1150.)

Acte V, *sc.* I. — Phèdre déclare l'innocence d'Hippolyte, et se tue. Lamentation de Thésée, qui rassemble les débris du corps de son fils et lui promet les derniers honneurs, tandis qu'il les refuse à Phèdre.

III. — PHÈDRE ET HIPPOLYTE (Tragédie de Pradon)

1. *Dédicace à la duchesse de Bouillon.*

... Si les anciens nous l'ont dépeint (*Hippolyte*) comme il a été dans Trézène, du moins il paraîtra comme il a dû être à Paris, et, n'en déplaise à toute l'antiquité, ce jeune héros aurait eu mauvaise grâce de venir tout hérissé des épines du grec dans une cour aussi galante que la nôtre....

2. *Préface.*

Voici une troisième pièce de ma composition; elle a causé bien de la rumeur au Parnasse; mais je n'ai pas à me plaindre de son succès. Il a passé de si loin mon attente que je me sens obligé d'en remercier le public, et mes ennemis même de ce qu'ils ont fait contre moi. A l'arrivée d'un second Hippolyte à Paris, toute la république des lettres fut émue; quelques poètes traitèrent cette entreprise de témérité inouïe et de crime de lèse-majesté poétique; surtout

La cabale en pâlit et vit en frémissant
Un second Hippolyte à sa barbe naissant.

Mais les honnêtes gens applaudirent fort à ce dessein. Ils dirent hautement qu'Euripide, qui est l'original de cet ouvrage, n'avait jamais fait le procès à Sénèque pour avoir traité son sujet, ni Sénèque à Garnier, ni Garnier à Gilbert. J'avoue franchement que ce n'a point été un effet du hasard qui m'a fait rencontrer avec M. Racine, mais un pur effet de mon choix. J'ai trouvé le sujet de *Phèdre* beau dans les anciens; j'ai tiré mon épisode d'Aricie des *Tableaux de Philostrate*; et je n'ai point vu d'arrêt de la cour qui me défendît d'en faire une pièce de théâtre. On n'a jamais trouvé mauvais, dans la peinture, que deux peintres tirassent diverses copies du même original; et je me suis imaginé que la poésie, et surtout le poème dramatique, qui est une peinture parlante, n'était pas de pire condition. Il serait même à souhaiter, pour le divertissement du public, que plusieurs auteurs se rencontrassent quelquefois dans les mêmes sujets, pour faire naître cette émulation qui est la cause des plus beaux ouvrages. Mais quelques auteurs intéressés n ont pas été de ce sentiment. Ils se sont érigés en régents du Parnasse, ou plutôt en tyrans; et ils ont établi entre eux (en étouffant les ouvrages des autres, ou plutôt en les empêchant de paraître) cette maxime des *Femmes savantes* de Molière :

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.

En vérité, n'en déplaise à ces grands hommes, ils me permettront de leur dire en passant que leur procédé et leurs manières sont fort éloignés du sublime qu'ils tâchent d'attraper dans leurs ouvrages. Pour moi, j'ai toujours cru qu'on devait avoir ce caractère dans ses mœurs avant que de le faire paraître dans ses écrits, et que l'on devait être bien moins avide de la qualité de bon auteur que de celle d'honnête homme que l'on me verra toujours préférer à tout le sublime de Longin. Ces anciens Grecs, dont le style est si sublime, et qui nous doivent servir de modèles, n'auraient point empêché dans Athènes les meilleures actrices d'une troupe de jouer un premier rôle, comme nos modernes l'ont fait à Paris, au théâtre de Guénégaud. C'est ce que le public a vu avec indignation et avec mépris. Mais il m'aura assez vengé et je lui ai trop d'obligation pour différer plus longtemps à l'avertir de ce qui se trame contre lui. On le menace d'une satire où l'on l'accuse de méchant goût, peut-être parce qu'il a osé applaudir à mon ouvrage, et l'on me menace aussi de la partager avec lui, pour avoir été assez heureux pour lui plaire. La satire est une bête qui ne me fait point de peur, et que l'on range quelquefois à la raison. Si le succès de *Phèdre* m'attire quelques traits du sieur D..., je ne m'en vengerai qu'en faisant mon possible de lui fournir tous les ans de nouvelle matière par une bonne pièce de théâtre à ma façon, afin de mériter une satire de la sienne, à l'impression de laquelle je ne m'opposerai jamais, quoiqu'on ait voulu empêcher mon libraire d'imprimer ma pièce. C'est une trop plaisante nouvelle pour n'en pas réjouir mon lecteur. Il ne pourra pas apprendre sans rire que ces messieurs veulent ôter la liberté aux auteurs de faire des pièces de théâtre, aux comédiens de les jouer, aux libraires de les imprimer, et même au public d'en juger.

3. *Analyse de la* Phèdre et Hippolyte *de Pradon.*

Acteurs : Thésée. Phèdre. Hippolyte. Aricie. Idas (gouverneur d'Hippolyte). Arcès (confident de Thésée). Cléone (confidente d'Aricie). Mégiste (femme de la suite de Phèdre). Gardes. — La scène est à Trézène.

Acte I, *sc.* i. — Hippolyte veut quitter Trézène, fuyant des présages funestes et les trop tendres égards de Phèdre, la fiancée de son père. Il veut aller chercher Thésée qui a disparu; mais un amour qu'Idas ne devine point, le fait partir avec regret.

Sc. ii. — Déclaration d'Hippolyte à Aricie, qui n'est pas insensible; mais elle reproche à son amant de ne pas répondre à l'amitié de Phèdre, dont il devrait être reconnaissant.

Sc. iii. — Phèdre déclare à Aricie qu'elle n'aime plus Thésée et qu'elle aime Hippolyte; elle lui confie qu'elle va faire semer

le bruit de la mort de Thésée, et obliger Hippolyte à l'épouser, s'il veut régner.

Sc. IV. — Plainte d'Aricie, qui se décide à faire partir Hippolyte.

ACTE II, *sc.* I. — Aricie dit à Hippolyte de craindre Phèdre, et l'exhorte à s'éloigner.

Sc. II. — Phèdre essaie de retenir Hippolyte à Trézène. Il répond en homme épris de gloire, comparant sa vie à celle de son père, honteux de n'avoir encore rien fait. Phèdre l'engage à aimer, et se confie à sa protection. Hippolyte promet de retarder son départ, et avoue qu'il aime.

Sc. III. — Aricie, qui assistait à cet entretien, essaie d'empêcher Phèdre d'interpréter à son avantage les dernières paroles échappées à Hippolyte : mais celle-ci se laisse emporter à une flatteuse espérance.

Sc. IV. — Cléone annonce le retour de Thésée.

Sc. V. — Désordre de Phèdre, qui s'enfuit pour ne pas voir Thésée.

Sc. VI. — Entrée de Thésée, qui fait son compliment à Aricie et l'envoie près de Phèdre.

Sc. VII. — Thésée rend compte à Hippolyte de ses actions, pour lui donner une leçon de politique. Il lui demande si Phèdre regrettait son absence : à quoi Hippolyte ne sait trop que répondre.

ACTE III, *sc.* I. — Phèdre regrette d'avoir été rappelée à la vie par Aricie, qui s'intéresse de telle sorte dans son amour, qu'elle lui inspire des soupçons.

Sc. II. — Thésée entre. Pour expliquer son trouble, Phèdre feint de craindre l'arrivée d'une armée conduite par son père : Thésée répond à cette inquiétude par des hâbleries. Mais il est inquiet aussi : l'oracle de Délos lui a dit qu'il aurait son fils pour rival; et pour parer au danger, il veut faire épouser Aricie à Hippolyte. Il charge Phèdre de le décourager doucement et de le tourner vers Aricie.

Sc. III. — Fureur de Phèdre : monologue.

Sc. IV. — Phèdre offre à Hippolyte la jeune Hélène. Elle lui annonce qu'elle veut marier Aricie à son frère. Sur quoi Hippolyte se déclare épris d'Aricie : et Phèdre répond par l'aveu de son amour. Hippolyte essaie de lui rappeler ce qu'elle doit à

Thésée : elle s'emporte et menace Aricie, Thésée, Hippolyte elle-même.

Sc. v. — Hippolyte plaint Phèdre, craint pour Aricie et ne sait que faire.

Acte IV, *sc.* i. — Jalousie de Thésée. Hippolyte a refusé Aricie; il veut attendre; il se trouve, et il la trouve trop jeune. Phèdre excuse Hippolyte. Thésée ne doute point de l'amour de son fils. il veut le bannir.

Sc. ii. — Phèdre intercède en faveur d'Hippolyte : elle parle en termes équivoques d'un amour par lequel il l'outrage.

Sc. iii. — Monologue de Phèdre : douleur et remords. Elle veut aller justifier Hippolyte.

Sc. iv. — Hippolyte cherche Aricie, dont Phèdre s'est assurée. Il s'excuse à Phèdre de ce qu'il ne peut l'aimer; il lui offre sa vie. Elle est attendrie. Il la prie à genoux d'aimer Thésée.

Sc. v. — Thésée le surprend dans cette posture. Hippolyte sort sans s'expliquer.

Sc. vi. — Malgré Phèdre, Thésée demande vengeance à Neptune.

Acte V, *sc.* i. — Phèdre demande pardon à Aricie et déclare devoir la vie et la gloire à Hippolyte.

Sc. ii. — Inquiétudes d'Aricie.

Sc. iii. — Thésée vient se plaindre de son fils à Aricie, qui dénonce Phèdre. Regret et colère de Thésée.

Sc. iv. — Mégiste annonce que Phèdre est partie à la suite d'Hippolyte.

Sc. v. — Idas vient raconter la mort d'Hippolyte (à peu près comme dans Racine) : Phèdre s'est tuée sur le cadavre de son amant.

IV. — UN RÉCIT DE QUINAULT

Quinault a fait aussi son récit de Théramène. Dans son *Bellérophon* dont il sera parlé dans les notes de la tragédie, il raconte le combat du héros contre la Chimère : il est impossible qu'il ne se soit pas souvenu d'Euripide et de Sénèque, les deux modèles de Racine. De là sans doute les surprenantes rencontres de Racine avec Quinault.

Nous marchions à grands pas dans un profond silence,
Quand à côté de nous, au fond du bois prochain,

D'horribles hurlements ont retenti soudain.
A ce bruit qui pénètre et transit jusqu'à l'âme,
A travers des bouillons de fumée et de flamme,
Paroit ce Monstre affreux que le Ciel en courroux
A tiré des enfers pour s'armer contre nous.
Il se fait reconnoître à la confuse forme
D'un corps prodigieux d'une grandeur énorme.
Lion, Chèvre, Dragon, composé de tous trois,
C'est en un Monstre seul trois monstres à la fois.
Il n'est sur son passage endroit qu'il ne désole,
Il rugit, crie et siffle, il court, bondit et vole;
Des yeux il nous dévore, il ouvre avec fureur
De sa gueule béante un gouffre plein d'horreur,
Et pour fondre sur nous s'excitant au carnage,
Sur des rochers qu'il brise il aiguise sa rage.
A l'entendre, à le voir, tout tremble, tout frémit :
Le jour même est troublé de noirs feux qu'il vomit.
A ce terrible objet de mortelles alarmes
Font fuir tous nos soldats, leur font jeter les armes.
Le seul Bellérophon, ferme dans ce danger,
D'un regard intrépide ose l'envisager.
Je fais tourner son char pour regagner la Ville,
Mais il rend malgré moi tout mon soin inutile;
Il s'élance, et saisit, en se jetant à bas,
Des armes que la peur fait jeter aux soldats,
Non par un vain espoir de faire résistance
Contre un monstre au-dessus de l'humaine puissance,
Mais pour chercher encor dans un trépas certain
L'honneur d'être immolé les armes à la main. (V, 3.)

Mais Bellérophon ne doit pas succomber : il tue le monstre. Il lui crève un œil, il lui perce le flanc.

Le coup en est mortel : le Monstre qui se roule
S'efforce d'avaler tout son sang qui s'écoule,
Épuise à se débattre un reste de vigueur
Et tombe enfin sans vie aux pieds de son vainqueur. (V, 4.)

Le peuple admire le cadavre du monstre, et crée la légende.

Il assure avoir vu des Dieux le secourir,
Et venir assister ses forces inégales,
L'un d'un cheval volant, l'autre d'armes fatales,
Tant en des cœurs surpris d'un grand événement
La superstition s'insinue aisément. (*Ibid.*)

QUESTIONS SUR PHÈDRE

I. Discuter ce que Racine, dans sa *Préface*, dit du caractère de Phèdre : que c'est peut-être ce qu'il a mis « de plus raisonnable sur le théâtre ».

II. La moralité de la tragédie de *Phèdre*.

III. Étudier et discuter la théorie d'Aristote, que Racine prend à son compte dans sa *Préface*, selon laquelle le héros tragique ne doit être ni tout à fait bon ni tout à fait méchant; essayer de déterminer jusqu'où l'on peut reculer la limite dans les deux sens.

IV. Les deux *Hippolyte* d'Euripide.

V. L'*Hippolyte* de Sénèque.

VI. Le sujet de *Phèdre* dans la tragédie française avant Racine.

VII. La *Phèdre et Hippolyte* de Pradon.

VIII. Comparer la *Phèdre* de Racine aux tragédies d'Euripide et de Sénèque : rechercher ce qu'il leur doit, ce qu'il a changé ou innové dans le sujet, et quelle est l'importance de ces modifications.

IX. La conduite de l'action dans la tragédie de *Phèdre* : montrer comment elle correspond à la conception du sujet.

X. Étudier le rapport de l'intrigue et des caractères dans *Phèdre*.

XI. Le rôle de Phèdre : comment Racine a-t-il sauvé l'odieux du personnage?

XII. Aricie; valeur et effets de l'invention du personnage.

XIII. Le récit de Théramène : examiner et discuter les critiques qu'on en a faites.

XVI. Étudier l'emploi de la mythologie dans la tragédie de *Phèdre*.

PRÉFACE

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma pièce de tout ce qui m'a paru plus éclatant[1] dans la sienne. Quand je ne lui devrois que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie[2], et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente. Elle est engagée par sa destinée,

1. *Var.* : de plus éclatant. (Éd. antérieures à 1697.)
2. Aristote, *Poétique*, ch. XIII. Cf. Corneille, *Second Discours* : « ... Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrêmes, par le

et par la colère des Dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la première. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne. Et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des Dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des intentions plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même, et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *Vim corpus tulit*[1]. Mais il n'est accusé ici que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisoit que la mort de ce jeune

choix d'un homme qui ne soit ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant, et qui, par une faute, ou faiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemple Œdipe et Thyeste. » Voyez aussi l'*Examen* de *Polyeucte*.

1 Sénèque, *Hippolyte*, III, 2, vers 889.

prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié[1]. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité[2]. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs[3] qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appeloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs[4]. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de

1. Ce n'est pas tout à fait exact. L'Hippolyte grec offense Aphrodite par son orgueilleux mépris de l'amour; il y a là une sorte de faute, d'excès (Ὕβρις), et Schlegel, dans sa *comparaison* entre la *Phèdre* d'Hippolyte et celle de Racine, a raison d'en faire la remarque.

2. *Enéide*, VII, 761-769.

3. Peut-être dans les *Tableaux de Philostrate* (traduits par Blaise de Vigenère en 1615), où Pradon, dans sa *Préface*, dit avoir pris l'idée du rôle de son Aricie.

4. Plutarque, *Vie de Thésée*, 31.

l'histoire[1], sans rien perdre des ornements de la fable, qui fournit extrêmement à la poésie. Et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse et aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses[2]; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connoître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide[3]. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce seroit peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de

1. Comprenez cela au sens aristotélicien et cornélien, c'est-à-dire que l'histoire est cause de la vraisemblance; car ce qui est arrivé était possible, puisque c'est arrivé.

2. C'est ce que Boileau a relevé dans son *Art Poétique*, chant III.

3. Diogène de Laerte, l. V, ch. II.

personnes, célèbres par leur piété et par leur doctrine[1], qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeroient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.

1. Les jansénistes. Nicole avait publié en 1659 son *Traité de la Comédie*; le prince de Conti donna le sien en 1666. Il parut en 1672 une *Défense du traité de M. le Prince de Conti*, dont l'auteur était M. Voisin, prêtre, docteur en théologie. Enfin Nicole venait de réimprimer son *Traité* au troisième volume de ses *Essais de Morale* (1675).

ACTEURS

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.

PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé. . . . . Mlle Champmeslé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, et d'Antiope, reine des Amazones.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes. Mlle d'Ennebaut.

ŒNONE, nourrice et confidente de Phèdre.

THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.

ISMÈNE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phèdre.

Gardes.

La scène est à Trézène, ville du Péloponnèse[1].

1 Comme dans Euripide, Sénèque transporte sa tragédie à Athènes.

PHÈDRE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père, 5
J'ignore le destin d'une tête si chère;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THERAMÈNE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe; 10
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords

Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts;
J'ai visité l'Élide, et laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats 15
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le Roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours, 20
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée....

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale, 25
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
Enfin en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé! depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux, si chers à votre enfance, 30
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athène et de la cour?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé 35
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMÈNE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.

Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit. 40
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante et qui cherche à mourir?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, 45
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
Je fuis, je l'avoûrai, cette jeune Aricie, 50
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi? vous-même, Seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides[1]
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?
Et devez-vous haïr ses innocents appas? 55

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,
Implacable ennemi des amoureuses lois
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois? 60

1. Plutarque, *Vie de Thésée*, XIII; et Pausanias, l. I, ch. XXI. Ces fils de Pallas (ou Pallante, au vers 330), petits-fils de Pandion, et neveux d'Égée, avaient disputé à Thésée la royauté d'Athènes. Ils lui avaient tendu une embuscade. Mais il eut le dessus; et s'en étant défait, il vint à Trézène pour se purifier.

Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels[1]?
Aimeriez-vous, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi, qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone[2]
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Scirron, et Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure[3] :

1. Ces vers tiennent en quelque façon lieu du prologue de la piè grecque.
2. Antiope, ou Hippolyte, reine des Amazones.
3. Ovide, *Métamorphoses*, VII, 433-45 :

... Te, maxime Theseu,
Mirata est Marathon Cretæi sanguine tauri;
Quodque suam securus arat Cromyona colonus
Munus opusque tuum est. Tellus Epidauria per te
Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem,
Vidit et immitem Cephisias ora Procrusten.
Cercyonis letum vidit Cerealis Eleusin.

Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi partout offerte et reçue en cent lieux;
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée; 85
Salamine témoin des pleurs de Péribée;
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés :
Ariane aux rochers contant ses injustices[1],
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices; 90
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours,
Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié? 95
Et les Dieux jusque-là m'auroient humilié?
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui. 100
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?

Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus,
Qui poterat curvare trabes, et agebat ab alto
Ad terram late sparsuras corpora pinus.
Tutus ad Alcathoen, Lelegeia mœnia, limes,
Composito Scirone, patet....

« O grand Thésée, Marathon t'a admiré couvert du sang du Minotaure : si le colon de Cromyon laboure sa terre en sûreté, c'est ton œuvre et ton bienfait. Sous tes coups Epidaure a vu tomber le fils de Vulcain à la terrible massue. La rive du Céphise a vu périr le cruel Procruste : Eleusis, ville de Cérès, a vu la fin de Cercyon. Mort aussi, ce Sinis qui usait si mal de sa force prodigieuse, capable de courber des arbres, et ployant jusqu'à terre des pins qui, en se redressant, éparpillaient dans les airs le corps de ses victimes. Sciron détruit laisse le chemin de Mégare ouvert et sûr. »

1. *Aux rochers* : quand Thésée l'eut abandonné à Naxos. Le terme donné par Racine à l'idée vient du souvenir du beau morceau de Catulle (les plaintes d'Ariane dans l'*Epithalame de Thetis et de Pélée*).

Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
Mon père la réprouve ; et par des lois sévères 105
Il défend de donner des neveux à ses frères :
D'une tige coupable il craint un rejeton ;
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom,
Et que jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle. 110
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée....

THÉRAMÈNE.

Ah ! Seigneur, si votre heure est une fois marquée,
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer. 115
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer ;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grâce nouvelle.
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ? 120
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope à ses lois opposée, 125
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée[1] ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change ; et depuis quelques jours

1. Cette idée avait été exprimée par Molière dans le style comique (*Femmes savantes*, I, 1, v. 77-80). Racine a dû la prendre dans Gilbert, qui écrivait :

Dites-moi, seriez-vous du nombre des vivants,
Auriez-vous de lauriers la tête couronnée,
Si la belle Antiope eût fui l'hyménée ?
Pouvez-vous l'honorer et ne l'imiter pas ? (II, 3.)

On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage, 130
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez; 135
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père.

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir. 140
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Œnone?

SCÈNE II

HIPPOLYTE, ŒNONE, THÉRAMÈNE.

ŒNONE.

Hélas! Seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
La Reine touche presque à son terme fatal[1].

1. La nourrice dit à Thésée dans Sénèque :

... Mæsta secretum occulit
Statuitque secum ferre, quo moritur, malum.

« Triste, elle cache son secret, résolue à emporter avec elle le mal dont elle meurt. »

En vain à l'observer jour et nuit je m'attache : 145
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit.
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.... 150
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant. Demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus : ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi, 155
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas !

(Elle s'assit.)

ŒNONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent.

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux [1] ? 160
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

1. Euripide :

Αἴρετέ μου δέμας, ὀρθοῦτε κάρα·
λέλυμαι μελέων ξύνδεσμα φίλων.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première, 165
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, Madame; et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher[1] ?

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille, 170
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

ŒNONE.

Quoi ? vous ne perdrez point cette cruelle envie?

Λάβετ' εὐπήχεις χεῖρας, πρόπολοι.
Βαρύ μοι κεφαλῆς ἐπίκρανον ἔχειν·
ἄφελ' ἀμπέτασον βόστρυχον ὤμοις. (198-202.)

« Soutenez mon corps; relevez-moi la tête; mes membres sont brisés. Esclaves, pressez mes mains. Ce voile est pesant sur ma tête : ôtez-le, détachez mes cheveux, répandez-les sur mes épaules. »

1. Euripide :

Δεῦρο γὰρ ἐλθεῖν πᾶν ἔπος ἦν σοι·
τάχα δ' εἰς θαλάμους σπεύσεις τὸ πάλιν.
Ταχὺ γὰρ σφάλλει κοὐδενὶ χαίρεις,
οὐδέ σ' ἀρέσκει τὸ παρὸν, τὸ δ' ἀπὸν
φίλτερον ἡγεῖ. (181-185.)

« Tu ne parlais que de venir ici; et sans doute tu vas vite retourner dans ton appartement. Tu changes d'avis tout de suite; rien ne te réjouit. Ce que tu as te déplaît; tu préfères ce que tu n'as pas. »

Sénèque a exprimé la même idée. Mais je ne citerai Sénèque que là où Euripide n'aura pas pu servir de modèle à Racine.

Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ? 175

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière[1] ?

ŒNONE.

Quoi, Madame ?

PHÈDRE.

Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ? 180
Je l'ai perdu : les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs[2].

1. Euripide :

Αἰαῖ·
πῶς ἂν δροσερᾶς ἀπὸ κρηνῖδος
καθαρῶν ὑδάτων πῶμ' ἀρυσαίμην,
ὑπό τ' αἰγείροις ἔν τε κομήτῃ
λείμῶνι κλιθεῖσ' ἀναπαυσαίμην.... (208-211.)
Λείας δέσποιν Ἄρτεμι Λίμνας
καὶ γυμνασίων τῶν ἱπποκρότων,
εἴθε γενοίμαν ἐν σοῖς δαπέδοις,
πώλους Ἐνέτας δαμαλιζομένα. (228-31.)

« Ah ! si je pouvais me désaltérer dans les eaux pures d'une source fraîche ! Si je pouvais me reposer, m'étendre dans une prairie ombreuse au pied des peupliers ! Artemis, souveraine de Limna et des hippodromes sonores, que ne suis-je dans tes plaines, dompteuse de chevaux vénètes. »

2. Euripide :

Δύστανος ἐγὼ, τί ποτ' εἰργασάμην ;
ποῖ παρεπλάγχθην γνώμης ἀγαθῆς ;
ἐμάνην, ἔπεσον δαίμονος ἄτῃ.

ŒNONE.

Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence 185
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source? 190
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture[1].
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter? 195
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux. 200
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous. de votre sang,

Φεῦ, φεῦ, τλήμων.
Μαῖα, πάλιν μου κρύψον κεφαλήν·
αἰδούμεθα γὰρ τὰ λελεγμένα μοι.
Κρύπτε· κατ' ὄσσων δάκρυα βαίνει,
καὶ ἐπ' αἰσχύνην ὄμμα τέτραπται. (239-246.)

« Malheureuse! qu'ai-je fait? où me suis-je égarée, loin de la raison? J'ai été folle, j'ai failli par la colère d'une divinité. Ah! ah! malheureuse! Nourrice, ramène mon voile sur ma tête. Je rougis de ce que j'ai dit. Couvre ma face. Les larmes tombent de mes yeux, et la honte est dans mon regard. »

1. Euripide : ... τριταίαν γ' οὔσ' ἄσιτος ἡμέραν (275), dit la nourrice. « Voici trois jours qu'elle est sans nourriture. » Et le chœur : Τριτάταν δέ νιν κλύω — τάνδε κατ' ἀμβροσίου — στόματος ἁμέραν — Δάματρος ἀκτᾶς δέμας ἁγνὸν ἴσχειν. (135-138.)

« Voici trois jours, m'a-t-on dit, que les dons de Cérès n'ont pas touché sa bouche, et que son corps est sans nourriture. »

Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte....

PHÈDRE.

Ah, Dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche

PHÈDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien ! votre colère éclate avec raison [1] :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

1. Euripide :

Τροφός. Ἀλλ' ἴσθι μέντοι (πρὸς τάδ' αὖθαδεστέρα
Γίγνου θαλάσσης), εἰ θανεῖ, προδοῦσα σοὺς
Παῖδας, πατρῴων μὴ μεθέξοντας δόμων,
Μὰ τὴν ἄνασσαν ἱππίαν Ἀμαζόνα,
Ἢ σοῖς τέκνοισι δεσπότην ἐγείνατο
Νόθον, φρονοῦντα γνήσι', οἶσθά νιν καλῶς,
Ἱππόλυτον.
Φαίδρα. Οἴ μοι!
Τροφός. Θιγγάνει σέθεν τόδε;
Φαίδρα. Ἀπώλεσάς με, μαῖα, καί σε, πρὸς θεῶν,
τοῦδ' ἀνδρὸς αὖθις λίσσομαι σιγᾶν πέρι.
Τροφός. Ὁρᾷς; φρονεῖς μὲν εὖ, φρονοῦσα δ', οὐ θέλεις
παῖδάς τ' ὀνῆσαι καὶ σὸν ἐκσῶσαι βίον. (504-514.)

« Reste, si tu veux, plus sourd à ma voix que les flots de la me
mais sache bien, que si tu meurs, tu trahis tes enfants, qui n'héritero
point de leur père ; j'en jure par l'Amazone, par la reine guerrière q
a enfanté un maître pour tes enfants, ce bâtard orgueilleux comme
fils légitime, tu le connais bien, Hippolyte. — Hélas ! — Ce nom t'
sensible ? — Tu m'as tuée, nourrice : par les dieux, je t'en prie,
parle plus de cet homme. — Tu vois ? Tu as des sentiments sages,
avec ces sentiments, tu ne veux pas protéger tes enfants en conserva
ta vie. »

Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe, 210
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des Dieux.
Mais ne différez point : chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer, 215
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi? de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles[1].
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste. 225
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain;

1. Euripide :

Τροφός. Ἁγνὰς μέν, ὦ παῖ, χεῖρας αἵματος φέρεις;
Φαῖδρα. Χεῖρες μὲν ἁγναί, φρὴν δ' ἔχει μίασμά τι. (316-317.)

« O ma fille, tes mains sont-elles pures de sang? — Mes mains sont pures, mais mon âme est souillée.

Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première. 230
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté. 235
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands Dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux[1]? 240

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute. 245

1. Euripide :

Φαίδρα. Τί δρᾷς; βιάζει χειρὸς ἐξηρτημένη.
Τροφός. Καὶ σῶν γε γονάτων οὐ μεθήσομαί ποτε.
Φαίδρα. Κάκ', ὦ τάλαινα, σοὶ, τάδ' εἰ πεύσει, κακά.
Τροφός. Μεῖζον γὰρ, ἢ σοῦ μὴ τυχεῖν, τί μοι κακόν; (325-328.)

« Que fais-tu? Quelle violence! tu t'attaches à ma main. — Et à tes genoux : je ne te lâcherai pas. — Malheureuse! si je te le dis, ce sera cruel pour toi, bien cruel? — Y a-t-il pour moi un mal plus cruel que de te perdre? »

PHÈDRE.

Tu le veux. Lève-toi.

ŒNONE.

Parlez, je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire, et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus! O fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère! 250

ŒNONE.

Oublions-les, Madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame? et quel mortel ennui 255
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable [1].

1. Euripide :

Φαίδρα. Ὦ τλῆμον, οἷον, μῆτερ, ἠράσθης ἔρον;
Τροφός. Ὃν ἔσχε ταύρου, τέκνον; ἢ τί φῄς τόδε;

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs. 260
J'aime.... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime....

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

ŒNONE.

Hippolyte ? Grands Dieux !

Φαίδρα. Σύ τ', ὦ τάλαιν' ὅμαιμε, Διονύσου δάμαρ.
Τροφός. Τέκνον, τί πάσχεις; συγγόνους κακορρόθεῖς.
Φαίδρα. Τρίτη δ' ἐγὼ δύστηνος, ὡς ἀπόλλυμαι ! (337-341.)

« O ma mère, ô malheureuse, de quel amour as-tu été possédée ! — L'amour qu'elle eut pour le taureau ? Que veux-tu dire par là ? — Et toi, ma sœur infortunée, épouse de Dionysos.... — Mon enfant, qu'as-tu ? tu déshonores les tiens. — Et moi la troisième, ô malheureuse, de quelle mort je péris. »

Le vers 258 de Racine vient du vers 891 de l'*Antigone* de Sophocle :

Ὧν λοισθία 'γὼ καὶ κάκιστα δὴ μακρῷ
κάτειμι. . . . . .

« De cette famille, je mourrai la dernière et la plus misérable. »

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé[1].

ŒNONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace. 265
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée, 270
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi[2].
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler; 275

1. Euripide :

Τροφός. Τί φῄς; ἐρᾷς, ὦ τέκνον, ἀνθρώπων τινός;
Φαίδρα. Ὅστις ποθ' οὗτός ἐσθ' ὁ τῆς Ἀμαζόνος....
Τροφός. Ἱππόλυτον αὐδᾷς;
Φαίδρα. Σοῦ τάδ', οὐκ ἐμοῦ κλύεις. (550-552.)

« Que dis-tu? Tu aimes un homme, mon enfant? — Ce fils de l'Amazone.... — Hippolyte, dis-tu? — C'est toi qui l'as dit, et non pas moi. »

2. C'est Vénus qui raconte cela dans le prologue d'Euripide :

Ἐλθόντα γάρ νιν Πιτθέως ποτ' ἐκ δόμων,
σεμνῶν ἐς ὄψιν καὶ τέλη μυστηρίων,
Πανδίονος γῆν, πατρὸς εὐγενὴς δάμαρ
ἰδοῦσα Φαίδρα καρδίαν κατέσχετο
ἔρωτι δεινῷ, τοῖς ἐμοῖς βουλεύμασιν. (24-28.)

« Hippolyte vint de la maison de Pitthée à la terre de Pandion, pour voir et célébrer les augustes mystères : c'est là que la noble femme de Thésée, Phèdre, le vit, et elle fut vaincue d'un amour puissant, par ma volonté. »

Je sentis tout mon corps et transir et brûler[1];
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner[2]; 280
De victimes moi-même à toute heure entourée,

1. Louis Racine dit avec raison que ce passage « est imité de l'ode fameuse de Sapho ». Il semble même que Racine se soit particulièrement inspiré de deux des stances de la traduction qu'en a donnée Boileau dans le chapitre VII du *Traité du Sublime* de Longin, et qui fut, on le sait, publiée trois ans avant *Phèdre* :

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entends plus; je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

(Note de M. P. Mesnard.)

Racine a pu aussi se souvenir de Théocrite : χώς ἴδον, ὡς ἐμάνην, ὥς μοι περὶ θυμὸς ἰάφθη, « je vis, j'eus l'âme égarée, mon cœur fut blessé » (Idyl. II), et de Virgile : *Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error*, « je vis, ce fut ma perte : une funeste erreur m'emporta » (Egl. VIII).

Fatale miseræ matris agnosco malum. (*Sénèque*, 112.)
Stirpem perosa Solis invisi Venus
Per nos catenas vindicat Martis sui
Suasque. Probris omne Phœboum genus
Onerat nefandis. (*Ibid.* 123-24.)

« Je reconnais la souffrance fatale de ma déplorable mère.... Vénus, haïssant la race du Soleil son ennemi, venge sur nous le filet où elle fut prise avec son Mars. Elle accable toute la race de Phébus des pires hontes. »

Pasiphaé était fille du Soleil, qui avait découvert à Vulcain les amours de Mars et de Vénus.

2. Vénus en parle dans le prologue d'Euripide (vers 29-33) :

Καὶ πρὶν μὲν ἐλθεῖν τήνδε γῆν Τροιζηνίαν,
Πέτραν παρ' αὐτὴν Παλλάδος, κατόψιον

Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants[1] !
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse, 285
J'adorois Hippolyte; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de misère !
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père. 290
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil, et mes cris éternels 295
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone; et depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits. 300

Γῆς τῆσδε ναὸν Κύπριδος ἐγκαθείσατο,
Ἔρῶσ' ἔρωτ' ἔκδημον· Ἱππολύτῳ δ' ἔπι
Τὸ λοῖπον ὠνόμαζεν ἱδρύσθαι θεάν.

« Avant de venir dans ce pays de Trézène, sur le rocher même de Pallas, Phèdre fonda un temple de Cypris en un lieu d'où l'on a vue sur cette terre : témoignage de son amour pour un absent. Et le nom d'Hippolyte fut celui qu'elle donna au sanctuaire de la déesse. »

1. Louis Racine rapproche de ces vers ceux de Virgile (livre IV, vers 63 et suivants), qui semblent en effet les avoir inspirés :

... Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu vatum ignaræ mentes! Quid vota furentem,
Quid delubra juvant?....

(Note de M. P. Mesnard.)

« Ouvrant les poitrines des victimes, ainsi, elle consulte les entrailles palpitantes. Hélas! ignorance du destin ! Que servent les prières, que servent les temples, dans ce délire ! »

Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée : 305
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée[1].
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire : 310
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats;
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler 315
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

SCÈNE IV

PHÈDRE, ŒNONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révèle.

1. *In me tota ruens Venus*, « Vénus fond tout entière sur moi » (Horace, *Odes*, 1, 19, 9). Les vers 304-5 rappellent les vers de Virgile sur Didon :

... Est molles flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus. (*En.*, IV, 66-7.)

« Un feu brûle ses os, et dans son cœur la plaie secrète est toujours vive. »

Euripide :

Κύπρις γὰρ οὐ φορητὸν, ἢν πολλὴ ῥυῇ. (443.)

« Qui peut résister à Cypris, là où elle fond de toute sa force? »

La mort vous a ravi votre invincible époux;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous. 320

ŒNONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la Reine abusée
En vain demande au ciel le retour de Thésée;
Et que par des vaisseaux arrivés dans le port
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHÈDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage. 325
Au Prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame; et de l'État l'autre oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante. 330
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déjà même Hippolyte est tout prêt à partir;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

ŒNONE.

Panope, c'est assez. La Reine, qui t'entend, 335
Ne négligera point cet avis important.

SCÈNE V

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre;
Déjà même au tombeau je songeois à vous suivre;

Pour vous en détourner je n'avois plus de voix;
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois. 340
Votre fortune change et prend une autre face :
Le Roi n'est plus, Madame; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez,
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie:
Et ses cris innocents, portés jusques aux Dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire. 350
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux,
Hippolyte pour vous devient moins redoutable;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être convaincu de votre aversion, 355
Il va donner un chef à la sédition.
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis. 360
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien! à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils en ce moment funeste 365
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu?
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée. 370
Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie à la fin de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grèce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi? 375
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours. 380
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle,
On dit même, et ce bruit est partout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres; 385
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour[1].

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure? 390
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMÈNE.

Thésée est mort, Madame, et vous seule en doutez :
Athènes en gémit, Trézène en est instruite,
Et déjà pour son roi reconnoît Hippolyte.
Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils, 395
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère?
Qu'il plaindra mes malheurs?

1. ... *Ripam irremeabilis undæ.* (Virgile, *En.*, VI, 425.)
« La rive du fleuve qu'on ne repasse pas. »

Illuc unde negant redire quemquam. (Catulle.)
« Là d'où l'on dit que nul ne revient. »

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi? 400
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite; 405
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre :
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre. 410
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement 415
Un discours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs? 420
Reste du sang d'un roi noble fils de la terre[1],
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre.
J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,

1. Erechthée, fils de la Terre, ancêtre de Thésée comme des Pallantides.

Six frères, quel espoir d'une illustre maison[1]!
Le fer moissonna tout; et la terre humectée 425
But à regret le sang des neveux d'Érechthée.
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères. 430
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
Tu sais que de tout temps à l'amour opposée,
Je rendois souvent grâce à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris. 435
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grâce tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer. 440
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, et non point les foiblesses.
J'aime, je l'avoûrai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.
Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée : 445
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une âme insensible, 450
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné :
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite[2].
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte;

1. Plutarque (*Thésée*, III) disait *cinquante*. Racine réduit la légende à la vraisemblance commune. Il sera moins timide et moins rationaliste dans *Athalie*, heureusement.

2. *Irrite* : excite.

Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté, 455
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chère Ismène, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance.
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui. 460
Hippolyte aimeroit? Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir....

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même :
Il vient à vous.

SCÈNE II

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance 465
Présageoit les raisons de sa trop longue absence :
La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
Pouvoit à l'univers le cacher si longtemps.
Les Dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide. 470
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms, qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle.
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur. 475
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur;
Et dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,

De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage [1],
Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi,
Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moi. 480

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrâce,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athènes incertaine, 485
Parle de vous, me nomme, et le fils de la Reine.

ARICIE.

De moi, Seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter.
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais si pour concurrent je n'avois que mon frère, 490
Madame, j'ai sur lui de véritables droits
Que je saurois sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace :
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu 495
De ce fameux mortel que la terre a conçu [2].
L'adoption le mit entre les mains d'Égée [3].
Athènes, par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,

1. Pitthée, roi de Trézène, était père d'Æthra, mère de Thésée.
2. Toujours Erechthée.
3. Selon Plutarque (*Thésée*, XIII), les Pallantides faisaient passer Égée pour un fils supposé de Pandion.

Il laissa dans l'oubli vos frères malheureux. 500
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle.
Assez elle a gémi d'une longue querelle ;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète 505
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse. 510
Veillé-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?
Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans votre sein ?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée !
Et que la vérité passe la renommée !
Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir ? 515
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si longtemps pu défendre votre âme
De cette inimitié....

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, Madame ?
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ? 520
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décevant....

ARICIE.

Quoi ? Seigneur.

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cède à la violence. 525

Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre : il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable. 530
Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages[1] ;
Asservi maintenant sous la commune loi, 535
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette âme si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré[2], 540
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me suit[3] ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ; 545
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,

1. L'expression est certainement déterminée par les vers de Lucrèce :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.
(*De nat. rer.*, II, 1-2.)

« Il est doux, quand sur la mer immense les vents soulèvent les flots tumultueusement, d'être à terre, et de regarder de là le péril d'autrui. »

2. ... *Hæret lateri letalis arundo.* (Virg., *En.*, IV, 73.)

« Le trait mortel est enfoncé dans son flanc. »

3. ... *Illum absens* (*Dido*) *absentem auditque videtque.*
(*Ibid.*, 83.)

« Loin de lui, elle le voit et entend. »

Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ; 550
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix [1].
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien ! 555
Quel étrange captif pour un si beau lien !
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère ;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés. 560

SCÈNE III

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la Reine vient, et je l'ai devancée.
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi ?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

1. Pareillement Didon se désintéresse de son peuple et de la construction de Carthage. *Pendent opera interrupta*, « les travaux restent suspendus » (*Ibid.*, 86-89). Racine a transposé dans la couleur de son sujet l'expression que Virgile avait donnée de la préoccupation de l'amour.

HIPPOLYTE.

Phèdre ? Que lui dirai-je ? Et que peut-elle attendre....

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars. Et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore! 570
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains....

ARICIE.

Partez, Prince, et suivez vos généreux desseins.
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux, 575
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCÈNE IV

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt ? Mais la Reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne, et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien. 580

SCÈNE V[1]

PHÈDRE, HIPPOLYTE, ŒNONE.

PHÈDRE, à Œnone.

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes. 585
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance.
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense. 590
Mais un secret remords agite mes esprits.
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas. 595

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne me plaindrois pas,
Seigneur. Vous m'avez vue attachée à vous nuire;

1. Sc. V. Cette scène vient non d'Euripide, mais de Sénèque (II, 3).

Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir.
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir. 600
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée ;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.
Si pourtant à l'offense on mesure la peine, 605
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse[1]. 610
Madame, je le sais. Les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah ! Seigneur, que le ciel, j'ose ici l'attester, 615
De cette loi commune a voulu m'excepter !
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore !

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore.
Peut-être votre époux voit encore le jour ;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour. 620
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

1. Ἐχθρὰ γὰρ ἡ' ποιοῦσα μητρυιὰ τέκνοις
τοῖς πρόσθε. (Eurip., *Alceste*, 322-3.)

« Une marâtre hait toujours les enfants du premier lit. »

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur. Puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie ; 625
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie [1].
Que dis-je ? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux.
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur.... Je m'égare,
Seigneur, ma folle ardeur malgré moi se déclare. 630

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux.
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers, 635

1. Ces vers sont inspirés par deux passages de Sénèque : le premier, dit par Phèdre à la nourrice, le second tiré de la scène même de la déclaration.

Reditusque nullos metuo. Non unquam amplius
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetua domum. (218-9.)

« Je ne crains pas qu'il revienne. Jamais homme n'a revu la voûte des cieux, après s'être une fois enfoncé dans la nuit éternelle des royaumes silencieux. »

PHÆD. *Miserere viduæ.* HIPP. *Summus hoc omen Deus*
Avertat : aderit sospes actutum parens.
PHÆD. *Regni tenacis dominus et tacitæ Stygis*
Nullam relictos facit ad superos viam. (620-23.)

« Aie pitié de mon veuvage. — Le souverain Dieu détourne ce présage : mon père reviendra ici bientôt, et bien vivant. — Le maître avare du Styx muet ne laisse pas de chemin ouvert pour retourner vers les vivants, quand on les a quittés. »

Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi. 640
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage,
Cette noble pudeur coloroit son visage
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte, 645
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous auroit péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite. 650
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée :
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours 655
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante!
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher; 660
Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue
Se seroit avec vous retrouvée, ou perdue[1].

1. Racine imite Sénèque dans tout ce passage : mais Sénèque ne doit-il pas la première idée de ce détour de la passion à Virgile?

Aut gremio Ascanium genitoris imagine capta,
Detinet, infandum si fallere possit amorem. (*En.*, IV, 84-5.)

« Ou bien elle retient dans ses bras Ascagne, vivante image de son père, et elle s'efforce de tromper par cette illusion son coupable amour. »

HIPPOLYTE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire, 665
Prince? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire?

Voici le morceau de Sénèque :

HIPP. *Amore nempe Thesei casto furis.*
PHÆD. *Hippolyte, sic est : Thesei vultus amo*
Illos priores, quos tulit quondam puer,
Quum prima puras barba signaret genas,
Monstrique cæcam Gnossii vidit domum,
Et longa curva fila collegit via.
Quis tum ille fuisit! Presserant vittæ comam,
Et ora flavus tenera tingebat rubor.
Inerant lacertis mollibus fortes tori,
Tuæve Phœbes vultus, aut Phœbi mei,
Tuusve potius : talis, en talis fuit,
Quum placuit, sic tulit celsum caput.
In te magis refulget incomptus decor,
Est genitor in te totus ; et torvæ tamen
Pars aliqua matris miscet ex æquo decus.
In ore Graïo Scythicus apparet rigor.
Si cum parente Creticum intrasses fretum,
Tibi fila potius nostra nevisset soror. (642-69.)

« Un chaste amour de Thésée t'égare. — Oui, Hippolyte, oui : j'aime le jeune visage de Thésée, le visage qu'il avait dans ses premières années, quand sa barbe naissante ombrait ses fraîches joues, quand il vit l'inextricable retraite du monstre crétois, et guida d'un long fil sa route tortueuse. Qu'il avait alors d'éclat! Une bandelette serrait sa blond chevelure; et son délicat visage rougissait. Il avait les bras blancs et musculeux, les traits de ta Diane ou de mon Apollon, les tiens plutôt. Le voilà, oui, le voilà, tel qu'il se fit aimer. C'est comme cela qu'il portait sa tête fière. En toi reluit sa grâce naturelle, et plus vivement même. Tout ton père se retrouve en toi : et quelque chose de ta farouche mère met en toi une autre, et une égale beauté. Sur un visage grec tu fais voir la férocité scythique. Si tu étais venu en Crète avec ton père, c'est pour toi que ma sœur aurait dévidé son fil. »

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais....

PHÈDRE.

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue. 670
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien ! connois donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison 675
Ma lâche complaisance ait nourri le poison [1].
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang [2]; 680

1. Phèdre, dans Euripide, expose longuement ce qu'elle a fait pour ne pas succomber à son amour :

ἐπεί μ' ἔρως ἔτρωσεν, ἐσκόπουν ὅπως
κάλλιστ' ἐνέγκαιμ' αὐτόν. Ἡρξάμην μὲν οὖν
ἐκ τοῦδε σιγᾷν τήνδε καὶ κρύπτειν νόσον. (390-2.)

« Lorsque l'amour m'eut blessée, je cherchai à porter mon mal le plus honorablement possible. Je commençai donc alors à le taire et le cacher. »

Et toute la tirade (372-430). Sénèque :

Fugienda petimus. Sed mei non sum potens. (696.)

« Je devrais fuir ce que je cherche, mais je ne suis pas maîtresse de moi. »

2. Sénèque :

Et ipsa nostræ fata cognosco domus. (695.)

« Je reconnais moi-même le destin de ma maison. »

Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine; 685
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes. 690
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir, 695
Je te venois prier de ne le point haïr.
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour, 700
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense, 705
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée. 710
Donne[1].

1. La chose se passe différemment dans Sénèque : mais l'Hippolyte français ne pouvait avoir un instant la pensée de tuer une femme.

H. *Stringatur ensis; merita supplicia exigat....* (703.)

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame? Justes Dieux!
Mais on vient. Évitez des témoins odieux;
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur?

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phèdre.... Mais non, grands Dieux! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli. 720

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athènes, Seigneur, s'est déjà déclarée.
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus.
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

PH. *Hippolyte, nunc me compotem voti facis,*
Sanas furentem.... (707-8.)
H. *Abscede, vive, ne quid exores ; et hic*
Contactus ensis deserat castum latus (710-11.)

« Tirons l'épée. Qu'elle subisse le supplice mérité. — Hippolyte, c'est maintenant que tu m'exauces. Tu guéris mon délire. — Hors d'ici! vis. Je céderais peut-être à ton désir [de mourir]. Et que cette épée souillé de ton contact ne touche plus mon chaste flanc. »

HIPPOLYTE.

Phèdre?

THÉRAMÈNE.

Un héraut chargé des volontés d'Athènes 725
De l'État en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roi respire.
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire. 730
Mais moi qui l'y cherchai, Seigneur, je sais trop bien....

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; et quelque prix qu'il en puisse coûter, 735
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
Cache-moi bien plutôt : je n'ai que trop parlé. 740
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'insensible a longtemps éludé mes discours!
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte! 745
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein?
Hélas! quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi? me l'a-t-il arrachée?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée, 750
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains[1].

1. Racine prend ici l'idée de Sénèque (cf. la note 1 de la page 810).

ŒNONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos, 755
Dans de plus nobles soins chercher votre repos?
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'État embrasser la conduite?

PHÈDRE.

Moi régner! Moi ranger un État sous ma loi,
Quand ma foible raison ne règne plus sur moi! 760
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire!
Quand sous un joug honteux à peine je respire!
Quand je me meurs!

ŒNONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

ŒNONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter.

PHÈDRE.

Il n'est plus temps. Il sait mes ardeurs insensées. 765
De l'austère pudeur les bornes sont passées.
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir, malgré moi, s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même rappelant ma force défaillante,
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante, 770
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer.
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

ŒNONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits, 77
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux? 78

PHÈDRE.

Œnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse.
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois.
Peut-être sa surprise a causé son silence; 78
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

ŒNONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

ŒNONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale[1]. 79

1. NUTRIX. *Quis hujus animum flectet intractabilem?*
Exosus omne feminæ nomen fugit.
Immitis annos cælibi vitæ dicat:
Connubia vitat; genus Amazonium scias...

Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison.
Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible :
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un empire ont paru le toucher; 795
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;
Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Œnone; fais briller la couronne à ses yeux. 800
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père. 805
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère[1].
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
Presse, pleure, gémis; plains-lui Phèdre mourante;

PH. ... *Precibus haud vinci potest?*
N. *Ferus est.* — PH. *Amore didicimus vinci feros....*
N. *Genus omne profugit.* — PH. *Pellicis careo metu.*
(Senèque, v. 328-31, 230-39, 242.)

« .... NOURRICE. Qui jamais fléchira cette âme intraitable! Il hait le nom de la femme, il fuit tout le sexe : il consacre sa jeunesse à un farouche célibat; il fuit le mariage. C'est un vrai fils d'Amazone. — PHÈDRE. N'y a-t-il point de prières qui puissent le vaincre? — Il est sauvage. — L'amour dompte les plus sauvages, je l'ai bien appris. — Il fuit toutes les femmes. — Je n'aurai point à craindre de rivale. »

1. Sénèque :

Mandata recipe sceptra : me famulam accipe.
Te imperia regere, me decet jussa exsequi :
Muliebre non est regna tutari patris (614-16).

« Reçois le sceptre que je te remets : accepte-moi pour ta servante. C'est à toi de commander, à moi d'obéir. Ce n'est pas une femme qui peut défendre le royaume de ton père. »

Ne rougis point de prendre une voix suppliante. 810
Je t'avoûrai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va : j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II

PHÈDRE, seule.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue?
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté. 815
Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit; et bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux. 820
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi : nos causes sont pareilles.
Qu'il aime.... Mais déjà tu reviens sur tes pas,
Œnone? On me déteste, on ne t'écoute pas.

SCÈNE III

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée, 825
Madame. Rappelez votre vertu passée :
Le Roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple, pour le voir, court et se précipite.
Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte, 830
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés....

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, Œnone, c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit : je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu. 835
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée[1].

ŒNONE.

Vous mourez?

PHÈDRE.

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paroître, et son fils avec lui. 840
Je verrai le témoin de ma flamme adultère[2]

1. Phèdre à la Nourrice, dans Euripide ;

Οὐκ εἶπον (οὐ σῆς προὐνοησάμην φρενός;)
σιγᾶν, ἐφ' οἷσι νῦν ἐγὼ κακύνομαι;
σὺ δ' οὐκ ἀνέσχου· τοιγὰρ οὐκ ἔτ' εὐκλεεῖς
θανούμεθα.... (685-8.)

« N'avais-je pas deviné ta pensée? Ne t'avais-je pas dit de te taire sur ce qui fait maintenant mon malheur? Tu ne t'y es pas résignée : et voilà pourquoi je mourrai déshonorée. »

2. Dans Euripide, c'est Hippolyte qui menace la Nourrice :

Θεάσομαι δὲ σὺν πατρὸς μολὼν ποδὶ,
πῶς νιν προσόψει, καὶ σὺ καὶ δέσποινα σή·
τῆς σῆς δὲ τόλμης εἴσομαι γεγευμένος. (661-3.)

« Je viendrai avec mon père, et je vous regarderai, toi et ta maîtresse, comment vous l'aborderez : je ferai l'épreuve de ton impudence. »

Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs, qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs, par l'ingrat rebutés.
Penses-tu que sensible à l'honneur de Thésée, 845
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairoit en vain. Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies 850
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser, 855
Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre[1]?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi.
Je ne crains que le nom que je laisse après moi. 860
Pour mes tristes enfants[2] quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable, 865
Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux[3].

1. *Usque adeone mori miserum est?* (Virg., *En.*, XII, 466.)
« Est-il si malheureux de mourir? »
2. Acamas et Démophon.
3. Euripide :

Μισῶ δὲ καὶ τὰς σώφρονας μὲν ἐν λόγοις,
λάθρα δὲ τόλμας οὐ καλὰς κεκτημένας.
αἴ πῶς ποτ', ὦ δέσποινα ποντία Κύπρι,

ŒNONE.

n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre;
mais crainte ne fut plus juste que la vôtre. 870
ais à de tels affronts pourquoi les exposer?
ourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
'en est fait : on dira que Phèdre, trop coupable,
e son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
ippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours 875
ous-même en expirant appuyiez ses discours.
votre accusateur que pourrai-je répondre?
e serai devant lui trop facile à confondre.
e son triomphe affreux je le verrai jouir,
t conter votre honte à qui voudra l'ouïr. 880
h! que plutôt du ciel la flamme me dévore!
lais ne me trompez point, vous est-il cher encore?
)e quel œil voyez-vous ce prince audacieux?

βλέπουσιν ες προσωπα των ξυνευνετῶν,
οὐδὲ σκότον φρίσσουσι τὸν ξυνεργάτην
τερεμνά τ' οἴκων, μή ποτε φθογγὴν ἀρῇ;
Ἡμᾶς γὰρ αὐτὸ τοῦτ' ἀποκτείνει, φίλαι,
ὡς μή ποτ' ἄνδρα τὸν ἐμὸν αἰσχύνασ' ἁλῶ,
μη παῖδας, οὓς ἔτικτον· ἀλλ' ἐλεύθεροι,
παῤῥησία θάλλοντες, οἰκοῖεν πόλιν
κλεινῶν Ἀθηνῶν, μητρὸς οὕνεκ' εὐκλεεῖς.
Δουλοῖ γὰρ ἄνδρα, κἂν θρασύσπλαγχνός τις ᾖ,
ὅταν ξυνείδῃ μητρὸς ἢ πατρὸς κακά. (413-425.)

« Je hais ces femmes modestes en apparence, qui ont en cachette des audaces honteuses : qui parfois, ô souveraine Cypris, ô fille de la mer, regardent en face leur époux, et ne craignent pas que l'ombre, leur complice, et les murs de leur maison portent témoignage contre elles. Moi, mes amis, c'est de cela que je meurs, de la crainte d'être convaincue et de déshonorer mon mari, mes enfants, les enfants que j'ai portés. Mais non, libres, n'ayant rien à cacher, je veux qu'ils habitent l'illustre Athènes, sans reproche du côté de leur mère. Rien ne dégrade un homme, si hardi soit-il, autant que la conscience intime d'une honte paternelle ou maternelle. »

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière? 885
Vous le craignez. Osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira? Tout parle contre lui :
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée, 890
Son père par vos cris dès longtemps prévenu,
Et déjà son exil par vous-même obtenu[1].

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence?

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelque remords. 895
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède[2].

1. Sénèque :

Regeramus ipsæ crimen, atque ultro impiam
Venerem arguamus; scelere velandum est scelus.... (717-8).
Ausæ priores simus an passæ nefas,
Secreta cum sit culpa, quis testis sciet? (720-1).
Ensemque trepida reliquit attonitus fuga;
Pignus tenemus sceleris.... (726-7).

« Retournons contre lui l'accusation : prenons les devants pour lui imputer un amour impie. Il faut un crime pour cacher notre crime. Avons-nous été coupables ou victimes? Qui pourra en témoigner, puisque la faute fut sans témoins? Dans son trouble, dans sa fuite précipitée, il a laissé son épée : nous tenons une preuve du crime. »

2. Euripide :

Εἰ μὲν γὰρ ἦν σοι μὴ 'πὶ συμφοραῖς βίος

Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils. 900
Un père en punissant, Madame, est toujours père :
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre. 905
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; et pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah! je vois Hippolyte;
Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite. 910
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHÈDRE, ŒNONE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame; et dans vos bras met....

τοιαῖσδε, σώφρων δ' οὖσ' ἐτύγχανες γυνὴ,
οὐκ ἄν ποτ' εὐνῆς οὕνεχ' ἡδονῆς τε σῆς
προῆγον ἄν σε δεῦρο· νῦν δ' ἀγὼν μέγας
σῶσαι βίον σὸν, κοὐκ ἐπίφθονον τόδε. (493-8.)

« Si ta vie n'était point accablée de pareilles douleurs, si tu étais restée maîtresse de toi, jamais pour servir ton amour, pour te procurer ton plaisir, je ne t'aurais poussée à de tels actes. Mais il s'agit aujourd'hui de sauver ta vie : ce que je fais ne peut être reproché. »

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants. 915
Je ne mérite plus ces doux empressements.
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher. 920

SCÈNE V

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père[1],
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, Seigneur, de ne la plus revoir;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte 925
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

1. Euripide :

Οὐ γάρ τι μ' ὡς θεωρὸν ἀξιοῖ δόμος
πύλας ἀνοίξας εὐφρόνως προσεννέπειν. (792-3.)

« Cette maison, après m'avoir ouvert ses portes, ne daigne point me faire l'accueil bienveillant qu'on doit au maître revenant d'un pieux voyage. »

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas :
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie et la Reine. 930
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse.
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos, 935
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur, 940
Vous aviez des deux mers assuré les rivages.
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposoit sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père, 945
Je suis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable, 950
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THESÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu desiré, 955
O ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami. Son imprudente flamme

Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme;
Je servois à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux. 960
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels[1].
Moi-même, il m'enferma dans des cavernes sombres, 965
Lieux profonds, et voisins de l'empire des ombres.
Les Dieux, après six mois, m'ont enfin regardé :
J'ai su tromper les yeux de qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature;
A ses monstres lui-même a servi de pâture; 970
Et lorsque avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher;
Que dis-je? Quand mon âme, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements : 975
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne suis pas vengé? 980
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable. 985
Connoissons à la fois le crime et le coupable.
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

1. A ses chiens. Selon Plutarque (*Thésée*, 31), Pirithoüs fut dévoré par le chien du roi des Molosses, Cerbère.

SCÈNE VI

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même? 990
Dieu! que dira le Roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter. 995
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.
Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

THÉSÉE, ŒNONE.

THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de son père?
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis[1].
O tendresse! ô bonté trop mal récompensée! 1005
Projet audacieux! détestable pensée!
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours.
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage[2]. 1010

1. Euripide :

.... Πᾷ φύγω
βάρος κακῶν; ἀπὸ γὰρ ὀλόμενος οἴχομαι....
Ἱππόλυτος εὐνῆς τῆς ἐμῆς ἔτλη θιγεῖν
βίᾳ τὸ σεμνὸν Ζηνὸς ὄμμ' ἀτιμάσας. (877-886.)

« Où fuir le poids du malheur? Je meurs. Hippolyte a osé faire violence à ma femme : il n'a pas redouté l'œil auguste de Zeus. »

2. Virgile, en parlant de l'épée dont Didon se tue :

... *non hos quæsitum munus in usus.* (*En.*, IV, 647.)

« Présent qui ne fut pas fait pour cet usage. »

Tous les liens du sang n'ont pu le retenir?
Et Phèdre différoit à le faire punir?
Le silence de Phèdre épargnoit le coupable?

ŒNONE.

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable[1].
Honteuse du dessein d'un amant furieux 1015
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phèdre mouroit, Seigneur, et sa main meurtrière
Éteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver; 1020
Et plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! Il n'a pu s'empêcher de pâlir.
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'allégresse; 1025
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athènes déjà s'étoit-il déclaré?

1. Dans le *Bellérophon* (1670) de Quinault, Sténobée qui aime Bellérophon, et qui va épouser Prœtus, laisse accuser Bellérophon d'un amour coupable auprès de Prœtus par sa confidente Mégare. Mais Bellérophon n'est qu'un ami très cher de Prœtus, auprès de qui il a trouvé asile, et le mariage de Sténobée et de Prœtus n'est pas encore conclu. Ces circonstances adoucissent la situation : du reste, le sujet de Quinault présente de grandes analogies avec celui de Racine. Sténobée a d'abord persécuté Bellérophon, essayé de le faire bannir (I, 3). Puis elle tâche d'amener Bellérophon à quelque déclaration de ses sentiments pour elle (III, 3). Et lorsqu'elle apprend qu'il aime Philonoé sa sœur, c'est alors qu'elle le fait calomnier par Mégare, après avoir inquiété Prœtus par son trouble et son silence (IV, 2). La comparaison des deux pièces est intéressante pour qui veut se rendre clairement compte de l'originalité de Racine.

ŒNONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.
Un amour criminel causa toute sa haine. 1030

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

ŒNONE.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle;
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II[1]

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah! le voici. Grands Dieux! à ce noble maintien[2] 1035
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?

1. « Subligny, dans sa *Dissertation sur les tragédies de* Phèdre *et* Hippolyte, parle de cette scène comme de la troisième. Il y avait évidemment, avant l'impression de la pièce, une autre scène II de l'acte IV, que Racine a supprimée, et qui est ainsi critiquée dans la *Dissertation* (p. 389) : « Thésée.... aussi persuadé de ce crime supposé, que s'il s'étoit commis à ses yeux, s'amuse à faire des exclamations sur son énormité, au lieu d'aller chercher auprès de Phèdre ou d'Œnone des preuves plus solides de cette affreuse accusation. » La scène retranchée était donc un monologue de Thésée. C'est ce qui n'avait été jusqu'ici, nous le croyons, signalé par aucun éditeur de Racine. » (Note de M. Paul Mesnard.)

2. « La même *Dissertation* de Subligny (p. 390) nous apprend que Racine avait d'abord écrit :

« Mais le voici, grands Dieux! à ce chaste maintien.... »

(Note de M. Paul Mesnard.)

Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère?
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains[1]? 1040

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre, 1045
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

1. Euripide :

Φεῦ! χρῆν βροτοῖσι τῶν φίλων τεκμήριον
σαφές τι κεῖσθαι καὶ διάγνωσιν φρενῶν,
ὅστις τ' ἀληθής ἐστιν, ὅς τε μὴ, φίλος·
δισσάς τε φωνὰς πάντας ἀνθρώπους ἔχειν,
τὴν μὲν δικαίαν, τὴν δ' ὅπως ἐτύγχανεν,
ὡς ἡ φρονοῦσα τἄδικ' ἐξηλέγχετο
πρὸς τῆς δικαίας, κοὐκ ἂν ἠπατώμεθα. (925-31.)

« Hélas! il faudrait bien que les hommes eussent un signe et criterium sûr des pensées, pour distinguer le véritable ami de celui qui ne l'est pas. Il faudrait que chaque homme eût deux langages, l'un sincère, l'autre de circonstance, afin qu'on pût convaincre la voix des mauvais sentiments par la voix de la justice : ainsi l'on ne serait pas trompé. »

Mais Racine a peut-être mêlé avec ces vers dans son souvenir l'expression que la même pensée avait reçue dans *Médée* :

Ὦ Ζεῦ, τί δὴ χρυσοῦ μὲν, ὃς κίβδηλος ᾖ,
τεκμήρι' ἀνθρώποισιν ὤπασας σαφῆ,
ἀνδρῶν δ' ὅτῳ χρὴ τὸν κακὸν διειδέναι,
οὐδεὶς χαρακτὴρ ἐμπέφυκε σώματι; (516-519.)

« O Zeus! Pourquoi as-tu donné aux hommes des moyens sûrs de connaître l'or de mauvais aloi, si, pour faire connaître le méchant, tu n'as imprimé aucun signe sur le corps des hommes? »

Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté sa fureur
Tu m'oses présenter une tête ennemie[1],
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie, 1050
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu.
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel 1055
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis; et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main, 1060
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États[2].
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage[3] 1065
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,

1. Euripide :

Δεῖξον δ', ἐπειδή γ' ἐς μίασμ' ἐλήλυθας,
τὸ σὸν πρόσωπον δεῦρ' ἐναντίον πατρί. (946-7.)

« Viens donc, après t'être souillé de ton crime, viens ici regarder ton père en face! »

2. Euripide :

ἔξερρε γαίας τῆσδ' ὅσον τάχος φυγάς,
καὶ μήτ' Ἀθήνας τὰς θεοδμήτους μόλῃς,
μήτ' εἰς ὅρους γῆς ἧς ἐμὸν κρατεῖ δόρυ. (973-5.)

« Sors de ce pays au plus vite, va en exil, et ne reviens jamais à Athènes la divine, ne franchis pas les frontières de la terre soumise à ma lance. »

3. Euripide :

Ἀλλ', ὦ πάτερ Πόσειδον, ἃς ἐμοί ποτε

Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle. 1070
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père.
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Étouffe dans son sang ses desirs effrontés : 1075
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon âme interdite;
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,

ἀρὰς ὑπέσχου τρεῖς, μιᾷ κατέργασαι
τούτων ἐμὸν παῖδ', ἡμέραν δὲ μὴ φύγοι
τήνδ', εἴπερ ἡμῖν ὧπασας σαφεῖς ἀράς. (887-90.)

« O Poseidon, mon père, tu m'as promis d'exaucer trois de mes prières : écoute celle-ci, fais périr mon fils, qu'il ne survive pas à ce jour, si tu m'as accordé de faire des vœux efficaces. »

Et Sénèque :

. . . . . *Genitor æquoreus dedit*
Ut vota prono trina concipiam deo.... (939-40.)
En, perage donum triste, regnator freti.
Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem.... (942-3.)
Fer abominandam nunc opem nato, parens.
Nunquam supremum numinis munus tui
Consumeremus, magna ni premerent mala.
Inter profunda Tartara et Ditem horridum....
Voto peperci : redde nunc pactam fidem. (945-50.)

« Le souverain des mers m'a accordé de faire trois vœux, qu'il exaucerait.... Allons, remplis ton funeste engagement, roi des mers : qu'Hippolyte cesse de voir le jour. O mon père, donne un détestable secours à ton fils. Jamais je n'aurais usé de ta suprême libéralité, sans les maux terribles qui m'accablent. Dans le profond Tartare, chez l'horrible Pluton,... j'ai ménagé mes vœux : accomplis maintenant ta promesse.

Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix[1]. 1080

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phèdre enseveliroit ta brutale insolence.
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie, 1085
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche[2]; 1090
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés; 1095
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux. 1100
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

1. Euripide :

Ἔκ τοι πέπληγμαι· σοὶ γὰρ ἐκπλήσσουσί με
λόγοι ... (934-5.)

Je suis confondu. Tes paroles me frappent de stupeur! »

2. L'idée de cette réticence est chez Euripide; mais l'idée seulement (v. 1038-7).

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage, 1105
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer[1].
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse. 1110
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane....

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux : 1115
Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux;
Et pour tout autre objet ton âme indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler. 1120
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime; j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis;
La fille de Pallante a vaincu votre fils.
Je l'adore, et mon âme, à vos ordres rebelle, 1125
Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? ciel! Mais non, l'artifice est grossier.
Tu te feins criminel pour te justifier.

1. Euripide :

Ἐνὸς δ' ἄθικτος, ᾧ με νῦν ἐλεῖν δοκεῖς·
λέχους γὰρ ἐς τόδ' ἡμέρας ἁγνὸν δέμας. (10, 2-3.)

« Il y a une faute dont je suis pur; c'est celle dont tu prétends me convaincre. J'ai gardé mon corps chaste jusqu'à ce jour. »

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime,
Je venois en tremblant vous le dire à vous-même. 1130
Hé quoi? de votre erreur rien ne vous peut tirer?
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?
Que la terre, le ciel, que toute la nature[1]....

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours, 1135
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice.
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous? 1140

THÉSÉE.

Fusses-tu par delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide[2].

1. Euripide :

Νῦν δ' Ὅρκιόν σοι Ζῆνα καὶ πέδον χθονὸς
ὄμνυμι, τῶν σῶν μήποθ' ἅψασθαι γάμων. (1025-6.)

« J'en jure par Zeus, gardien des serments, par le sol de cette terre : jamais je n'ai approché de ta femme. »

2. Euripide :

Ἱππ. Οἴ μοι! τί δράσεις; οὐδὲ μηνυτὴν χρόνον
δέξει καθ' ἡμῶν, ἀλλά μ' ἐξελᾷς χθονός;

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste 1145
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi[1].

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère?
Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère, 1150
Phèdre est d'un sang, Seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi? ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue :

Θησ. Πέραν γε Πόντου τερμόνων τ' Ἀτλαντικῶν,
εἴ πως δυναίμην, ὡς σὸν ἐχθαίρω κάρα. (1051-1054.)

« Hipp. Hélas! Que veux-tu faire? Tu n'attends pas que le temps témoigne contre moi? Tu me chasses de cette terre?
— Th. Oui, et si je pouvais, je t'enverrais au delà du Pont ou des bornes Atlantiques, tant je hais ton visage.... »

1. Euripide :

Ἱππ. Ποῖ δῆθ' ὁ τλήμων τρέψομαι; τίνος ξένων
δόμους ἔσειμι, τῇδ' ἐπ' αἰτίᾳ φυγών;
Θησ. Ὅστις γυναικῶν λυμεῶνας ἥδεται
ξένους κομίζων καὶ ξυνοικούρους κακῶν. (1066-9.)

« Où me réfugier, malheureux? Vers quels hôtes irai-je, sous le coup d'une telle accusation? — Vers ceux qui aiment à protéger les adultères, les complices des crimes. »

Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux[1] 1155
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III

THÉSÉE, seul.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux Dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter. 1160
Je t'aimois; et je sens que malgré ton offense
Mes entrailles pour toi se troublent par avance[2].
Mais à te condamner tu m'as trop engagé.
Jamais père en effet fut-il plus outragé?
Justes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable, 1165
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable?

1. Euripide :

Θησ. Οὔχ ἕλξετ' αὐτὸν, ὀμῶες; οὐκ ἀκούετε
πάλαι ξενοῦσθαι τόνδε προὐννέποντά με;...
Ἱππ. Κλαίων τις αὐτῶν ἄρ' ἐμοῦ γε θίξεται·
σὺ δ' αὐτὸς, εἴ σοι θυμὸς, ἐξώθει χθονός.
Θησ. Δράσω τάδ', εἰ μὴ τοῖς ἐμοῖς πείσει λόγοις. (1084-9.)

« Ne l'arracherez-vous pas d'ici, esclaves? N'entendez-vous pas que ma voix le bannit depuis longtemps? — Malheur à qui me touchera : toi-même, si tu veux, jette-moi hors de ce pays. — Je le ferai, si tu ne m'obéis pas. »

2. Sénèque indique le mouvement, mais lorsque Thésée apprend la mort d'Hippolyte :

... O nimium potens,
Quanto parentes sanguinis vinclo tenes,
Natura! quam te colimus inviti quoque! (1111-2.)

« O nature, trop puissante nature! par quel lien du sang tiens-tu les pères? Comme, même malgré soi, on te respecte! »

SCÈNE IV

PHÈDRE, THÉSÉE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi.
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi.
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encore, épargnez votre race, 1170
Respectez votre sang, j'ose vous en prier.
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier[1];
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, Madame, en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé.
Une immortelle main de sa perte est chargée.
Neptune me la doit. et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit! Quoi? vos vœux irrités....

THÉSÉE.

Quoi? craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutés? 1180
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes.
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes;
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :

1. Modification peu heureuse de la vieille image biblique qui reparaîtra dans *Athalie* : « Le sang de vos rois crie » (v. 89).

Sa fureur contre vous se répand en injures : 1185
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures;
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, Seigneur?

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice. 1190
Je vais moi-même encore au pied de ses autels
Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCÈNE V

PHÈDRE, seule.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille?
Quel coup de foudre, ô ciel! et quel funeste avis! 1195
Je volois toute entière au secours de son fils;
Et m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,
Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir?
Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir; 1200
Peut-être, si la voix[1] ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!
Ah, Dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable 1205

1. *Voix*, pour *parole*.

S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grâce. 1210
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir;
Et je me chargerois du soin de le défendre?

SCÈNE VI

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

Œnone, qui l'eût cru? j'avois une rivale.

ŒNONE.

Comment?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter, 1220
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie?

PHÈDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée! 1225
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure
N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure. 1230
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? Depuis quand? Dans quels lieux?
Tu le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher? 1235
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyoient avec pleine licence.
Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence;
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux,
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux. 1240
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée, 1245
Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir;
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes. 1250

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours.
Au moment que je parle, ah! mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter, 1255
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone. Prends pitié de ma jalouse rage,
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux. 1260
Qu'il ne se borne pas à des peines légères :
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore! 1265
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire[1] à la fois l'inceste et l'imposture. 1270
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis? et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue?
J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux; 1275
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains. 1280
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,

1. *Respirer* ne marque pas ici le désir, mais le caractère : comme le parfum de l'âme. Pareillement *spirare* en latin.

Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible[1]? 1285
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille;
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille. 1290
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

ŒNONE.

Hé! repoussez, Madame, une injuste terreur. 1295

1. « Racine, fait remarquer ici M. Paul Mesnard, s'est approprié, mais en les transformant avec un art admirable, quelques idées dont le germe se trouve dans Sénèque. C'est la Nourrice, dans la tragédie latine, qui rappelle à Phèdre combien son crime trouve de juges parmi les Dieux ses ancêtres, Minos, le Soleil, Jupiter lui-même » :

Si, quod maritus supera non cernit loca,
Tutum esse facinus credis, et vacuum metu,
Erras.... (144-6.)
Quid ille, lato maria qui regno premit,
Populisque reddit jura centenis pater?
Latere tantum facinus occultum sinet?... (148-150.)
Quid ille rebus lumen infundens suum
Matris parens? quid ille, qui mundum quatit....
Sator Deorum? Credis hoc posse effici,
Inter videntes omnia ut lateas avos? (153-4, 156-7.)

« Si parce que ton mari ne voit plus le jour des vivants, tu crois ton crime en sûreté, et perds la crainte, tu te trompes.... Mais ton père, le puissant souverain de tant de mers, le juge de tant de peuples? crois-tu qu'il laissera un tel crime caché?... Et celui qui verse sa lumière sur l'univers, le père de ta mère? Et celui qui ébranle le ciel, le maître des Dieux? Que crois-tu pouvoir cacher à tant d'aïeux qui voient tout? »

Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous? 1300
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les Dieux mêmes, les Dieux, de l'Olympe habitants [1],
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes, 1305
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes [2].

1. Expression homérique : Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες.

2. La Nourrice avait dit tout cela à Phèdre, dans Euripide, au moment où elle venait d'en recevoir l'aveu de son amour :

Οὐ γὰρ περισσὸν οὐδὲν, οὐδ' ἔξω λόγου
πέπονθας· ὀργαὶ δ' ἐς σ' ἀπέσκηψαν θεᾶς.
Ἐρᾷς· τί τοῦτο θαῦμα; σὺν πολλοῖς βροτῶν.
Κἄπειτ' ἔρωτος οὕνεκα ψυχὴν ὀλεῖς;... (437-440.)
Κύπρις γὰρ οὐ φορητὸν, ἢν πολλὴ ῥυῇ... (443.)
Ἴσασι μὲν Ζεὺς ὥς ποτ' ἠράσθη γάμων
Σεμέλης, ἴσασι δ' ὡς ἀνήρπασέν ποτε
ἡ καλλιφεγγὴς Κέφαλον ἐς θεοὺς Ἕως
ἔρωτος οὕνεκ'· ἀλλ' ὅμως ἐν οὐρανῷ
ναίουσι. . . . . (453-57.)
σὺ δ' οὐκ ἀνέξει; Χρῆν σ' ἐπὶ ῥητοῖς ἄρα
πατέρα φυτεύειν ἢ 'πὶ δεσπόταις θεοῖς
ἄλλοισιν, εἰ μὴ τούσδε γε στέρξεις νόμους. (459-61.)

« Il ne t'arrive rien d'extraordinaire, d'inouï. La colère d'une déesse t'a frappée. Tu aimes : est-ce une si grande merveille? Cela est arrivé à tant d'autres. Et tu mourrais à cause de cet amour?... On ne peut résister à Cypris, quand elle attaque de toute sa force.... On sait bien que Zeus jadis fut épris de Sémélé : on sait que jadis l'étincelante Aurore ravit Céphale aux cieux, parce qu'elle l'aimait; et malgré cela ils habitent l'Olympe.... Et toi, tu ne te soumettrais pas? il t'eût fallu donner en naissant une loi spéciale, ou d'autres dieux, si tu ne te résignés point aux lois communes. »

PHÈDRE.

Qu'entends-je ? Quels conseils ose-t-on me donner?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ? Voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue. 131
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé 131
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable :
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer !
Et puisse ton supplice à jamais effrayer 132
Tous ceux qui comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin,
Détestables flatteurs, présent le plus funeste 132
Que puisse faire aux rois la colere céleste[1] !

1. Euripide, après les discours de la Nourrice qu'on vient de citer faisait dire à Phèdre :

Αἶξον δ' ὕβρίζουσ' · οὐ γὰρ ἄλλο πλὴν ὕβρις
τάδ' ἐστὶ, κρείσσω δαιμόνων εἶναι θέλειν. (474-5.)

« Renonce à cet excès d'orgueil, car n'est-ce pas de l'orgueil, de vouloir être plus fort que les dieux. »

Et plus tard, avant de se tuer, Phèdre la chasse :

Τοῦτ' ἔσθ', ὃ θνητῶν εὖ πόλεις οἰκουμένας
δόμους τ' ἀπόλλυσ', οἱ καλοὶ λίαν λόγοι. (486-7.)
Ὦ παγκακίστη, καὶ διαφθορεῦ φίλων,
οἷ' εἰργάσω με ! Ζεύς σ', ὁ γεννήτωρ ἐμὸς,
πρόρριζον ἐκτρίψειεν, οὐτάσας πυρί.... (682-4.)

ŒNONE, seule.

Ah, Dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix ? Je l'ai bien mérité.

Ὄλοιο καὶ σὺ χὥστις ἄκοντας φίλους
πρόθυμός ἐστι μὴ καλῶς εὐεργετεῖν.... (693-4.)
Ἀλλ' ἐκποδὼν ἄπελθε, καὶ σαυτῆς πέρι
φρόντιζ'· ἐγὼ γὰρ τἀμὰ θήσομαι καλῶς. (708-9.)

« Et voilà ce qui perd les villes florissantes et les maisons des hommes; ce sont les discours trop spécieux.... Scélérat ! peste de tes amis ! Qu'as-tu fait de moi ? Que Zeus, auteur de ma race, te renverse, t'écrase de sa foudre ! Et périsse avec toi quiconque met son zèle à rendre à ses amis, malgré eux, de honteux services.... Hors d'ici ! ne songe plus qu'à toi. Je réglerai moi-même comme il faut ma destinée. »

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HIPPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

Quoi? vous pouvez vous taire en ce péril extrême?
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime? 133
Cruel, si de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez, séparez-vous de la triste Aricie;
Mais du moins en partant assurez votre vie.
Défendez votre honneur d'un reproche honteux, 133
Et forcez votre père a révoquer ses vœux.
Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé! que n'ai-je point dit?
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit? 134
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les Dieux.
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime, 134

Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure. 1350
Sur l'équité des Dieux osons nous confier :
Ils ont trop d'intérêt à me justifier;
Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous. 1355
Je permets tout le reste à mon libre courroux.
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné; 1360
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrâce y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens.
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens;
De puissants défenseurs prendront notre querelle; 1365
Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
A nos amis communs portons nos justes cris;
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre. 1370
L'occasion est belle, il la faut embrasser.
Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer?
Votre seul intérêt m'inspire cette audace.
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher? 1375

ARICIE.

Hélas! qu'un tel exil, Seigneur, me seroit cher!
Dans quels ravissements, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée!

Mais n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous? 13
Je sais que sans blesser l'honneur le plus sévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père :
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, Seigneur; et ma gloire alarmée....

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amène devant vous :
Fuyez mes ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne. 13
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain : 13
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel; 14
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère;
Nous le prirons tous deux de nous servir de père.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom.
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les Dieux enfin, témoins de mes tendresses, 14
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le Roi vient. Fuyez, Prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ, je demeure un moment

Allez; et laissez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide. 1410

SCÈNE II

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux, éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songe à tout, chère Ismène, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame! Que faisoit Hippolyte en ce lieu? 1415

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité :

De votre injuste haine il n'a pas hérité; 142
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends : il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, Seigneur ?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage : 142
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence? 143
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez : repentez-vous de vos vœux homicides;
Craignez, Seigneur, craignez que le ciel rigoureux 143
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes;
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat. 144
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre 1445
Un.... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence. 1450

SCÈNE IV

THÉSÉE, seul.

Quelle est donc sa pensée? et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur, 1455
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons Œnone.
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'Œnone sorte, et vienne seule ici. 1460

SCÈNE V

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la Reine médite,
Seigneur, mais je crains tout du transport qui l'agite.

Un mortel désespoir sur son visage est peint;
La pâleur de la mort est déjà sur son teint.
Déjà, de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer Œnone s'est lancée[1].
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la Reine:
Le trouble semble croître en son âme incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle[2].
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus.
Elle a trois fois écrit; et changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée[3].
Daignez la voir, Seigneur; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel! Œnone est morte, et Phèdre veut mourir?
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre!
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

1. L'idée du suicide de la complice de Phèdre est dans Gilbert (V, 5).
2. Réminiscence de la *Médée* d'Euripide, qui tour à tour caresse et repousse ses enfants, avant de les tuer (1069-78).
3. Réminiscence de l'*Iphigénie* d'Euripide (v. 35-40).

SCÈNE VI

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre? 1490
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus[1].

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus? Hé quoi? quand je lui tends les bras,
Les Dieux impatients ont hâté son trépas?
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène[2],
Il étoit sur son char; ses gardes affligés

1. Euripide : Ἱππόλυτος οὐκέτ' ἐστίν (1162).
2. Dans Quinault, Bellérophon, calomnié par Sténobée, détesté de Prœtus, rencontre de même un monstre; et l'on vient raconter sa mort, comme ici. (Cf. p. 762.)

Imitoient son silence, autour de lui rangés[1]; 150
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée, 150
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable. 151
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé[2].
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide[3];

1. Euripide :

... πρόσπολοι δ' (ὑφ' ἅρματος?)
πέλας χαλινῶν εἱπόμεσθα δεσπότῃ
τὴν εὐθὺς Ἄργους κἀπιδαυρίας ὁδόν. (1195-7.)

« Nous, les serviteurs, près du char, à côté des rênes, nous escortion le maître : on suivait la route d'Argos et d'Épidaure. »

Mais Hippolyte parle dans Euripide et dans Sénèque.

2. Euripide :

Ἔνθεν τις ἠχώ, χθόνιος ὡς βροντὴ Διός,
βαρὺν βρόμον μεθῆκε φρικώδη κλύειν.
Ὀρθὸν δὲ κρᾶτ' ἔστησαν οὖς τ' ἐς οὐρανὸν
ἵπποι· παρ' ἡμῖν δ' ἦν φόβος νεανικός,
πόθεν ποτ' εἴη φθόγγος.... (1201-5.)

« Un bruit pareil à un tonnerre souterrain de Zeus, un affreu mugissement, qu'on ne pouvait entendre sans frissonner, éclata sou dain. Les chevaux dressent la tête, pointent des oreilles; une terreu immense nous saisit, nous demandant d'où venait ce bruit. »

3. Dans Ovide (*Métam.*, XV, 506 et suiv.), Hippolyte ressuscité racont sa mort. Racine y a pris quelques traits :

... cumulusque immanis aquarum
In montis speciem curvari et crescere visus.

« Une vague énorme s'enfle et se courbe, pareille à une montagne.

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux, 1515
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux. 1520
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté[1].
Tout fuit; et sans s'armer d'un courage inutile, 1525
Dans le temple voisin chacun cherche un asile[2].

1. ... *Refluitque exterritus amnis.* (Virg., *En.*, VIII, 240.)

2. Euripide :

.... εἰς δ' ἁλιῤῥόθους
ἀκτὰς ἀποβλέψαντες ἱερὸν εἴδομεν
κῦμ' οὐρανῷ στηρίζον.... (1205-7.)
Κἄπειτ' ἀνοιδῆσάν τε καὶ πέριξ ἀφρὸν
πολὺν καχλάζον ποντίῳ φυσήματι,
χωρεῖ πρὸς ἀκτὰς, οὗ τέθριππος ἦν ὄχος.
Αὐτῷ δὲ σὺν κλύδωνι καὶ τρικυμίᾳ
κῦμ' ἐξέθηκε ταῦρον, ἄγριον τέρας,
οὗ πᾶσα μὲν χθὼν φθέγματος πληρουμένη
φρικῶδες ἀντεφθέγγετ', εἰσορῶσι δὲ
κρεῖσσον θέαμα δεργμάτων ἐφαίνετο. (1210-1217.)

« Jetant les yeux vers le rivage battu des flots, nous vîmes une vague prodigieuse, qui touchait le ciel; elle s'enfle, s'enveloppe d'une écume abondante, et roule en bouillonnant vers le rivage, à l'endroit où était le quadrige. Avec le flot bouillonnant, la mer vomit un monstre sauvage, un taureau, dont l'épouvantable mugissement fait retentir toute la terre alentour; nous regardons, mais aucun regard ne peut soutenir ce prodige. »

Sénèque (dont la description est largement emphatique et prolixe) :

Cum subito vastum tumuit ex ulto mare
Crevitque in astra... (1004-5.)
Consurgit ingens partus in vastum aggerem,

Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure. 153
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

Tumidumque monstro pelagus in terram ruit. (1015-4.)
... En totum mare
Immugit; omnes undique scopuli adstrepunt. (1023-24.)
Inhorruit concursus undarum globus,
Solvitque sese, et litori invexit malum
Majus timore. Pontus in terras ruit
Suumque monstrum sequitur. Os quassat tremor.

THESEUS.

Quis habitus ille corporis vasti fuit?

NUNTIUS.

Cærulea taurus colla sublimis gerens
Erexit altam fronte viridanti jubam.
Stant hispidæ aures. Cornibus varius color,
Et quem feri dominator habuisset gregis.
Et quem sub undis natus : hinc flammam vomit,
Oculi hinc relucent.... (1026-1038.)
... ingens bellua immensam trahit
Squammosa partem. (1044-5.)

« Soudain la vaste mer s'enfle au large, et monte jusqu'aux astres Un immense enfantement se prépare sous l'effrayante hauteur de eaux, et la vague grosse d'un prodige roule vers la terre... La me entière mugit : tous les rochers d'alentour répondent. La masse énorm des eaux se dresse, se brise, et jette à la côte une calamité plus ter rible qu'aucun effroi ne saurait l'imaginer. La mer se précipite sur l terre, et suit le monstre qu'elle a créé. Un tremblement nous secoue — Quel était l'aspect de cette bête énorme? — Ce fier taureau a le co bleuâtre, le front hérissé d'une crinière verte, des oreilles velues qu se dressent. Les cornes ont des couleurs variées, celle d'abord qu'aurai le fier maître du troupeau, et celles aussi d'un animal marin. Il vomi de la flamme, et ses yeux reluisent.... Cette bête monstrueuse est cou verte d'écailles, et traîne une longue queue. »

La frayeur les emporte; et sourds à cette fois, 1535
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume[1],
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume[2].
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux. 1540
A travers des rochers la peur les précipite[3];

1. Euripide (1220-1223) et Sénèque (1068-1074) développent beaucoup plus l'idée et le vers.

2. Euripide :

Εὐθὺς δὲ πώλοις δεινὸς ἐμπίπτει φόβος· (1218.)
αἱ δ' ἐνδακοῦσαι στόμια πυριγενῆ γναθμοῖς
βίᾳ φέρουσιν, οὔτε ναυκλήρου χερὸς,
οὔθ' ἱπποδέσμων οὔτε κολλητῶν ὄχων
μεταστρέφουσαι. (1223-1226.)

« Aussitôt un étrange effroi saisit les juments, et, mordant le frein étincelant, elles emportent le char, sans plus obéir à la main, ni aux rênes, sans souci du char qu'elles traînent. »

Sénèque :

... Solus immunis metu
Hippolytus arctis continet frenis equos,
Pavidosque notæ vocis hortatu ciet.... (1051-3.)
Et torva (bellua) currus ante trepidantes stetit.
Contra feroci gnatus insurgens minax
Vultu nec ora mutat et magnum intonat.... (1060-62.)
Inobsequentes protinus frenis equi
Rapuere currum : jamque deerrantes via,
Quacumque pavidos rapidus evexit furor,
Hac ire pergunt, seque per scopulos agunt. (1065-68.)

« Seul Hippolyte est sans crainte : il ramasse les rênes et retient ses chevaux : sa voix connue leur parle et calme leur épouvante. Mais le monstre farouche s'arrête devant l'attelage effrayé.... Alors ton fils, menaçant, fier, se dresse; il ne change pas de visage; il pousse un grand cri.... Les chevaux n'obéissent plus au mors, ils empo tent le char : ils quittent la route, et, partout où les pousse leur effroi violent, ils se précipitent, et se jettent dans les rochers. »

3. Euripide (1226-31) et Sénèque (1074-78) décrivent la poursuite du monstre ; Racine y substitue un Dieu : est-ce Quinault qui lui a donné

L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle 154
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie[1];
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie[2].

l'idée de faire jouer l'imagination du peuple éprise de merveilleux (Cf. p. 763).

1. Euripide (1240) donne les cris d'Hippolyte arrêtant ses chevaux Στῆτ', ὦ φάτναισι ταῖς ἐμαῖς τεθραμμέναι. « Arrêtez, vous que j'ai nourries dans mes écuries. » Cette dernière expression a été utilisée pa Racine au vers 1548.

2. Euripide :

Σύμφυρτα δ' ἦν ἅπαντα· σύριγγές τ' ἄνω
τροχῶν ἐπήρων ἀξόνων τ' ἐνήλατα.
Αὐτὸς δ' ὁ τλήμων ἡνίαισιν ἐμπλακεὶς
δεσμὸν δυσεξήνυστον ἕλκεται δεθεὶς,
σποδούμενος μὲν πρὸς πέτραις φίλον κάρα,
θραύων δὲ σάρκας.... (1234-39.)

« Tout est en confusion. Les rayons des roues, les chevilles de l'essie se rompent. Lui, le malheureux, embarrassé dans ses rênes, est train sans pouvoir se défaire de ces liens. Sa tête heurte sur les rochers. Se chairs se déchirent. »

Ovide (*Métam.*, XV) :

Excutior curru, lorisque tenentibus artus
Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
Membra rapi partim, partim reprensa relinqui,
Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres
Exhalari animam, nullasque in corpore partes
Noscere quas posses : unumque erat omnia vulnus. (520 suiv.).

« Je tombe du char; mon corps s'embarrasse dans les rênes, me chairs à vif se déchirent. Mes nerfs sont retenus par des racines. Me membres sont traînés, ou restent accrochés aux rochers. Mes os rom pus éclatent avec bruit, et mon âme douloureuse s'exhale. Il n'y a pa

De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit. 1555
De son généreux sang la trace nous conduit :
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes[1].

une partie de mon corps qu'on puisse reconnaître : tout n'est plus qu'une plaie. »

Sénèque :

Præceps in ora gnatus, implicuit cadens
Laqueo tenaci corpus... (1082-3.)
Sensere pecudes facinus, et curru levi,
Dominante nullo, qua timor jussit ruunt. (1085-6.)
Late cruentat arva, et illisum caput
Scopulis resultat, auferunt dumi corpus,
Et ora durus pulchra populatur lapis
Peritque multo vulnere infelix decor. (1090-3.)

« Ton fils tombe en avant, et s'embarrasse dans les liens inextricables des rênes.... Les chevaux sentent l'accident, ils emportent le char plus léger, et, n'étant plus gouvernés, ils vont où l'effroi les pousse.... Hippolyte arrose la terre de son sang : sa tête se heurte et se fracasse contre les rochers; son corps reste par lambeaux aux ronces; les dures pierres meurtrissent son gracieux visage. Sa funeste beauté périt par mille plaies. »

1. Euripide :

Πολλοὶ δὲ βουληθέντες ὑστέρῳ ποδὶ
ἐλειπόμεσθα. Χώμὲν ἐκ δεσμῶν λυθεὶς
τμητῶν ἱμαντῶν οὗ κάτοιδ' ὅτῳ τρόπῳ
πίπτει, βραχὺν δὴ βίοτον ἐμπνέων ἔτι.... (1242-1246.)

« Nous tous, nous voulions le secourir : mais nous restions en arrière. Enfin, je ne sais comment, il se défait de ses liens : les courroies se rompent, et il tombe à terre, respirant à peine. »

Les vers 1557-8 viennent des vers 1091-3 de Sénèque, cités plus haut.

Le vers 1554 vient de Sénèque aussi :

Longum cruenta tramitem signat nota. (1104.)

« Il marque son chemin d'une longue trace de sang. »

J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain. 1560
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive, 1565
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
Qu'il lui rende.... » A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré[1],
Triste objet, où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père. 1570

THÉSÉE.

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables Dieux, qui m'avez trop servi[2]!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée.
Elle venoit, Seigneur, fuyant votre courroux, 1575
A la face des Dieux l'accepter pour époux.
Elle approche : elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur; 1580
Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte et le demande encore.

1. Sénèque : *Hoccine est formæ decus?* (1107.)

« Est-ce là cette forme si belle? »

2. Sénèque :

Tuque semper, genitor, iræ facilis assensor meæ. (1202.

« O mon père, tu as trop facilement exaucé ma colère. »

Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les Dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée, 1585
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismène est auprès d'elle; Ismène, toute en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière, 1590
Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie.
Ah! que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!
Mais, Madame, il est mort, prenez votre victime :
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez. 1600
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous et loin de ce rivage, 1605
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice. 1610

Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques au soin dont m'honorent les Dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté 1615
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence :
Il faut à votre fils rendre son innocence[1].
Il n'étoit point coupable.

THÉSÉE.

Ah! père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné! 1620
Cruelle, pensez-vous être assez excusée....

PHÈDRE.

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée[2].
C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste; 1625
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,

1. Dans la tragédie de Quinault, dont j'ai parlé, Sténobée déclare l'innocence de Bellérophon, au moment où l'on suppose qu'il est mort déchiré par la Chimère.

2. Sénèque :

... Falsa memoravi, et nefas
Quod ipsa demens pectore insano hauseram,
Mentita finxi : vana punisti, pater;
Juvenisque castus crimine incestæ jacet. (1187-1190.)

« J'ai porté une fausse accusation : le crime que moi-même dans mon cœur insensé, dans mon délire, j'avais conçu, je l'ai jeté sur lui par un mensonge. Le crime que tu as puni, toi, son père, est imaginaire : chaste, le jeune héros a péri, et moi, qui l'accusais, c'est moi qui suis incestueuse

Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur.
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même. 1630
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déjà tranché ma destinée;
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords, 1635
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu; 1640
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour, qu'ils souilloient, toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, Seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire 1645
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste. 1650
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités;
Et pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

ESTHER

NOTICE SUR ESTHER

Mme de Maintenon avait fondé la maison de Saint-Cyr. Elle n'en voulait pas faire un couvent. Elle voulait que ses demoiselles fussent élevées pour le monde, pour y être des chrétiennes, des mères de famille, mais aussi pour y être des femmes d'esprit. Pour distraire et cultiver ces jeunes filles, on leur fit jouer la comédie. Les pièces innocentes de la directrice, Mme de Brinon, étaient trop plates; les tragédies profanes de Racine étaient trop troublantes. Mme de Maintenon demanda, en 1688, à Racine de composer sur une matière de morale ou de piété quelques scènes mêlées de chant propres à être récitées par de jeunes enfants.

Racine choisit dans l'Écriture le sujet d'*Esther*, qui enchanta Mme de Maintenon, et même Boileau, d'abord opposé à une entreprise où il lui semblait que son ami ne pouvait que compromettre sa gloire. Le *Prologue* de la Piété fut ajouté, une fois la pièce terminée, pour donner un rôle à Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon. Moreau, organiste de Saint-Cyr, composa la musique des chœurs.

La première représentation eut lieu à Saint-Cyr, le 26 janvier 1689 : outre les demoiselles, le roi, Mme de Maintenon, le Dauphin, Louvois, Bossuet, et quelques évêques et courtisans, composaient le public. Il y eut cinq autres représentations, le 9 janvier, les 3, 5, 15 et 19 février. Il y eut encore quelques représentations en janvier et février 1690.

Les représentations de 1689 surtout eurent beaucoup d'éclat. Les courtisans briguèrent avec ardeur le privilège d'y assister. Les jeunes filles de Saint-Cyr, données en spectacle, louées,

applaudies, adulées, furent étourdies de leur succès : la tête en tourna à plus d'une. Le bel esprit, la vanité, l'ambition envahirent Saint-Cyr. Plusieurs des dames de Saint-Louis, le curé de Versailles, Hébert, le nouveau directeur de la maison, Godet des Marais, qu'on venait de faire évêque de Chartres, représentèrent à Mme de Maintenon le mal que de tels spectacles faisaient à la dévotion et à la simplicité des demoiselles. Mme de Maintenon le sentait elle-même. Elle arrêta les représentations et réforma Saint-Cyr.

Esther ne disparut pas, mais ne fut plus jouée qu'à huis clos, comme *Athalie*. On en donna notamment quelques représentations après l'arrivée de la duchesse de Bourgogne (1697), qui aimait à y faire un rôle : mais cela se passa sans bruit, dans une classe de Saint-Cyr ou dans la chambre de Mme de Maintenon à Versailles.

Les courtisans firent des applications de la pièce : on reconnaissait Mme de Maintenon dans Esther; elle-même prenait plaisir à la ressemblance, que Racine avait assurément indiquée. Les jeunes Israélites élevées dans un coin du palais, près desquelles Esther va oublier sa grandeur, c'était la maison de Saint-Cyr. Assuérus était Louis XIV. Mais alors l'altière Vasthi était Mme de Montespan. Dans Aman, on prétendait reconnaître Louvois, dont la faveur déclinait. On allait plus loin, et l'on trouvait dans l'édit de proscription des Juifs la révocation de l'édit de Nantes : ce qui est absolument invraisemblable. Si Racine avait songé à quelques persécutés de son temps, ce ne pouvait être qu'aux jansénistes.

Esther passa à la Comédie-Française en 1721.

On trouvera plus loin l'analyse du livre biblique dont Racine a tiré son sujet. Les érudits sont d'accord pour attribuer une valeur historique au livre d'*Esther* : mais à quel roi de Perse rapporter ces événements? M. de Saci, au XVIIe siècle, voyait Darius dans Assuérus, et Atossa dans Esther. Il paraît démontré aujourd'hui que Xerxès est l'Assuérus de la Bible, et que les événements doivent se placer au retour de la malheureuse campagne du roi contre les Grecs. Esther entre au palais en 479 ou 478, la sixième

1. Cf. Oppert, *Commentaire historique et philologique du livre d'Esther*, d'après la lecture des inscriptions perses, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, janvier 1864.

année du règne. Elle est favorite un an après. L'ordre d'égorger les Juifs est donné en avril, révoqué en juin 474. Les Juifs massacrent leurs ennemis en mars 473. Aman doit être un Méde-Perse. On ne connaît à Xerxès qu'une femme, qui est de race perse, Amestris, fille d'Otanès. Mais les rois de Perse, outre leur femme légitime, pouvaient avoir plusieurs concubines. La Juive Edissa ou Hadassa (myrte, en hébreu), devenue au harem Esther (étoile, en persan), devait être une de ces femmes qui pouvaient recevoir le titre de reines, mais dont les fils n'étaient pas aptes à hériter.

Le sujet d'Esther a souvent tenté les poètes; on connaît six tragédies antérieures à celle de Racine :

Aman, par André de Rivaudeau, impr. 1566.

Esther, par Pierre Mathieu, 1578.

Aman, par Antoine de Montchrestien, impr. 1601.

La perfidie d'Aman, mignon et favori du roi Assuérus (trag. politique d'actualité sur la mort du maréchal d'Ancre), anonyme, impr. 1617.

La belle Hester, par le sieur Japien Marfrière (pseudon. de Ville-Toustain), impr. en 1620.

Esther, par Du Ryer, 1643.

Esther a fourni aussi un poème du genre épique au *sieur de Boisval* (pseud. de Desmarets de Saint-Sorlin) : on ne saurait rien imaginer de plus mauvais.

EXTRAITS

ET

DOCUMENTS RELATIFS A ESTHER

I. — UNE REPRÉSENTATION D' « ESTHER »

« Nous y allâmes samedi[1] (à Saint-Cyr), Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisoit garder un siège auprès d'elle, vous voyez quel honneur. « Pour vous, madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étoient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étoient peut-être pas sous les fontanges de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des

1. C'est la sixième et dernière représentation.

'saumes et de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une eauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'ap-robation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de a place pour aller dire au roi combien il étoit content, et qu'il toit auprès d'une dame qui étoit bien digne d'avoir vu *Esther*. e roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me it : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beau-coup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avoient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah! pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'en-ie : comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, il ut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit sans éclat. M. le prince, Mme la princesse me vinrent dire un ot; Mme de Maintenon, un éclair : elle s'en alloit avec le roi; répondis à tout, car j'étois en fortune[1].... »

II. — LE LIVRE D' « ESTHER »

Le *Livre d'Esther* est, selon la décision du concile de Trente, n des livres canoniques de l'Ancien Testament. Il se compose e deux parties bien différentes : l'une, qui appartient à la Bible ébraïque, œuvre toute juive de sentiment et de style, sobre, rusque, énergique, expressive, où l'on a remarqué l'absence mplète du nom de Dieu, ce qui a fourni matière à bien des iscussions pour les savants; l'autre, qui n'existe que dans la ersion des Septante, œuvre d'un Juif hellénisé, plus prolixe, us littéraire, toute pleine du nom du Seigneur, riche encore n beautés, puisque c'est de là que Racine a traduit l'admirable rière d'Esther. Saint Jérôme, dans sa traduction, a nettement stingué les deux parties : le récit hébraïque comprend les premiers chapitres et les 3 premiers versets du dixième; le

1. Mme de Sévigné, lettre du 21 février 1689.

reste (x, 4-xvi) forme les *Additions au Livre d'Esther*, et se compose de ces interpolations, explications et développements dont le texte primitif a été augmenté dans la version des Septante.

Voici ce que raconte la Bible hébraïque :

I. La troisième année de son règne, dans la ville de Suse, le roi Assuérus fait à ses courtisans, officiers et principaux serviteurs, aux gouverneurs de province, aux grands seigneurs mèdes et perses, un festin magnifique qui dure cent quatre-vingts jours. Vers la fin de ces fêtes on donne pendant sept jours un banquet dans le vestibule de son jardin. Le septième jour, ayant bien bu, et se trouvant extraordinairement gai, il commande à ses sept eunuques d'aller chercher la reine Vasthi, qui traitait de son côté les femmes, pour en faire admirer la beauté à ses convives. Elle refuse de venir. Le roi se fâche et réunit son conseil, qui est d'avis de chasser la reine pour avoir désobéi à son mari et donné à toutes les femmes de l'empire l'exemple de l'insoumission. Ce qui fut fait, et un édit du roi envoyé dans toutes les provinces ordonna que toutes les femmes respectassent l'autorité de leurs maris.

II. Plus tard, le roi regretta Vasthi. Pour la lui faire oublier on chercha dans tout l'empire les plus belles filles, parmi lesquelles se trouva la Juive Esther, nièce de Mardochée. On les amenait au palais, on les gardait pendant douze mois ; puis on les présentait au roi, parfumées et parées, et celles qui lui plaisaient devenaient ses concubines et étaient mises dans le harem. Quand le tour d'Esther fut venu, elle plut si fort au roi qu'il la fit reine à la place de Vasthi ; et il fit un grand festin et de grands dons en son honneur : c'était la 7e année de son règne. Il ignorait cependant qui elle était : Mardochée lui avait recommandé de cacher sa naissance et sa race. Il se tenait aux portes du palais depuis qu'on l'y avait amenée, pour veiller sur elle et la diriger. Pendant qu'il se tenait là, il découvrit une conspiration que les eunuques Bagathan et Tharès tramaient contre le roi. Il avertit Esther, qui prévint le roi. Les coupables furent pendus, et l'affaire écrite dans les Annales de l'empire.

III. Puis le roi prit pour ministre Aman, de la race d'Agag.

Tout le monde l'adorait, par ordre du roi. Mardochée seul ne courbait pas la tête. Aman résolut pour se venger de perdre tous les Juifs. Il tira au sort, la 12e année du règne d'Assuérus, quel jour il devait les exterminer : le sort marqua le douzième mois, appelé Adar. Aman alla trouver le roi, lui peignit les Juifs comme un peuple séditieux, ayant des mœurs et des lois à part : il lui promit dix mille talents, s'il lui abandonnait les Juifs. Le roi refusa l'argent, lui donna les Juifs pour en faire ce qu'il voudrait, et lui remit son anneau pour sceller ses décrets du sceau royal. Aman fit écrire des lettres par les secrétaires du roi dans toutes les provinces, en autant de langues qu'on en parlait dans l'empire, pour commander à tous les gouverneurs et à tous les peuples d'exterminer les Juifs le 13e jour du mois d'Adar.

IV. Mardochée, voyant l'édit affiché dans Suse, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendres, et vint gémir sur la place devant le palais. Mais il était défendu d'y entrer en habits de deuil. Les filles d'Esther et les eunuques lui apprirent que Mardochée était là, sur la place, à crier et à gémir. Elle lui envoya une robe, et commanda de l'amener; mais il ne voulut point la revêtir. Elle lui dépêcha alors l'eunuque Athach, pour savoir la cause de sa douleur. Mardochée remit à l'eunuque l'édit d'Aman, et fit dire à Esther d'aller trouver le roi. « Comment le puis-je, répondit-elle, si on ne peut, sous peine de mort, entrer chez le roi sans être mandé? » Mardochée lui envoya dire qu'elle périrait forcément avec son peuple, mais que peut-être elle avait été élevée pour le sauver. Esther fit alors dire à Mardochée de jeûner avec tous les Juifs pendant trois jours : elle en ferait autant avec ses servantes et irait trouver le roi.

V. Le 3e jour, Esther avec deux suivantes alla chez le roi. Elle s'arrêta dans la première salle. Il était dans sa chambre, sur son trône, en face de la porte, de sorte qu'il aperçut Esther dans l'antichambre. Il étendit vers elle son sceptre, qu'elle baisa. Il lui dit : « Que voulez-vous? » et il lui offrit la moitié de ses États. Elle l'invita à un festin avec Aman. A table, ayant bien bu, le roi dit à Esther : « Que voulez-vous? » et il lui offrit la moitié de ses États. Elle répondit qu'elle voulait l'avoir à dîner

le lendemain avec Aman. Celui-ci sortit tout fier, et comme Mardochée à la porte ne se leva pas pour lui faire honneur, il s'indigna, rassembla ses amis et sa femme Zarès, et, sur leur conseil, fit préparer une potence de cinquante coudées pour Mardochée.

VI. Cette nuit-là, le roi ne dormit pas; il se fit lire les Annales de son règne, et, voyant le service que Mardochée lui avait rendu, ayant appris qu'il était demeuré sans récompense, il fit venir Aman, et lui demanda comment il pouvait honorer un fidèle serviteur. Aman, croyant qu'il s'agissait de lui-même, conseilla de le revêtir d'une robe royale, et, le diadème au front, de le faire promener par la ville sur un cheval des écuries du roi, pendant qu'un grand tiendrait les brides et proclamerait qu'ainsi étaient honorés ceux que le roi honorait. « Va donc, dit le roi, prends Mardochée, et conduis-le ainsi que tu as dit. » Aman dut obéir et rentra chez lui la rage au cœur.

VII. Le même jour, le roi vint chez Esther avec Aman. Ayant bien bu, il lui dit : « Que voulez-vous? » et il lui offrit la moitié de ses États. Esther dénonça alors Aman et fit connaître sa cruauté. Le roi sortit en colère, et alla dans le jardin. Cependant Aman suppliait Esther : il se jeta sur son lit. A ce moment le roi entrait, il crut qu'Aman voulait faire violence à la reine, et s'emporta. On couvrit alors la tête d'Aman, et l'eunuque Harbona conseilla de le pendre au gibet préparé pour Mardochée : ce qui fut fait sur l'heure, et le roi s'apaisa.

VIII. Esther reçut les biens d'Aman et présenta au roi Mardochée, dont elle s'était avouée la nièce : le roi le fit intendant de sa maison. Tous les deux demandèrent la grâce des Juifs. Il leur donna son cachet, pour écrire les ordres qu'ils voudraient. Ils envoyèrent donc l'ordre à tous les gouverneurs d'épargner et d'honorer les Juifs, et le roi y ajouta la permission pour ceux-ci d'égorger leurs ennemis. Les Juifs étaient en fête.

IX. Ainsi, le 13e jour du mois d'Adar, les Juifs égorgèrent leurs ennemis. Ils tuèrent dans Suse cinq cents hommes et les dix fils d'Aman. Le roi dit à Esther : « Que voulez-vous encore? — Que l'on attache au gibet les cadavres des fils d'Aman, et que les Juifs continuent le massacre demain. » Les Juifs tuèrent

donc encore le 14e jour : il y eut 75 000 victimes. Ils ne s'arrêtèrent dans Suse que le 15e jour. Ils respectèrent les biens de leurs ennemis. Une fête, qu'on appela la fête des Sorts (*Phurim*), fut instituée par Mardochée en mémoire de ces événements, les 14e et 15e jours du mois d'Adar[1]. Mardochée resta le ministre du roi Assuérus et fit beaucoup de bien à ses frères.

A ce récit le texte grec des Septante ajoute un songe de Mardochée, avec l'explication qu'il reçoit des événements, les deux lettres du roi, qui est appelé Artaxerxès, pour condamner, puis absoudre les Juifs, une prière de Mardochée, celle d'Esther, et son évanouissement devant le roi.

1. Les Juifs ont fixé pour cette fête le 28 février comme correspondant à la date des livres saints. Selon M. Oppert, les 14e et 15e jours du mois d'Adar où les Juifs devaient être massacrés tombaient en mars 473.

QUESTIONS SUR ESTHER

I. Étudier l'*Aman* de Montchrestien.

II. Étudier l'*Esther* de Du Ryer.

III. Étudier quel usage Racine a fait de la Bible dans *Esther*.

IV. Comparer Racine, Montchrestien et Du Ryer dans l'usage qu'ils font de la Bible : 1° pour l'action de la pièce et les caractères ; 2° pour le style.

V. Le christianisme d'*Esther*.

VI. Les chœurs d'*Esther*.

1° Les idées de Racine sur l'emploi des chœurs dans la tragédie. Raison de l'absence des chœurs dans les tragédies profanes, de sa présence dans les tragédies sacrées de Racine. — 2° Le lyrisme de Racine.

VII. La poésie d'*Esther*.

VIII. L'action d'*Esther*.

IX. Les caractères.

PRÉFACE

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre[1] de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plaira de les appeler[2]. Mais en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses[3], qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur-le-champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes. Et cela leur sert surtout à les défaire de

1. Elles étaient 250.

2. Racine est trop profondément chrétien pour ne pas considérer, selon la doctrine de l'Église, tous les états de la vie humaine comme autant de vocations de Dieu.

3. Mme de Maintenon avait demandé à Mlle de Scudéry des modèles de conversations, que les jeunes filles apprenaient et récitaient. Cf. Gréard, *Extraits des lettres et des entretiens de Mme de Maintenon sur l'éducation*.

quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourroient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellents vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes[1], et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées[2], capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois pas faire, sur quelque sujet de piété, de morale, une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crus de mon côté que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet; d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, ce qui seroit,

1. *Fort profanes*, comme les tragédies que Racine lui-même avait composées. On fit jouer *Andromaque* aux demoiselles de Saint-Cyr; elles la jouèrent si bien, écrivait Mme de Maintenon, qu'elles ne la joueront plus. Elles entrèrent trop bien dans les passions que l'auteur avait peintes et les rendirent avec trop d'énergie et de vérité.

2. On ne mettait guère en musique et on ne chantait que des vers tendres et galants. Quant à la musique dramatique, à l'opéra, l'amour y régnait plus absolument encore que dans la tragédie.

à mon avis, une espèce de sacrilège[1], je pourrois remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'aperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque sorte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit, qui étoit de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu cette partie du chœur que les païens employoient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensois guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'Écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper; et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison. De sorte qu'un divertissement d'enfants est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour; le Roi lui-même, qui en avoit été touché, n'ayant pu refuser à tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Hérodote, pour mieux peindre Assuérus. Car j'ai suivi le sentiment de plusieurs savants interprètes de l'Écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont

1. Corneille s'explique à peu près avec la même rigueur dans son examen de *Polyeucte* sur le respect de l'Écriture sainte.

parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroissent des démonstrations[1]. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux[2], et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce[3].

On peut dire que l'unité de lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfants, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je

1. M. P. Mesnard pense que Racine a particulièrement en vue M. de Saci (Isaac Le Maistre), traducteur de la *Bible*. Le volume qui contient le *Livre d'Esther* parut en 1688. Dans l'avertissement qui précède le *Livre d'Esther*, M. de Saci s'est efforcé de démontrer qu'Assuérus était en effet Darius, fils d'Hystaspe.

2. Voir Hérodote, liv. I, ch. CXXXI.

3. « Xénophon, dans la *Cyropédie*, livre VIII, chapitre III, parle des temples, ou du moins des enceintes réservées aux dieux chez les Perses, τὰ τεμένη τοῖς θεοῖς ἐξῃρημένα. Quinte-Curce, livre III, chapitre III, fait mention de simulacres d'or et d'argent des dieux de la Perse, *deorum simulacra ex auro argentoque expressa*, et d'*autels* d'argent sur lesquels brûlait le feu sacré. Quant aux libations pratiquées par les Perses, on peut voir aussi la *Cyropédie*, livre VII, chapitre I, et Quinte-Curce, livre V, chapitre II. Mais l'autorité de la *Cyropédie* et celle de Quinte-Curce, en ce qui concerne la religion des anciens Perses, ont peu de poids. » (Note de M. P. Mesnard.) Au contraire, les érudits modernes ont remis en honneur l'autorité d'Hérodote. M. Maspero (*Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 468-470) dit que selon le mazdéisme, qui se conserva longtemps intact chez les Perses, « Aouramazdâ (*Ormouzd, le principe de vie*) n'avait ni statues, ni sanctuaires mystérieux, ni autels; mais sur les hauteurs s'élevaient des pyrées, ou temples du feu, où la flamme sacrée était entretenue d'âge en âge par des prêtres dont le devoir était de ne pas la laisser s'éteindre. La principale victime était le cheval; mais on offrait aussi le bœuf, la chèvre et la brebis ».

n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies. — Je crois qu'il est bon d'avertir ici que bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agréments de la pièce[1]. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis longtemps on n'a point entendu d'airs plus touchants ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient, si, ce péril étant passé, elles lui en avoient rendu de médiocres actions de grâce? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé, qu'on ne l'en remerciât sur-le-champ par de fort longs cantiques : témoin ceux de Marie, sœur de Moyse[2], de Débora[3] et de Judith[4], et tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman[5].

1. La musique d'*Esther* fut composée par J.-B. Moreau, maître de musique de la Chambre du roi, et musicien de la maison de Saint-Cyr. Il fit, plus tard, celle des chœurs d'*Athalie* et des Cantiques spirituels.
2. Moyse. *Exode*, XX, 20 et 21.
3. Débora. *Juges*, V, 1 sqq.
4. Judith. *Judith*, XVI, 1-21.
5. Il s'agit de la fête de *Phurim*, ou fête des Sorts, qui avait été fixée au 14e et au 15e jour du mois d'Adar.

NOMS DES PERSONNAGES

ASSUÉRUS, roi de Perse.
ESTHER, reine de Perse.
MARDOCHÉE, oncle d'Esther.
AMAN, favori d'Assuérus.
ZARÈS, femme d'Aman.
HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.
ASAPH, autre officier d'Assuérus.
ÉLISE, confidente d'Esther.
THAMAR, Israélite de la suite d'Esther[1].
GARDES DU ROI ASSUÉRUS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus.

LA PIÉTÉ fait le prologue.

1. « Les cinq premiers personnages de cette liste sont tirés du *Livre d'Esther*. Les quatre suivants sont de l'invention de Racine ; mais il a pris dans l'Écriture trois de leurs noms, ceux d'*Asaph*, d'*Élise* et de *Thamar* ; seulement *Élise* (Élisa) désigne dans la *Bible* un homme, et non une femme. » (Note de M. Paul Mesnard.)

ESTHER

TRAGÉDIE

PROLOGUE

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu, par la Grâce habité[1].
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints 5
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège[2], un roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux. 10
C'est lui[3] qui rassembla ces colombes timides,

1. La maison de Saint-Cyr. (Note de Racine.)
2. Est-ce une allusion à la révocation encore récente de l'édit de Nantes?
3. La création de Saint-Cyr appartient tout entière à Mme de Maintenon. Mais elle-même aimait à en reporter l'honneur sur le roi; elle entretenait sans cesse les jeunes filles des *bienfaits du roi*; elle s'oubliait et s'effaçait. Cela était prudent et politique.

Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides.
Pour elles, à sa porte élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.
Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta mémoire.
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris.
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangère :
Je suis la Piété, cette fille si chère, 20
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
Du zèle qui pour toi l'enflamme et le dévore
La chaleur se répand du couchant à l'aurore[1].
Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné, 25
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul de tant de rois
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits. 30
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie[2];
La discorde en fureur frémit de toutes parts;
Tout semble abandonner tes sacrés étendards;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres, 35
Sur les yeux les plus saints[3] a jeté ses ténèbres.
Lui seul, invariable et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde et n'écoute que toi,

1. Allusion aux missions du Levant et du Nouveau Monde, que Louis XIV encourageait et entretenait de son argent.

2. Allusion à la ligue d'Augsbourg (1687), dont l'âme est le prince d'Orange, le protestant Guillaume, qui vient de détrôner en 1688 le catholique Jacques II.

3. On reconnut ici une allusion au pape Innocent XI. Louis XIV était brouillé avec la cour de Rome, et celle-ci favorisait plus ou moins secrètement la coalition formée contre le roi de France.

Et bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice. 40
Grand Dieu, juge ta cause, et déploie aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées[1].
Des mêmes ennemis[2] je reconnois l'orgueil; 45
Ils viennent se briser contre le même écueil.
Déjà, rompant partout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts il couvre ses frontières[3].
Tu lui donnes un fils[4] prompt à le seconder, 50
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis.
Pareil à ces esprits que ta Justice envoie, 55
Quand son roi lui dit : « Pars », il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer[5]

1. Allusion à la guerre de Hollande, qui se termine à la paix de Nimègue (1678).

2. Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande, récemment devenu roi d'Angleterre, l'électeur de Brandebourg, et divers princes allemands, la maison d'Autriche (l'Empereur, et l'Espagne, maîtresse des Pays-Bas).

3. Divers éditeurs depuis le XVIIIe siècle ont écrit :

Du débris de leurs forts ils couvrent ses frontières.

C'est fausser le sens. *Il* se rapporte au roi, comparé plus haut à un écueil (au vers 46), et nommé un peu plus haut (aux vers 42 et 43) Racine fait allusion aux places conquises par le Dauphin dans la campagne de 1688.

4. Le grand dauphin, triste élève de Bossuet.

5. Le dauphin arriva le 6 octobre 1688, prit cette ville, puis Mannheim et Frankenthal, et était de retour à Versailles le 28 novembre 1688. Vauban avait dirigé les opérations.

Mais tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures, 60
S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions 65
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité.
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité. 70

ACTE I

(Le théâtre représente l'appartement d'Esther.)

SCÈNE PREMIÈRE

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui de Benjamin comme moi descendue[1],
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui d'un même joug souffrant l'oppression, 5
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma mémoire!
Mais toi, de ton Esther ignorais-tu la gloire?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher? 10

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,

1. « Dans les *Additions* au *Livre d'Esther* (ch. XI, verset 2) et dans Josèphe (XI, VI) il est dit que Mardochée était de la tribu de Benjamin. Esther, fille de son frère, était nécessairement de la même tribu. » (Note de M. P. Mesnard.)

Et de mes tristes jours n'attendois que la fin,
Quand tout à coup, Madame, un prophète divin[1] :
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse, 15
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse.
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
Sion : le jour approche où le Dieu des armées[2] 20
Va de son bras puissant faire éclater l'appui;
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui[3]. »
Il dit. Et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle! O triomphe admirable à mes yeux, 25
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement? 30

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce

1. Racine sous-entend le verbe, et le reprend ensuite dans le cours du discours avec un pronom comme sujet. « Lève-toi, *m'a-t-il dit.* » C'est une imitation de la construction latine :

... breviter cum talia Nisus : ...
Absistamus, ait, nam lux inimica propinquat.
(Virgile, *Enéide*, IX, 353, 355.)

« ... Quand Nisus brièvement : Arrêtons-nous, dit-il; le jour est proche. »

2. Expression biblique : *Dominus exercituum, Dominus Deus exercituum.*

3. « *Inaemiscentes filii Israel, propter opera vociferati sunt; ascendit que clamor eorum ad Deum ab operibus.* » (*Exode*, II, 23.) « Les fils d'Israël gémissant ont crié à cause des travaux qu'on leur imposait et leur cri est monte de leurs travaux jusqu'à Dieu. »

De l'altière Vasthi[1], dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir[2] la pensée. 35
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États[3] il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent[4]. 40
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent.
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.

1. Voici ce que dit la Bible de cette disgrâce : *Itaque die septimo cum Rex esset hilarior, et post nimiam potationem incaluisset mero, præcepit... septem eunuchis qui in conspectu ejus ministrabant, — ut introducerent reginam Vasthi coram Rege, posito super caput ejus diademate, ut ostenderet cunctis populis et principibus pulchritudinem illius : erat enim pulchra valde — Quæ renuit, et ad Regis imperium, quod per eunuchos mandaverat, venire contempsit.* (*Esther*, I, 10-12.) « Le septième jour, comme le roi était gai, et échauffé par le vin qu'il avait bu avec excès, il ordonna à sept eunuques qui servaient en sa présence, d'aller chercher la reine Vasthi et de l'amener devant lui, le diadème sur la tête, pour montrer à tous, peuples et princes, sa grande beauté : car elle était belle extrêmement Vasthi refusa, et ne daigna pas se rendre à l'ordre du roi, que les eunuques lui avaient porté. »

2. « *His ita gestis, postquam Regis Assueri indignatio defervuerat, recordatus est Vasthi et quæ fecisset, vel quæ passa esset,* » (*Esther*, II, 1.) « Quand la colère d'Assuérus se fut refroidie, il se souvint de Vasthi, de ce qu'elle avait fait, et de la façon dont on l'avait traitée. »

3. *Regnavit ab India usque ad Æthiopiam, super centum viginti septem provincias.* (*Esther*, I, 1.) « Il régna de l'Inde à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces. »

4. *Dixeruntque pueri Regis ac ministri ejus : Quærantur Regi puellæ virgines ac speciosæ, — et mittantur qui considerent per universas provincias puellas speciosas et virgines, et adducant eas ad civitatem Susan, et tradant eas in domum feminarum sub manu Egei eunuchi, qui est præpositus et custos mulierum regiarum : et accipiant mundum muliebrem, et cetera ad usus necessaria ; — et quæcumque inter omnes oculis Regis placuerit, ipsa regnet pro Vasthi. Placuit sermo regi, et ita, ut suggesserant, jussit fieri* (*Esther*, II, 2-4) « Les serviteurs et ministres du Roi dirent : « Qu'on cherche pour le Roi de belles vierges

On m'élevoit alors[1], solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours. 45
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état[2] des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité; 50
Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis.
Je vins[3]. Mais je cachai ma race et mon pays.

« qu'on envoie des gens chargés de découvrir dans toutes les provinces « les plus belles vierges : qu'ils les amènent à Suse, et qu'ils les met- « tent dans l'habitation des femmes aux mains de l'eunuque Égée, gar- « dien et surveillant des femmes du roi. Qu'elles reçoivent des parures « et tout ce qui est nécessaire. Et que celle qui entre toutes plaira aux « yeux du Roi règne pour Vasthi. » Le roi approuva ce discours : et il commanda de faire comme ils avaient conseillé. »

1. *Erat vir Judæus, in Susan civitate, vocabulo Mardochæus.... — Qui fuit nutritius filiæ fratis sui Edissæ, quæ altero nomine vocabatur Esther : et utrumque parentem amiserat; pulchra nimis et decora facie. Mortuisque patre ejus ac matre, Mardochæus sibi eam adoptavit in filiam.* (*Esther*, II, 5, 7.) « Il y avait dans Suse un Juif nommé Mardochée. Il avait élevé la fille de son frère Edissa, qui s'appelait aussi Esther, et qui était orpheline. Elle était tout à fait belle et noble de figure. Comme elle n'avait ni père ni mère, Mardochée l'adopta pour sa fille. »

2. On a reproché ici à Racine une erreur historique : depuis Cyrus les Juifs n'étaient plus captifs. Mais longtemps ceux qui revinrent alors en Palestine furent troublés dans la reconstruction du temple, et l'on peut supposer que ceux qui demeurèrent dans l'empire perse furent souvent maltraités et vexés, isolés qu'ils étaient parmi les populations étrangères et infidèles.

3. Selon la Bible, les esclaves prennent les plus belles filles dans tout l'empire et les amènent au palais. Esther est choisie sans que Mardochée soit consulté ; il se borne à tirer parti des événements qu'il ne peut empêcher. *Esther quoque inter ceteras puellas ei* (*Egeo eunucho*) *tradita est, ut servaretur in numero feminarum.... Qui* (*Mardochæus*) *deambulabat quotidie ante vestibulum domus, curam agens salutis*

Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales 55
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages[1] :
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages; 60
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours.
Et moi[2], pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus. 65
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois[3] entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits[4] le Roi parut frappé. 70

Esther, et scire volens quid ei accideret. (*Esther*, II, 8, 11.) — *Quæ noluit indicare ei populum et patriam suam : Mardochæus enim præceverat ei, ut de hac re omnino reticeret.* (*Esther*, II, 10.) « Esther fut remise à l'eunuque avec les autres filles, pour être gardée au nombre des femmes.... Mardochée se promenait chaque jour devant le vestibule du palais, inquiet du sort d'Esther, et voulant savoir ce qui lui arrivait. — Elle ne voulut pas indiquer sa nation ni sa patrie : Mardochée lui avait prescrit un silence absolu sur ce point. »

1. Souvenir de Tacite, lorsqu'il peint les brigues des femmes qui veulent succéder à Messaline auprès de Claude : *Nec minore ambitu feminæ exarserant : suam quæque nobilitatem, formam, opes contendere ac digna tanto matrimonio ostentare.* « Les femmes ne s'étaient pas livrées à une brigue moins ardente : chacune faisait valoir sa noblesse, sa beauté, sa fortune, tous les avantages qui la montraient digne d'un tel mariage. » (*Annales*, XII, 1.) Racine avait résumé ce passage en un seul vers dans *Britannicus* (1125).

2. *Quæ non quæsivit muliebrem cultum.* « Elle ne se para point. » (*Esther*, II, 15.) Au vers suivant, les *larmes* d'Esther appartiennent à Racine.

3. *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini : quocumque voluerit inclinabit illud.* (*Proverbes*, XXI, 1.) « Le cœur des Rois est dans la main du Seigneur, comme l'eau qui coule : il l'incline sur la pente qu'il veut. » Cf. plus loin, vers 729-34.

4. *Erat enim formosa valde, et incredibili pulchritudine, omnium*

Il m'observa longtemps dans un sombre silence,
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là sans doute agissoit sur son cœur.
Enfin avec des yeux où régnoit la douceur :
« Soyez reine », dit-il ; et dès ce moment même 75
De sa main sur mon front posa son diadème[1].
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes[2] 80
Hélas! durant ces jours de joie et festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins!
« Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs! 85
Sion, repaire affreux de reptiles impurs[3],
Voit de son temple saint les pierres dispersées[4],
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées! »

oculis gratiosa et amabilis videbatur. .. Et adamavit eam rex plus quam omnes mulieres. « Elle était belle extrêmement, elle était incroyablement belle, plaisante et aimable à tous les yeux.... Et le roi l'aima plus que toutes les femmes. »(*Esther*, II, 15, 17.)

1. *Et posuit diadema regni in capite ejus, fecitque eam regnare in loco Vasthi.* « Il posa le diadème royal sur son front, et il la fit régner à la place de Vasthi. » (*Esther*, II, 17.)

2. *Et jussit convivium præparari permagnificum cunctis principibus et servis suis, pro conjunctione et nuptiis Esther. Et dedit requiem universis provinciis, ac dona largitus est juxta magnificentiam principalem.* (*Esther*, II, 18.) « Il fit préparer un festin magnifique pour tous les princes et pour tous ses serviteurs, en l'honneur de son union avec Esther. Il donna repos à toutes les provinces, et fit des dons avec une munificence royale »

3. *Et dabo Jerusalem in acervos arenæ et cubilia draconum.* (*Jérémie*, IX, 11.) « Je ferai de Jérusalem un monceau de sable et un repaire de serpents. » — *Ut ponat civitates Juda solitudinem et habitaculum draconum....* (*Ibid.*, X, 22.) « Pour faire des villes de Juda une solitude et un repaire de serpents. »

4. *Les pierres dispersées.* Le culte fut rétabli dans le nouveau temple, selon Esdras, la sixième année du règne de Darius.

ÉLISE.

N'avez-vous point au Roi confié vos ennuis?

ESTHER.

Le Roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis 90
Celui par qui le ciel règle ma destinée
Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée[1].

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux[2]?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent, je le consulte; et ses réponses sages 95
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà par ses secrets avis
J'ai découvert au Roi les sanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques. 100
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion.
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.

1. *Necdum prodiderat Esther patriam et populum suum, juxta mandatum ejus. Quidquid enim ille præcipiebat, observabat Esther; et ita facta faciebat, ut eo tempore solita erat, quo eam parvulam nutriebat.* (*Esther*, II, 20.) « Esther n'avait point encore révélé sa patrie et sa nation, selon l'ordre de Mardochée. Elle faisait tout ce qu'il lui commandait; et elle continuait de lui obéir en tout, comme elle faisait du temps de son enfance, lorsqu'il la nourrissait. »

2. *Approcher de ces lieux.* Ce vers, avec la réponse qu'il amène, est une précaution que prend Racine contre les spectateurs et surtout contre les critiques de métier, toujours prompts en France à chicaner les auteurs sur la vraisemblance.

Dans un lieu séparé de profanes témoins, 10
Je mets à les former mon étude et mes soins[1];
Et c'est là que fuyant l'orgueil du diadème[2],
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier. 11
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité[3].

1. *Mon étude et mes soins.* « Lorsque Racine transforme un coin d palais d'Assuérus en une sorte de Saint-Cyr, où la reine se platt former elle-même des jeunes filles, il n'est pas besoin d'avertir l lecteur qu'il n'y a rien de semblable à chercher dans l'Écriture. O n'oserait pas toutefois se plaindre d'une fiction poétique si gracieuse si délicate, d'une si aimable flatterie, que suffirait à excuser l'à-propo dans une pièce représentée par les jeunes filles de Mme de Maintenon. (Note de M. P. Mesnard.) — Esther avait sept jeunes filles attachées à so service, *septem puellas speciosissimas de domo Regis* (*Esther*, II, 9) mais étaient-elles Juives? Cela est fort invraisemblable. — Mais celles-ne se cachaient-elles pas aussi? Tant de déguisements seraient bie difficiles à admettre. — Mais Esther dit, lorsque Mardochée lui ordonn d'aller trouver le Roi, qu'elle s'y préparera en jeûnant avec se femmes. *Ego cum ancillis meis... jejunabo* (*Esther*, IV, 16). Ne faut-point qu'elles soient Juives? Oui, s'il s'agit d'un jeûne ordinaire rituel. Mais ici le jeûne de la reine est une préparation à une grand démarche, et ses femmes jeûneront pour elle, et non pour le compte, comme esclaves, et non comme Juives.

2. *L'orgueil du diadème.* Ainsi Mme de Maintenon venait oublier Saint-Cyr l'ennui et les tracas de Versailles.

3. *Jeune postérité.* Heureuse traduction du premier vers de l'*Œdipe Roi* de Sophocle :

Ὦ τέκνα, Κάδμου τοῦ πάλαι νέα τροφή.

« O mes enfants, jeunes rejetons de l'antique Cadmus. »

SCÈNE II

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR

UNE DES ISRAÉLITES chante derrière le théâtre.

Ma sœur, quelle voix nous appelle? 115

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons.
est la Reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La Reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR entrant sur la scène par plusieurs endroits différents.

La Reine nous appelle :
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

el! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés!
ielle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
ospérez, cher espoir d'une nation sainte. 125
iissent jusques au ciel vos soupirs innocents
onter comme l'odeur d'un agréable encens[1]!
ie Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

ESTHER.

es filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques

1. *D'un agréable encens.* Louis Racine a rapproché de ces vers le rset 2 du psaume CXL : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conectu tuo.* « Que ma prière s'élève devant toi comme l'encens. »

Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs pleurs
De la triste Sion célébrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE seule chante

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admiroit ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire. 1
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée[1]! 1

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô chants aimés des cieux[2]!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays[3] de nos aieux
Serons-nous toujours exilées? 1

1. *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* (*Psaumes*, CXXXVII, 6.)
Que ma langue se colle à mon palais, si je ne me souviens de toi, si je ne fais de Jérusalem le principal sujet de ma joie. »

2. *O champs aimés des cieux!* « M. A. Coquerel, dans son *Commentaire biblique* sur *Esther*, blâme *ô champs aimés des cieux!* Il voit dans cette phrase *une association d'idées contraire à tout l'ensemble des principes de la foi juive et dont la Bible n'offre pas un exemple.* (M. P. Mesnard.) Il se peut que les Juifs n'aient jamais dit *le ciel* ou *les cieux* pour *Dieu* : mais les chrétiens le disent; et Racine lit la Bible en chrétien. Il ne sépare pas l'Ancien Testament du Nouveau et il a appris dès l'enfance à répéter la prière enseignée par le Christ : *Pater noster qui es in cælis.*

3. C'est le mot qui convient naturellement à la bouche des exilés :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
(Virgile, *Énéide.*)

« En mourant, il revit sa douce Argos. »

UNE ISRAÉLITE seule.

ıand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
s peuples en chantant accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux! 150
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

SCÈNE III

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

el profane en ce lieu s'ose avancer vers nous? 155
e vois-je? Mardochée[1]? O mon père, est-ce vous?
ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
donc conduit vos pas et caché votre entrée?
is d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
cette cendre enfin[2] qui couvre vos cheveux? 160
e nous annoncez-vous?

. L'étonnement d'Esther dispense le spectateur de s'étonner, e
ve adroitement l'invraisemblance en la signalant.
. *Quæ cum audisset Mardochæus, scidit vestimenta sua, et indut*
sacco, spargens cinerem capiti. (*Esther*, IV, 1.) « Ayant entend
a, Mardochée déchira ses vêtements, e se revêtit d'un sac, répandai
la cendre sur sa tête. » Mais, dans la Bible, Mardochee ne pénètı
jusqu'à Esther : *Non enim erat licitum indutum sacco aulam Reg*
rare.. Et vestem misit (*Esther*), *ut ablato sacco induerent eum, quai*
ripere noluit... (*Ibid.*, IV, 2, 4.) « On ne pouvait entrer dans le palai

MARDOCHÉE.

O Reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace[1]! 1(

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite[2], 1;
A pour ce coup funeste armé tout son crédit;
Et le Roi, trop crédule, a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature[3].

vêtu d'un sac.... Esther lui envoya une robe pour qu'il ôtât le sac s'en revêtît : il ne voulut pas la revêtir. » Esther et Mardochée co muniquent par l'eunuque Athach. — Racine a reculé devant le *sac*, et remplacé par le *cilice*, qu'on lui a reproché comme un anachronism

1. Ce vers se trouve déjà dans *Phèdre*, acte I, sc. III, vers 270.

2. *Race d'Amalécite*, fils, enfant, qui est du sang de, comme le la *proles*. Corneille et Malherbe ont employé le mot comme Racine. Aman était-il Amalécite, comme le dit Josèphe? ou Macédonie comme traduisent les Septante? ou Médo-Perse, comme le pense M. (pert? Cela importe peu pour la tragédie. Le *Livre d'Esther* dit : *filiu Amadathi, qui erat de stirpe Agag*, « fils d'Amadath, de la ra d'Agag » (*Esther*, III, 1). Or Agag était le nom du roi des Amaléci qui tomba vivant aux mains de Saül et que celui-ci épargna cont l'ordre de Dieu. Cela suffit, avec Josèphe, pour justifier Racine.

3. *A toute la nature*. La lettre du roi envoyée par Aman aux gouv neurs des provinces porte : *Videntes unam gentem rebellem advers omne hominum genus perversis uti legibus*. (*Esther*, XIII, 5.) « Voya une seule nation rebelle s'opposer à tout le genre humain et suiv des lois criminelles. »

Ses ordres sont donnés; et dans tous ses États, 175
Le jour fatal[1] est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoîtra ni le sexe ni l'âge;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours. 180

ESTHER.

O Dieu, qui vois fermer des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel! qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères. 185
Il faut les secourir. Mais les heures sont chères :
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr[2] sans retour.

1. *Scriptum est, ut jusserat Aman, ad omnes satrapas Regis, et judices provinciarum diversarumque gentium, ut quæque gens legere poterat et audire pro varietate linguarum, ex nomine regis Assueri : et litteræ signatæ ipsius annulo; — missæ sunt per cursores Regis ad universas provincias, ut occiderent atque delerent omnes Judæos, a puero usque ad senem, parvulos et mulieres, uno die, hoc est, tertio decimo mensis duodecimi, qui vocatur Adar, et bona eorum diriperent. — Statimque in Susan pependit edictum.* (*Esther*, III, 12, 13, 15.) « On écrivit, selon la volonté d'Aman, à tous les satrapes du Roi, aux juges des provinces et des nations, dans la langue de chaque peuple : la lettre fut au nom du roi Assuérus, et scellée de son anneau. Elle fut portée par des courriers du Roi dans toutes les provinces. Ordre était donné de tuer, d'exterminer tous les Juifs, même les enfants et les vieillards, et les femmes, le même jour, c'est-à-dire le treizième du douzième mois, du mois Adar; permission de piller leurs biens. Aussitôt l'édit fut suspendu dans Suse. »

2. L'expression vient des livres saints. *Disperdes nomina eorum sub cœlo.* (*Deutéronome*, VII, 24.) « Tu feras disparaître leurs noms sous le

Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au Roi[1] déclarer qui vous êtes. 190

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
Et la mort est le prix de tout audacieux 195
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,
Si le Roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal. 200
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi comme une autre soumise;
Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler[2].

MARDOCHÉE.

Quoi? lorsque vous voyez périr votre patrie, 205

ciel. » — *Quando morietur, et peribit nomen ejus?* (*Psaumes*, XI, 6.) « Quand mourra-t-il? Quand périra son nom? »

1. *Moneret eam ut intraret ad Regem et deprecaretur eum pro populo suo.* (*Esther*, IV, 8.) « Qu'il avertit Esther d'aller trouver le Roi et de le prier pour son peuple. »

2. *Omnes servi Regis, et cunctæ quæ sub ditione ejus sunt, norunt provinciæ, quod sive vir, sive mulier, non vocatus interius atrium Regis intraverit. absque ulla cunctatione statim interficiatur, nisi forte Rex auream virgam ad eum tetenderit pro signo clementiæ, atque ita possit vivere. Ego igitur quomodo ad Regem intrare potero, quæ triginta jam diebus non sum vocata ad eum?* (*Esther*, IV, 10.) « Tous ses serviteurs et toutes les provinces de son empire savent que ni homme ni femme n'a le droit d'entrer sans être appelé dans l'appartement intérieur du Roi : quiconque le fait est tué sur l'heure, si le Roi n'étend vers lui son sceptre d'or, en signe de clémence, pour lui sauver la vie. Moi donc, qui depuis trente jours n'ai point été appelée devant lui, comment pourrai-je me présenter à ses yeux? »

Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? Votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue? 210
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas[1]?
Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains. 215
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage[2],
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours? 220
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer[3] :
Au seul son de sa voix[4] la mer fuit, le ciel tremble; 225
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;

1. *Et quis novit utrum propter hoc ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther*, IV, 14.) « Qui sait si tu n'as pas été élevée au trône, pour être là au jour du besoin? »

2. *Son héritage*. Le sens de ce mot n'est pas très net. Littré entend par là *le royaume des cieux*. Ce serait une idée toute chrétienne, ce qui du reste n'a rien d'impossible. Je crois plutôt cependant que le mot signifie ici tout simplement le peuple juif, qui est comme l'apanage de Dieu, tandis que les autres peuples appartiennent aux faux dieux. On trouve le mot en ce sens dans la Bible : « *Et recordatus est Dominus populi sui, ac misertus est hereditatis suæ.* » (*Esther*, X, 12.) « Et le Seigneur s'est souvenu de son peuple, et il a eu pitié de son héritage. » Cf. plus bas la note au vers 247.

3. *In pulverem suum revertentur*. (*Psaumes*, CIII, 29.) « Ils rentreront dans leur poussière. »

4. *Dedit vocem suam, mota est terra*. (*Psaumes*, XLV, 7.) — *Mare vidit et fugit*. (*Psaumes*, CXIII, 3.) « Il a fait entendre sa voix : la terre a été ébranlée. — La mer l'a vu et a fui. »

Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas[1].
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle. 230
C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher;
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers 235
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être[2], et toute votre race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus, 240
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse, 245
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice[3].
Qu'on s'éloigne un moment.

(Le Chœur se retire vers le fond du théâtre.)

1. *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.* « (*Isaïe*, XL, 17.) « Toutes les nations sont devant lui comme si elles n'étaient pas : et elles ne sont pour lui que néant et vanité. »

2. *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo Regis es præ cunctis Judæis. Si enim nunc silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu et domus patris tui peribitis.* (*Esther*, IV, 13, 14.) « Ne crois pas que tu te sauves toute seule, parce que seule d'entre les Juifs tu es dans la maison du Roi. Si tu te tais aujourd'hui, une autre circonstance sauvera les Juifs : et toi et la maison de ton père, vous périrez. »

3. *Rursumque Esther hæc Mardochæo verba mandavit. Vade et congrega omnes Judæos quos in Susan repereris, et orate pro me. Non*

SCÈNE IV

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain Roi[1]!
Me voici donc tremblante et seule devant toi.

comedatis et non bibatis tribus diebus et tribus noctibus : et ego cum ancillis meis similiter jejunabo, et tunc ingrediar ad Regem, contra legem faciens, non vocata, tradensque me morti et periculo. (*Esther*, IV, 15-16.) « Et Esther manda encore ces mots à Mardochée : Va, et réunis tous les Juifs que tu trouveras dans Suse, et priez pour moi. Ne mangez pas et ne buvez pas pendant trois jours et trois nuits : et moi, avec mes servantes, je jeûnerai pareillement, et alors j'irai trouver le Roi, sans être appelée, violant la loi, m'offrant au péril et à la mort. »

1. Cette prière est tirée du *Livre d'Esther*, XIV (*Additions*) : (3)... *Domine mi, qui rex noster es solus, adjuva me solitariam, et cujus præter te nullus est auxiliator alius.* — (4) *Periculum meum in manibus meis est.* — (5) *Audivi a patre meo, quod tu, Domine, tulisses Israel de cunctis gentibus et patres nostros ex omnibus retro majoribus suis, ut possideres hereditatem sempiternam, fecistique eis sicut locutus es.* — (6) *Peccavimus in conspectu tuo, et idcirco tradidisti nos in manus inimicorum nostrorum :* — (7) *coluimus enim Deos eorum. Justus es, Domine :* — (8) *et nunc non eis sufficit, quod durissima nos opprimunt servitute, sed robur manuum suarum idolorum potentiæ deputantes,* — (9) *volunt tua mutare promissa, et delere hereditatem tuam, et claudere ora laudantium te, atque exstinguere gloriam templi et altaris tui,* — (10) *ut aperiant ora gentium, et laudent idolorum fortitudinem, et prædicent carnalem regem in sempiternum.* — (11) *Ne tradas, Domine, sceptrum tuum his qui non sunt, ne rideant ad ruinam nostram : sed converte consilium eorum super eos, et eum qui in nos cæpit sævire, disperde.* — (12) *Memento, Domine, et ostende te nobis in tempore tribulationis nostræ, et da mihi fiduciam, Domine, rex Deorum, et universæ potestatis :* — (13) *tribue sermonem compositum in ore meo in conspectu leonis, et transfer cor illius in odium hostis*

Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance, 250
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi; 255
La nation chérie a violé sa foi;

nostri, ut et ipse pereat, et ceteri qui ei consentiunt. — (14) *Nos autem libera manu tua, et adjuva me, nullum aliud auxilium habentem, nisi te, Domine, qui habes omnium scientiam :* — (15) *et nosti quia oderim gloriam iniquorum, et detester cubile incircumcisorum, et omnis alienigenæ.* — (16) *Tu scis necessitatem meam quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ, quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ, et detester illud quasi pannum menstruatæ, et non portem in diebus silentii mei,* — (17) *et quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium Regis, et non biberim vinum libaminum;* — (18) *et nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo huc translata sum usque in præsentem diem, nisi in te, Domine, Deus Abraham.* — (19) *Deus fortis super omnes, exaudi vocem eorum qui nullam aliam spem habent, et libera nos de manu iniquorum, et erue me a timore meo.* « Seigneur, ô mon seul roi, aide-moi : je suis seule et n'ai point d'autre défenseur que toi. Le péril est devant moi. J'ai entendu dire à mon père que toi, Seigneur, tu avais choisi Israël entre toutes les nations, que tu avais élu nos pères depuis leurs aïeux les plus reculés, pour posséder un héritage perpétuel : et tu as fait d'eux comme tu disais. Nous avons péché devant toi; c'est pourquoi tu nous as livrés aux mains de nos ennemis; car nous avions adoré leurs dieux. Tu es juste, Seigneur. Et maintenant il ne leur suffit pas de nous opprimer d'une dure servitude; mais, attribuant à la puissance de leurs idoles la force de leurs bras, ils veulent changer tes promesses, détruire ton héritage, fermer les bouches qui te louent, abolir la gloire de ton temple et de ton autel, pour ouvrir les yeux des nations et exalter la force des idoles, et faire adorer éternellement un roi de chair. Ne livre point, Seigneur, ton sceptre à des créatures qui n'ont pas d'être réel; qu'ils ne rient pas de notre ruine. Fais retomber leur dessein sur eux, et perds celui qui a commencé de nous persécuter. Souviens-toi de nous, Seigneur, et montre-toi à nous au temps de notre tribulation : et donne-moi la force, Seigneur, souverain Dieu, tout-puissant. Mets un discours habile sur mes lèvres en face du lion, et dispose son cœur à la haine de notre ennemi, pour qu'il périsse avec tous ses complices. Délivre-

Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère[1].
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger. 260
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles, 265
Pourroit anéantir la foi de tes oracles,
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons[2]?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches 270
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,

nous par ta main et aide-moi ; Seigneur, je n'ai pas d'autre défense que toi. Tu sais tout. Tu sais que je hais la gloire des méchants, que je déteste le lit des incirconcis et de tous les étrangers. Tu sais ma nécessité, et que je tiens en abomination le signe de ma gloire et de ma grandeur, qui est sur ma tête aux jours de pompe; tu sais que je le déteste comme un haillon souillé, et que je ne le porte point dans les jours de ma retraite. Tu sais que je n'ai pas mangé à la table d'Aman et que le festin du Roi ne m'a point plu, et que je n'ai pas bu le vin des libations ; et que jamais ta servante n'a eu de joie, depuis qu'elle a été amenée ici, sinon en toi, Seigneur, Dieu d'Abraham. Dieu fort, entends la voix de ceux qui n'ont plus d'autre espérance, et délivre-nous des mains des méchants : et ôte-moi de ma crainte. »

1. *Un honneur adultère.* Cette image est préparée par le vers précédent : *son époux.* Au reste, comme le fait remarquer M. P. Mesnard, les livres saints appliquent souvent aux égarements des Juifs séduits par l'idolâtrie les mots qui désignent l'adultère. « *Mœchata est cum lapide et ligno* », dit Jérémie (III, 9) de Juda. Littéralement : « Elle a été adultère avec la pierre et le bois. »

2. Le Messie. Le pieux poète ajoute à son texte une prédiction de la venue de Jésus-Christ.

Et que je mets au rang des profanations 275
Leur table, leurs festins et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paroisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds; 280
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre[1],
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu : ma prompte obéissance 285
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas,
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise. 290
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

SCÈNE V

(Toute cette scène est chantée.)

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE seule.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes.
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes 295

1. La Bible montre Esther, avant la prière que j'ai citée, quittant les habits royaux et se couvrant la tête de cendre et d'ordures, *pro unguentis variis, cinere et stercore imp erit caput* (*Esther*, XIV, 2).

D'où l'innocence attend tout son secours[1].
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes. 300

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux[2] ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes ! 305

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux livrés à des loups furieux[3],
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE DES ISRAÉLITES.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements 310
Qui parent notre tête.

1. *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* (*Psaumes*, CXX, 1.) « J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra mon secours. »

2. *En mille lieux*, souvenir de la fuite de Jérusalem, de la captivité de Babylone, et de la disparition des Juifs dans l'empire chaldéen.

3. *A des loups furieux*. Image biblique. M. P. Mesnard la retrouve dans *Jérémie* (V, 6) et dans *Ezéchiel* (XXII, 27). Cf. *Athalie* (v. 642).

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête[1].

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête. 315

UNE ISRAÉLITE seule.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père. 320
Que de corps entassés! que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore, 325
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur[2]
Qui n'a vu qu'une aurore.

1. *Cumque deposuisset vestes regias, induitus est infelicem vestem.* (*Esther*, XIV, 2.) « Ayant ôté les vêtements royaux, elle revêtit des habits conformes à ses pleurs et à son deuil. »

2. *Tanquam flos egredietur et conteretur.* (*Psaumes*, CIII, 15.) « Il deviendra comme la fleur des champs. » C'est le même passage que Bossuet a rappelé d'une manière si touchante dans l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans : « Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle florissait; avec quelles grâces, vous le savez : le soir, nous la vîmes sécher. »

Hélas ! si jeune encore, 330
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes. 335

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE seule.

Hé quoi ? diroit l'impiété,
Où donc est-il, ce Dieu si redouté 340
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux cieux. 345
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats : 350

Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents, 355
Et dont le trône est porté par les anges[1] !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES

Dieu, qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges[2].

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ; 360
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE seule.

Arme-toi, viens nous défendre :
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre[3],
Que les méchants apprennent aujourd'hui 365
A craindre ta colère.

1. *Amictus lumine, sicut vestimento... Qui ambulas super pennas ventorum. Qui facis angelos tuos spiritus.* (*Psaumes*, CIV, 2, 3, 4.) « Enveloppé de lumière, comme d'un vêtement.... Toi qui marches sur les ailes des vents. Toi qui fais des vents tes messagers. » — *Et ascendit super cherubim, et volavit : volavit super pennas ventorum.* (*Psaumes*, XVII, 11.) « Il est monté sur un chérubin, et il volait : il volait sur les ailes des vents. »

2. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* (*Psaumes*, VIII, 3.) « Dans la bouche des enfants, des petits à la mamelle, tu as mis ta louange. »

3. *Descendi ut liberem eum de manibus Ægyptiorum* (*Exode*, III, 8.) « Je suis descendu pour le délivrer des Égyptiens. »

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui[1].

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ; 370
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

1. *Et disseminabo eos quasi stipulam, quæ vento raptatur in deserto.* (*Jérémie*, XIII, 24.) *Et comminuam eos, ut pulverem ante faciem venti.* (*Psaumes*, XVII, 43.) « Je les disperserai comme la paille que le vent enlève dans le désert. — Je les briserai comme la poussière devant la face du vent. »

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

(Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.)

SCÈNE PREMIERE

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi? lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi, 375
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moi[1].
Venez. Partout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,

1. Hydaspe est *janitor*, comme Bagathan et Tharès, les deux eunuques dont Mardochée a découvert la conspiration, ce que les Septante interprètent par *capitaines des gardes* : mais ceux-ci gardaient la porte extérieure (*in primo palatii limine præsidebant*), Hydaspe commande à l'intérieur du palais.

Je me souviens toujours que je vous ai juré 380
D'exposer à vos yeux par des avis sincères
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le Roi d'un noir chagrin paroît enveloppé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un silence paisible, 385
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours.
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours :
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche. 390
Il a dans ces horreurs[1] passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres[2]
Où les faits de son règne, avec soin amassés, 395
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrits le service et l'offense,
Monuments éternels d'amour et de vengeance.
Le Roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit. 400

AMAN.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,

1. *Dans ces horreurs*, dans ces tressaillements, dans ces terreurs dont il frissonnait. C'est le sens étymologique.

2. *Noctem illam duxit Rex insomnem, jussitque sibi afferri historias et annales priorum temporum.* (*Esther*, VI, 1.) « Le Roi passa cette nuit sans dormir et se fit apporter l'histoire et les annales de son règne. » Ces annales étaient continuées jusqu'au temps présent, et s'augmentaient chaque jour : la conspiration découverte par Mardochée y fut inscrite immédiatement. » *Mandatumque est hi toriis et annalibus traditum coram Rege.* (*Esther*, II, 23.) « On l'inscrivit dans l'histoire, on le consigna dans les annales sous les yeux du Roi. »

Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus[1].

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée? 405

HYDASPE.

Entre tous les devins[2] fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux.
Mais quel trouble vous-même aujourd'hui vous agite?
Votre âme, en m'écoutant, paroît toute interdite. 410
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis,
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable?

HYDASPE.

Hé! qui jamais du ciel eut des regards plus doux? 415
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers? Tous les jours un homme,... un vil esclave,
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

1. *L'heureux Assuérus.* Racine a adopté l'opinion de M. de Saci qui voit dans Assuérus Darius, fils d'Hystaspe. Ce souvenir de son élection au trône est un des traits que dans sa préface il dit avoir empruntés à Hérodote (III, 85-88).

2. *Entre tous les devins.* Les *Chaldéens* (au sens restreint du mot) étaient surtout des astronomes et des astrologues; mais ils pratiquaient aussi toutes les sortes de divination et de magie. Dans le *Livre de Daniel*, Nabuchodonosor et Balthazar font appeler les devins, mages, enchanteurs et Chaldéens, pour expliquer leurs songes. Dans Hérodote (VII, 19), les mages expliquent un songe de Xerxès.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'État et du Roi?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi? 420

HYDASPE.

Qui? ce chef[1] d'une race abominable, impie?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur! d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais[2].
En vain de la faveur du plus grand des monarques 425
Tout révère à genoux les glorieuses marques.

1. *Qui? ce chef.* Josèphe (*Ant. Jud.*, XI, VI, 2) dit que Mardochée était *un des premiers parmi les Juifs.* Il y a loin de là à en faire *le chef* de son peuple. Mais Hydaspe n'y regarde pas de si près.

2. *Cunctique servi Regis, qui in foribus palatii versabantur, flectebant genua et adorabant Aman; sic enim præceperat eis imperator; solus Mardochæus non flectebat genu, neque adorabat eum.* (*Esther*, III, 2.) « Tous les serviteurs du Roi qui étaient aux portes du palais fléchissaient le genou et adoraient Aman. Ainsi l'avait commandé le Roi. Seul Mardochée ne fléchissait pas le genou et ne l'adorait pas. » — *Egressus est itaque illo die Aman lætus et alacer. Cumque vidisset Mardochæum sedentem ante fores palatii, et non solum non assurrexisse sibi, sed ne motum quidem de loco sessionis suæ, indignatus est valde.* (*Esther*, V, 9.) « Donc Aman sortit ce jour-là joyeux et allègre. Et ayant vu que Mardochée, assis à la porte du palais, non seulement ne se levait pas pour lui, mais même ne bougeait pas de sa place, il s'indigna violemment. » Cette adoration exigée par Aman est la προσκύνησις, en usage à la cour de Perse et qui révoltait tant la fierté grecque.

Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile, 430
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte[1] :
A quelque heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit; 435
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.

1. *Il assiége la porte.* Racine, comme le fait observer M. P. Mesnard, semble avoir compris, ici et aux vers 560-562, « que Mardochée venait s'asseoir devant cette porte comme eût pu le faire tout passant ». M. P. Mesnard, après M. A.-C. Coquerel, pense que Mardochée avait un office à la cour de Suse et que c'est là le sens de l'expression *manere ad januam Regis*, comme on le voit dans le *Livre de Daniel*. Il rappelle que les Septante la traduisent au *Livre d'Esther* (II, 19) par ces mots ἐθεράπευεν ἐν τῇ αὐλῇ ; qu'enfin les *Additions au Livre d'Esther* (XI, 3) donnent à entendre que Mardochée était, même avant qu'Esther fût reine, *magnus et inter primos aulæ regiæ*. Saci voit aussi dans Mardochée un officier de la maison du roi. Le *Dictionnaire de la Bible* de Smith (art. MORDECAI) déclare qu'on ne sait pas si Mardochée était entré au service du roi avant la fortune d'Esther. Les *Additions au Livre d'Esther* ne peuvent guère faire autorité; la traduction ἐθεράπευεν résulte de l'opinion que ces *Additions* donnent de Mardochée. Si l'on ne prend que le récit de la Bible hébraïque, il semble que Mardochée ne fût rien au palais : il en *assiège la porte* pour savoir ce que va devenir Esther (II, 11). Il ne la quitte point, *tant qu'*on cherche des femmes dans l'empire pour remplacer Vasthi (II, 19), ce qui semble indiquer qu'il ne s'y tenait point avant. Enfin c'est *au temps* où Mardochée était à la porte du roi, que Bagathan et Tharès conspirèrent (II, 21): d'où l'on peut inférer qu'il n'y avait pas toujours été. Il est vrai qu'au chapitre III (2, 3) Mardochée semble être rangé parmi les serviteurs du roi, qui *tous*, *lui seul excepté*, adorent Aman, selon l'ordre donné par l'empereur à ses *domestiques*. Cependant, si Mardochée avait été officier du palais, n'aurait-il pas eu à s'acquitter de la προσκύνησις avant l'avènement d'Aman? eût-il conservé cette rigidité, qui l'empêche de quitter le sac dont il s'est revêtu dans sa douleur, et de prendre une robe pour pénétrer dans le palais? — Il n'y a rien d'étonnant que, sans appartenir à la maison du roi, il se tienne à la porte du palais, dont il ne semble point qu'il ait l'entrée. « En Orient la porte de la

Ce matin j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière[1],
Revêtu de lambeaux, tout pâle. Mais son œil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil. 440
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire 445
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le Roi promit alors de le récompenser.
Le Roi, depuis ce temps, paroît n'y plus penser.

ville a été de tout temps, elle est encore à peu près ce que l'*agora* était pour les cités de la Grèce, et le *forum* pour celles de l'Italie (un lieu de réunion et de conversation).... De même plus tard, quand par suite du progrès de la vie policée les rois habitèrent de grands édifices séparés, les portes du palais devinrent, pour tous ceux qui tenaient à la cour, ce qu'étaient pour tout le peuple les portes de la cité. A Khorsabad les portes du palais sont construites toutes sur le même plan que celles de la ville; elles sont encore plus richement décorées, elles renferment des appartements aussi spacieux; c'était là que se réunissaient, sans parler des gardes de service, les officiers, les solliciteurs, les ambassadeurs étrangers, tous ceux qui attendaient leur tour d'audience ou qui voulaient se trouver sur le passage du prince. » (Perrot, *Histoire de l'Art*, t. II, p. 484-486.) Tous ces solliciteurs ou ces curieux ne devaient pas marchander au vizir les marques de respect qu'il recevait des gens du palais : Mardochée seul s'abstenait, et si Aman ne pouvait ni le courber ni le chasser, s'il ne pouvait que le faire pendre, n'est-ce pas que Mardochée n'avait aucun office, et se trouvait là comme le premier venu des habitants pouvait le faire?

1. *Quæ cum audisset Mardochæus, scidit vestimenta sua, et indutus est sacco, spargens cinerem capiti : et in platea mediæ civitatis voce magna clamabat, ostendens amaritudinem animi sui — et hoc ejulatu usque ad fores palatii gradiens.* (*Esther*, IV, 1, 2.) « Mardochée, ayant entendu cela, déchira ses vêtements, et se revêtit d'un sac, répandant de la cendre sur sa tête. Et dans la rue, au milieu de la ville, il criait de toute sa voix, montrant l'affliction de son âme, et il alla ainsi en hurlant jusqu'à la porte du palais. »

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice. 450
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté[1].
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal. 455
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits; 460
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide[2].

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah! que ce temps est long à mon impatience! 465

1. L'Écriture ne dit rien de ce fait. Mais de tout temps en Orient, dans ces pays de despotisme, depuis l'ancienne Assyrie jusqu'à la Turquie moderne, des vizirs et des ministres ont commencé par l'esclavage et la domesticité : les plus éclatantes fortunes ont eu pour fondement les plus familiers emplois du sérail et du harem.

2. *Convocavit ad se amicos suos et Zares uxorem suam, et exposuit illis magnitudinem diviliarum suarum, filiorumque turbam, et quanta eum gloria super omnes principes et servos suos rex elevasset, — Et post hæc ait....— Et cum hæc omnia habeam nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ante fores regias.* (*Esther*, V, 10-13.) « Il convoqua ses amis et sa femme Zarès : il leur représenta la grandeur de ses richesses, le nombre de ses fils, et toute la gloire où le roi l'avait élevé au-dessus de tous les grands et de tous ses serviteurs. Et il dit ensuite : Et dans cette opulence, je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le juif Mardochée assis à la porte du Roi. »

C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer[1],
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime[2] :
La vengeance trop foible attire un second crime. 470
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés. 475
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs, il fut une insolente race;
Répandus sur la terre, ils en couvroient la face;
Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
Aussitôt de la terre ils disparurent tous. » 480

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang amalécite
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

AMAN.

Je sais que descendu de ce sang malheureux,

1. *Ployer*. Racine semble dire indifféremment *ployer* et *plier*. Malherbe a dit *ployer les genoux*, et Corneille, *ployer bagage*. « Aujourd'hui, dit Vaugelas, l'on confond bien souvent les deux, qui néanmoins ont deux significations fort différentes : car tout le monde sait que *plier* veut dire *faire des plis* ou *mettre par plis*, comme *plier du papier*, *plier du linge*, et *ployer* signifie *céder*, *obéir*, et *en quelque façon succomber*, comme *ployer sous le faix*, une *planche qui ploie à force* d'être chargée. Et certainement qui appelleroit cela *plier*, et qui diroit *plier sous le faix*, parleroit et écriroit fort mal. » Ménage se déclare contre Vaugelas, et veut qu'on dise toujours *plier*. Les meilleurs écrivains ont dit l'un et l'autre *Plier* est demeuré plus en usage.

2. *Et pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas : audierat enim quod esset gentis Judææ, magisque voluit omnem Judæorum, qui erant in regno Assueri, perdere nationem.* (*Esther*, III, 6.) « Il dédaigna d'appesantir sa main sur le seul Mardochée. Il avait appris qu'il était Juif, et il aima mieux perdre toute la race des Juifs qui habitaientle royaume d'Assuérus. »

Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage; 48
Que jusqu'aux vils troupeaux[1], tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé[2].
Mais, crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur toute entière attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée. 49
Mardochée est coupable ; et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus :
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
J'intéressai sa gloire ; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux ; 49
Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire?
Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés[3], 50
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et détestés partout, détestent tous les hommes[4].

1. *Interfice a viro usque ad mulierem, et parvulum atque lactentem bovem et ovem, camelum et asinum.* (*Rois*, I, x . 3.) « Tue tout, hommes femmes, enfants à la mamelle, bœufs et brebis, ânes et chameaux.

2. Cf. *Rois*, I, 15, 8-9, 32-33. Saül tua tout le peuple, mais épargna le roi Agag, et réserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux et les biens des vaincus. Samuel lui reprocha sa désobéissance aux ordres de Dieu et se fit livrer Agag. « Et il le coupa en morceaux devant le Seigneur à Galgala. »

3. Souvenir de Virgile, qui avait dit au sens propre :

.... Toto divisos orbe Britannos.

(*Egl.*, I.)

« Les Bretons divisés du reste du monde. »

4. *Dixitque Aman regi Assuero. Est populus per omnes provincias regni tui dispersus et a se mutuo separatus* (Saci fait remarquer en note que le sens de l'hébreu est que les Juifs sont séparés des autres peuples par la différence de leurs coutumes, de leurs lois et de leurs cérémonies), *novis utens legibus et ceremoniis, insuper et Regis cita contemnens. Et optime nosti quod non expediat regno tuo ut insolescat per*

Prévenez, punissez leurs insolents efforts;
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le Roi, dès l'heure même, 505
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême[1] :
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi;
Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée. 510
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer? 515
Dites au Roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.

licentiam. — Si tibi placet, decerne ut pereat, et decem millia talentorum appendam arcariis gazæ tuæ. (*Esther*, III, 8, 9.) « Et Aman dit au roi Assuérus : Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de ton empire, et séparé des autres peuples, usant de lois et de cérémonies particulières, et de plus méprisant les ordres du Roi. Tu sais qu'il est mauvais pour ton royaume de le laisser libre dans son insolence. Si tu veux, fais-le périr : et je paierai dix mille talents à tes trésoriers. » — Cf. *Ibid.*, XIII, 3-7. — Il se mêle ici quelque souvenir des paroles de Tacite sur les Juifs : *Adversus omnes alios hostile odium*, « ils haïssent tous les peuples comme des ennemis » (*Hist.*, V, 5), et sur les chrétiens : *Haud perinde in crimine incendii quam odio generis humani convicti sunt* (*Ann.*, XV, XLIV), « Ils furent moins convaincus d'avoir allumé l'incendie que de haïr tout le genre humain. »

1. *Tulit ergo Rex annulum quo utebatur, de manu sua, et dedit eum Aman, filio Amadathi de progenie Agag, hosti Judæorum, — dixitque ad eum : Argentum quod tu polliceris, tuum sit; de populo age quod tibi placet.* (*Esther*, III, 10, 11.) « Le roi retira son anneau de son doigt, et le donna à Aman, fils d'Amadath, de la race d'Agag, ennemi des Juifs, et il lui dit : Garde l'argent que tu m'offres; et fais du peuple ce que tu veux. »

Tu connois comme moi ce prince inexorable.
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts. 520
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile :
Mardochée à ses yeux est une âme trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument[1].

AMAN.

J'entends du bruit ; je sors. Toi, si le Roi m'appelle.... 525

HYDASPE.

Il suffit.

SCÈNE II

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH, SUITE D'ASSUÉRUS.

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres dans son lit assassinoient leur roi ?
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

1. *Responderuntque ei Zares uxor ejus et cæteri amici : Jube parari excelsam trabem habentem altitudinis quinquaginta cubitos, et dic mane Regi ut appendatur super eam Mardochæus.* (*Esther*, V, 14.) « Sa femme Zarès et ses amies lui répondirent : Fais dresser un gibet de cinquante coudées, et demande ce matin au roi qu'on y pende Mardochée. »

SCÈNE III

ASSUÉRUS, ASAPH.

ASSUÉRUS, assis sur son trône.

Je veux bien l'avouer : de ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide[1] ; 530
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil, 535
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée,
Quel honneur pour sa foi, quel prix a-t-il reçu?

ASAPH.

On lui promit beaucoup[2] : c'est tout ce que j'ai su. 540

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable !
Des embarras du trône effet inévitable !
De soins tumultueux un prince environné
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;

1. *L'attentat parricide. Parricide* se disait communément pour désigner les attentats commis sur la personne des rois par les sujets. Malherbe l'emploie en ce sens à propos des tentatives d'assassinat faites sur Henri IV. Bossuet l'applique aux sujets de Charles Ier.

2. *Quod cum audisset Rex, ait : Quid pro hac fide honoris ac præmii Mardochæus consecutus est?* (*Esther*, VI, 3.) « Le Roi, ayant entendu cela, dit : « Pour cette fidélité, qu'a-t-il reçu de récompenses et d'honneurs? »

L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ; 545
Mais plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe;
Et de tant de mortels, à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle, 550
Du mérite oublié nous fassent souvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir !
Ah ! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance.
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son roi ? 555
Ce mortel qui montra tant de zèle pour moi
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plus tôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais, 560
Sans se plaindre de vous, ni de sa destinée,
Il y traîne, Seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire. 565

ASSUÉRUS.

Et son pays ?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés[1].

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif ? O ciel ! Sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie, 570
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissants ?
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans ?
Mais puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe.
Holà ! quelqu'un.

SCÈNE IV

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte.
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour. 575

1. *Qui translatus fuerat de Jerusalem eo tempore quo Jechoniam regem Juda Nabuchodonosor, rex Babylonis, transtulerat.* (*Esther*, II, 6.) « Qui avait été amené de Jérusalem au temps où Nabuchodonosor, roi de Babylone, y avait transporté le roi de Juda Jechoniam. » Il y a là une difficulté chronologique, dont Racine, qui ne fait pas l'historien, ne s'embarrasse pas. Au reste, si, comme Saci et Racine, on voit Darius dans Assuérus, il n'est pas impossible absolument que Mardochée, qu'on peut supposer tout enfant au temps de la destruction du royaume de Juda, vive encore sous Darius : il ne faut que lui accorder une très longue vie. — Ceux qui font d'Assuérus Xerxès et non Darius font rapporter avec vraisemblance le relatif *qui* à Cis, bisaïeul de Mardochée, nommé au verset précédent.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre[1]. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCÈNE V

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids. 580
Un reproche secret embarrasse mon âme.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme :
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime 585
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime[2] ?
Par quel gage éclatant et digne d'un grand roi
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?

1. *Statimque Rex : Quis est, inquit, in atrio? Aman quippe interius atrium domus regiæ intraverat, ut suggereret Regi et juberet Mardochæum affigi patibulo, quod ei fuerat præparatum. — Responderunt pueri : Aman stat in atrio. Dixitque Rex : Ingrediatur.* (*Esther*, VI, 4, 5.) « Le Roi dit : Qui est dans le vestibule? Car Aman était entré dans le vestibule intérieur du Roi, pour suggérer au Roi de faire pendre Mardochée au gibet qui avait été préparé. Les esclaves répondirent : Aman est dans le vestibule. Et le Roi dit : Qu'il entre. »

2. *Cumque esset ingressus, ait illi : Quid debet fieri viro quem Rex honorare desiderat?* (*Esther*, VI, 6.) « Et lorsqu'il fut entré, il lui dit : Que doit-on faire à un homme que le Roi veut honorer ? »

Ne donne point de borne à ma reconnoissance :
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance. 590

AMAN, tout bas.

C'est pour toi-même, Aman[1], que tu vas prononcer ;
Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques persans la conduite et l'usage.
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous : 595
Pour vous régler sur eux que sont-ils près de vous ?
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnoître le zèle,
L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
Je voudrois donc, Seigneur, que ce mortel heureux, 600
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené ;
Que pour comble de gloire et de magnificence, 605
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire après vous le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier ;
Et lui-même, marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques : 610
« Mortels, prosternez-vous : c'est ainsi que le Roi
Honore le mérite et couronne la foi[2] ».

1. *Cogitans autem in corde suo Aman, et reputans quod nullum alium Rex, nisi se, vellet honorare.* (*Esther*, VI, 6.) « Aman, songeant en son cœur et se disant que le Roi ne voulait honorer personne autre que lui. »

2. *Respondit : Homo, quem rex honorare cupit, — debet indui vestibus*

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté, 615
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe, et marche devant lui. 620
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse[1].
Sortez tous.

AMAN.

Dieux !

SCÈNE VI

ASSUÉRUS, seul.

Le prix est sans doute inouï :
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.

regiis, et imponi super equum qui de sella Regis est, et accipere regium diadema super caput suum. — et primus de regiis principibus ac tyrannis teneat equum ejus, et per plateam civitatis incedens clamet et dicat. Sic honorabitur, quemcumque voluerit Rex honorare. (*Esther*, VI, 7-9.) « Il répondit : L'homme que le roi veut honorer, doit être revêtu d'habits royaux, et placé sur un cheval de l'écurie du Roi, et avoir le diadème royal sur la tête : et le premier des grands et des ministres royaux tiendra son cheval et le promènera par les rues de la ville, en disant à haute voix : Ainsi sera honoré celui que le Roi aura voulu distinguer. »

1. *Dixitque ei Rex : Festina, et sumpta stola et equo, fac ut locutus es Mardochæo Judæo, qui sedet ante fores palatii. Cave ne quidquam de his quæ locutus es prætermittas.* (*Esther*, VI, 10.) « Et le Roi lui dit : Va vite. Prends une robe et un cheval, et fais tout ce que tu as dit au Juif Mardochée qui est assis à la porte du palais. Prends garde de ne rien omettre de tout ce que tu as dit. »

Mais plus la récompense est grande et glorieuse, 625
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable. 630
Leurs crimes....

SCÈNE VII

ASSUÉRUS, ESTHER, ÉLISE, THAMAR,
PARTIE DU CHŒUR.

(Esther entre, s'appuyant sur Élise; quatre Israélites soutiennent sa robe[1].)

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas?
uel mortel insolent vient chercher le trépas?
ardes.... C'est vous, Esther? Quoi? sans être attendue?

ESTHER.

es filles, soutenez votre Reine éperdue.
e me meurs[2].

(Elle tombe évanouie.)

1. *Cumque regio fulgeret habitu et invocasset omnium rectorem et lvatorem Deum, assumpsit duas famulas, — et super unam quidem nitebatur, quasi præ deliciis et nimia teneritudine corpus suum ferre n sustinens, — altera autem famularum sequebatur dominam, dentia in humum indumenta sustentans.* (*Esther*, XV, 5, 7.) « Étincete sous les habits royaux, ayant invoqué Dieu, souverain maître et ıveur, elle prit deux servantes avec elle : et elle s'appuyait sur l'une, délicate et si faible qu'elle ne pouvait se soutenir, et l'autre la vait portant la queue de sa robe qui traînait à terre. »

. *Cumque elevasset faciem et ardentibus oculis furorem pectoris*

ASSUÉRUS.

Dieux puissants ! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur ?
Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez, le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain[1]. 640

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup, vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte 645
L'auguste majesté sur votre front empreinte :
Jugez combien ce front irrité contre moi
Dans mon âme troublée a dû jeter d'effroi[2].

indicasset, Regina corruit, et in pallorem colore mutato, lassum supe ancillulam reclinavit caput. (*Esther*, XV, 10.)

« Le Roi, ayant levé le visage, et manifesté par l'éclat de ses yeux l colère de son cœur, la Reine tomba ; la pâleur envahit son teint, et ell pencha sa tête défaillante sur l'épaule de son esclave. »

1 *Convertitque Deus spiritum Regis in mansuetudinem, et festin ac metuens exsiluit de solio, et sustentans eam ulnis suis, donec redir ad se, his verbis blandiebatur. — Quid habes, Esther? Ego sum frate tuus, noli metuere. — Non morieris : non enim pro te, sed pro omnib hæc lex constituta est. — Accede igitur et tange sceptrum.* (*Esthe* XV, 11-14.) « Dieu changea le courroux du Roi en douceur. Effrayé, s'élança rapidement de son trône, et la soutint dans ses bras, jusqu ce qu'elle revint à soi : et il lui adressait de douces paroles : Esthe qu'as-tu ? Ne crains rien : je suis ton frère. Tu ne mourras pas. Cet loi a été établie pour tous, mais non pas pour toi. Approche-toi don et touche mon sceptre. »

2. *Quæ respondit : Vidi te, Domine, quasi angelum Dei, et conturb*

Sur ce trône sacré, qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre. 650
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle[1]....

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeaux de lumière immortelle !
Je me trouble moi-même[2], et sans frémissement 655
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié[3] ? 660

ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un roi craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire, 665
Et ces profonds respects que la terreur inspire,

tum est cor meum præ timore gloriæ tuæ. (*Esther*, XV, 16.) « Elle répondit : Je t'aime, Seigneur, comme un ange de Dieu, et mon cœur s'est troublé dans l'effroi de ta gloire. »

1. *Usque quo exardescet sicut ignis ira tua?* (*Psaumes*, LXXXIX, 47.) « Jusqu'à quand ta colère s'enflammera-t-elle comme un feu. » — M. P. Mesnard rappelle encore ce vers de Virgile : *Ignescunt iræ* (*Enéide*, IX, v. 66). « La colère s'enflamme. »

2. *Rex autem turbabatur.* (*Esther*, XV, 19.) « Le roi de son côté était troublé. »

3. *Dixitque ad eam Rex : Quid vis, Esther regina? Quæ est petitio tua? Etiam si dimidiam partem regni petieris, dabitur tibi.* (*Esther*, V, 3.) « Et le Roi lui dit : Que veux-tu, reine Esther? Que demandes-tu? Tu peux demander la moitié de mes États : je te la donnerai. » La même offre est répétée au chapitre VII, verset 2.

A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse[1]. 670
De l'aimable vertu doux et puissants attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je ? sur ce trône assis auprès de vous, 675
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable[2] aux Dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas. 680
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent ?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez : de vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore ! 685
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines. 690

ASSUÉRUS.

Ah ! que vous enflammez mon desir curieux !

1. *Et jamais ne me lasse.* Cette déclaration d'Assuérus va à Mme de Maintenon, dont la grande affaire fut de désennuyer Louis XIV.

2. *Respectable* « Bouhours, dans la *Suite des Nouvelles Remarques sur la langue françoise*, imprimée en 1692, cite ce vers comme digne de remarque, à cause de l'emploi du mot respectable. « Ce mot, dit-il, est « nouveau.... Il est né à la cour.... Nous le voyons aujourd'hui dans les « livres. » (Note de M. P. Mesnard.)

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur, 695
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence[1].

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez. 700

(A ceux de sa suite.)

Vous, que l'on cherche Aman; et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la Reine, il ait soin de s'y rendre.

HYDASPE.

Les savants Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée. 705
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

1. *Cui respondit Esther : Petitio mea et preces sunt istæ : Si inveni in conspectu Regis gratiam, et si Regi placet ut det mihi quod postulo, et meam impleat petitionem, veniat Rex et Aman ad convivium quod paravi eis, et cras aperiam Regi voluntatem meam.* (*Esther*, V, 7, 8.) « Esther lui répondit : Voici ma demande et ma prière. Si j'ai trouvé grâce aux yeux du Roi, et s'il plaît au Roi de m'accorder ce que je demande, et d'exaucer mon vœu, que le Roi vienne avec Aman au festin que j'ai préparé : et demain je découvrirai au Roi mon désir. »

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide, 710
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCÈNE VIII

(Cette scène est partie déclamée sans chant, et partie chantée.)

ÉLISE, PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes 715
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible. 720

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES chante.

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur 725
Cet esprit de douceur[1].

LE CHŒUR chante.

Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE chante.

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours, 730
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile,
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main[2].

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages 735
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux!

UNE DES ISRAÉLITES.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

1. *Convertitque Deus spiritum Regis in mansuetudinem.* (*Esther*, XV, 11.) Cf. le vers 640 et la note.

2. Cette stance est la paraphrase d'un passage des *Proverbes* (XXI, 1), cité plus haut au vers 67. Il y a de plus dans la comparaison un souvenir de Virgile :

Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes,
Et, cum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit ; illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

(*Géorgiques*, I, 106-110.)

« Puis il dérive dans son champ les eaux dociles de la rivière, et quand les herbes meurent sur la terre embrasée, voici que du haut d'un canal incliné il fait jaillir l'eau : elle tombe sur les cailloux polis, avec un bruit sonore, et ses cascades rafraîchissent le champ desséché. »

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages. 740

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR chante.

Malheureux! vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains[1]!

UNE ISRAÉLITE chante.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché? 745
Quand sera le voile arraché[2]
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël dissipe enfin cette ombre :
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle, 750
Écoutant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE.

Quoi? fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler?

1. *Et miserunt deos eorum in ignem : non enim erant dii, sed opera manuum hominum.* (*IV Rois*, XIX, 18.) — *Opus manuum suarum adoraverunt, quod fecerunt digiti eorum.* (*Isaïe*, II, 8.) « Ils jetèrent leurs dieux au feu : ce n'étaient pas des dieux, mais les ouvrages de la main des hommes. — Ils adorèrent l'ouvrage de leurs mains, que leurs doigts avaient fabriqué. »

2. *Cum autem conversus fuerit ad Dominum, auferetur velamen.* (Saint-Paul, *Ep. II ad Cor.*, III, 16.) « Lorsqu'il se sera tourné vers le Seigneur, le voile sera arraché. »

Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-Puissant
Vouloit forcer votre bouche timide?

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi! je pourrois trahir le Dieu que j'aime?
J'adorerois un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même?

LE CHŒUR chante.

Dieux impuissants, dieux sourds[1], tous ceux qui vous im-
Ne seront jamais entendus. [plorent
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus.

UNE ISRAÉLITE chante.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

1. *Aures habent, et non audient.* (*Psaumes*, CXVIII, 6). « Ils ont des oreilles et n'entendront pas. » Cf. Corneille, *Polyeucte*, v. 1216-18.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'une autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmants; 780
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse. 785

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie[1] à pleine coupe.

(Tout ce reste est chanté.)

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant 790
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance[2]!

UNE ISRAÉLITE seule.

Pour contenter ses frivoles desirs,

1. Virgile : ... *longumque bibebat amorem.* (*Enéide*, I, 749.) « Elle buvait l'amour à longs traits. »

2. *Beatum dixerunt populum cui sunt hæc : beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* (*Psaumes*, CXLIII, 15.) « Ils ont dit : Heureux le peuple qui a ces biens. Non, heureux le peuple qui a le Seigneur son Dieu. »

L'homme insensé vainement se consume : 795
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs[1].

UNE AUTRE seule.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance[2].
Ne cherchons la félicité 800
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME avec une autre.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits! 805
O douce paix!
O lumière éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHŒUR.

O douce paix!
O lumière éternelle! 810
Beauté toujours nouvelle!
O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

1. Ces vers rappellent le triste et fameux mot de Lucrèce :

.... medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

« Du milieu des délices surgit une amertume, qui est mortelle au cœur, pendant que le front est couronné de fleurs. »

2. *Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest.* (*Isaïe*, LVII, 20.) « L'impie est comme une mer bouillonnante, qui ne peut s'arrêter. »

LA MÊME seule.

Nulle paix[1] pour l'impie. Il la cherche, elle fuit,
Et le calme en son cœur ne trouve point de place. 815
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace[2].

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint : 820
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ÉLISE, sans chanter.

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle : allons rejoindre notre Reine. 825

1. *Non est pax impiis, dicit Dominus Deus.* (*Isaïe*, LVII, 21, et XLVIII, 22.) « Point de paix pour l'impie, dit le Seigneur Dieu. »
2. *Foris vastabit eos gladius, et intus pavor.* (*Deutéronome*, XXXII, 25.) « Le glaive au dehors les tourmentera, au dedans l'effroi. »

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

Le théâtre représente les jardins d'Esther, et un des côtés du salon où se fait le festin.

SCÈNE PREMIÈRE

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin;
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous, 830
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux;
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
Les rois craignent surtout le reproche et la plainte.
Seul entre tous les grands par la Reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité. 835
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche :
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie. 840
Il est des contretemps qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur! ô supplice affreux à la pensée!
O honte, qui jamais ne peut être effacée! 845
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains?
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire;
Malheureux, j'ai servi de héraut à sa gloire.
Le traître! Il insultoit à ma confusion; 850
Et tout le peuple même avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chute certaine en tiroit le présage.
Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits 855
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.
Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire 860
Qu'il en ait si longtemps différé le salaire?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'Empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire? 865

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout[1], et que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,

1. On vit ici une allusion à Louvois. « On assure qu'un ministre, qui étoit encore en place alors, mais qui n'étoit plus en faveur, avoit donné lieu à ce vers, parce que, dans un mouvement de colère, il avoit dit quelque chose de semblable. » (L. Racine, *Remarques sur Esther.*)

J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion, 870
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction;
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée,
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée!

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter?
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater, 875
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste.... 880
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.
Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre[1]. 885
De ce léger affront songez à profiter.
Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je voi 890
Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :
La chute désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés

1. Il faut se rappeler qu'Aman est Amalécite. — *Cui responderunt sapientes quos habebat in consilio et uxor ejus. Si de semine Judæorum est Mardochæus, ante quem cadere cœpisti, non poteris ei resistere, sed cades in conspectu ejus.* (*Esther*, VI, 13.) « Les sages à qui il demandait conseil, et sa femme lui répondirent : Si Mardochée devant qui déjà tu as commencé de choir est de la race des Juifs, tu ne pourras lui résister : tu tomberas devant lui. »

Où vos aïeux errants jadis furent jetés[1], 895
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec[2] de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite; 900
Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas vous me verrez voler :
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse. 905
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher.
C'est Hydaspe.

SCÈNE II

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courois vous chercher[3].
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie;
Et pour vous y conduire Assuérus m'envoie.

1. *Furent jetés.* A propos du verset I du chapitre III du *Livre d'Esther*, Saci, rappelant que dans les *Additions* (XVI, 10 et 14) Aman est appelé Macédonien, dit qu'on peut conjecturer qu'après la défaite des Amalécites, au temps de Saül, les ancêtres d'Aman se sont réfugiés en Macédoine. Cette note de Saci a suggéré sans doute à Racine l'idée d'établir les aïeux d'Aman sur les bords de l'Hellespont.

2. *Amalec.* L'Écriture appelle les Amalécites Amalec, comme les Israélites sont désignés par le nom d'Israël. — L'*Idumée* était située entre la Judée et l'Arabie. Les Amalécites, très voisins de cette contrée, pouvaient être considérés comme l'habitant.

3. *Adhuc illis loquentibus, venerunt eunuchi Regis, et cito eum ad convivium quod Regina paraverat, pergere compulerunt.* (*Esther*, VI, 14.) « Comme ils parlaient encore, arrivèrent les eunuques du Roi, et ils l'obligèrent en hâte à se rendre au festin préparé par la Reine. »

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin? 910

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin?
Quoi? toujours de ce Juif l'image vous désole?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur? 915
On a payé le zèle, on punira le crime;
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce? 920

HYDASPE.

J'ai des savants devins entendu la réponse :
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la Reine est prête à se plonger;
Et le Roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable. 925

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux;
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès longtemps les endure;
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu. 930

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III

ÉLISE, LE CHŒUR.

(Ceci se récite sans chant.)

UNE DES ISRAÉLITES.

C'est Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre. 935

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connoître pas?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE ISRAÉLITE.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage. 940

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la Mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie;
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé

Qu'il avoit dans les yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé. 945

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le vois, mes sœurs, je le voi ;
A la table d'Esther l'insolent près du Roi
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grâce dites-nous, 950
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

les pleurs des misérables,

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables[1].

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse. 955
Chantons, on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchants
Calmoit d'un roi jaloux la sauvage tristesse[2]!

(Tout le reste de cette scène est chanté.)

1. *Ses mets les plus agréables.* M. P. Mesnard rapproche de ce passage un verset de l'Écriture : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.* (*Psaumes*, XLI, 4.) « Mes larmes ont été mon pain nuit et jour. »
2. *Igitur quandocumque spiritus Domini malus arripiebat Saul, Da-*

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux, 96
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle, 96
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

(Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule et par tout le Chœur.)

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie[1].
Ses criminels attentats 97
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent 97
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.

vid tollebat citharam, et percutiebat manu sua, et refocillabatur Sau et levius habebat; recedebat enim ab eo spiritus malus. (*I Rois*, XVI, 23.) « Donc toutes les fois que l'esprit funeste du Seigneur saisissait Saül David prenait sa harpe, et la touchait : et Saül se remettait, et se trou vait mieux : le mauvais esprit se retirait de lui. »

1. *La calomnie.* « L'auteur se félicitoit de ces quatre stances, qu contiennent des vérités si utiles aux rois. » (L. Racine, *Remarques su Esther.*)

La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche. 980
La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE seule.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages, 985
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux; 990
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse[1],
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère. 995

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père;

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui.

1. *Rex, qui judicat in veritate pauperes, thronus ejus in æternum firmabitur.* (*Proverbes*, XXIX, 14.) « Le roi qui juge en équité les pauvres, son trône sera éternellement ferme. »

UNE ISRAÉLITE seule.

Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger. 1000
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, Roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger. 1005

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.

Que de ton bras la force les renverse; 1010
Que de ton nom la terreur les disperse;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfants une troupe inutile;
Et si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille. 1015

SCÈNE IV

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, à Esther.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor? 1020
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?

Mais dites promptement ce que vous demandez :
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés,
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire[1]. 1025

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon Roi lui-même à parler me convie,

(Elle se jette aux pieds du Roi.)

J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné, 1030
Qu'à périr avec moi vous avez condamné[2].

ASSUÉRUS, la relevant.

A périr? Vous? Quel peuple? Et quel est ce mystère?

AMAN, tout bas.

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père[3].
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur.

1. Cf. au vers 660. Assuérus dans le *Livre d'Esther* répète trois fois la même promesse (V, 3 et 6; VII, 2).

2. *Ad quem illa respondit : Si inveni gratiam in oculis tuis, o Rex, et si tibi placet, dona mihi animam meam, pro qua rogo, et populum meum, pro quo obsecro. — Traditi enim sumus ego et populus meus, ut conteramur, jugulemur, et pereamus.* (*Esther*, VII, 3, 4.) « Elle lui répondit : Si j'ai trouvé grâce devant toi, ô Roi, et s'il te plaît, accorde-moi ma vie, que je te demande, et mon peuple, pour qui je t'implore. Car nous sommes livrés, mon peuple et moi, condamnés à périr, écrasés et massacrés. »

3. On ne voit pas dans la Bible qu'Esther fasse au roi l'aveu de son origine. Mais au chap. VIII, v. 1, il est dit qu'elle s'est avouée nièce de Mardochée, et Juive par conséquent : à quel moment s'est-elle déclarée? Ceux qui reprochent à Racine une invraisemblance pour avoir

AMAN.

Ah, Dieux!

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur? 1035
Vous la fille d'un Juif? Hé quoi? tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours?
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière. 1040
Mais je demande au moins que pour grâce dernière
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture.
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature, 1045

reculé jusqu'ici ce moment supposent qu'Assuérus, dans la Bible, sait déjà ce qu'est Esther, lorsqu'il accepte le dîner qu'elle lui offre, mais alors que signifie l'étonnement d'Assuérus? S'il sait qu'Esther est Juive, ne doit-il pas comprendre aussitôt de quel peuple elle parle, et quel en est l'oppresseur? Peut-il dire : *Quis est iste, et cujus potentiæ ut hæc audeat facere?* (VII, 5.) « Qui est celui-là? et quelle est sa puissance pour oser faire cela? » Il ne sait donc rien encore. La réponse d'Esther : *Hostis et inimicus noster pessimus iste est Aman.* « Notre ennemi et persécuteur est cet exécrable Aman » (VII, 6), contient et implique l'aveu de son origine juive. Racine a donc en somme bien interprété la Bible. Montchrestien et Du Ryer avaient ainsi compris les choses avant lui. Ils avaient lu la Bible, comme Racine, en hommes de théâtre. Un peu de sens dramatique suffit en effet à avertir que c'est ici, et non plus tôt, qu'Esther doit se faire connaître.

Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux, 1050
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom. Le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois. 1055
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Rois, peuples, en un jour[1] tout se vit disperser.
Sous les Assyriens[2] leur triste servitude 1060
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus[3], avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,

1. *En un jour*. Le royaume de Juda ne fut pas ruiné d'un coup. Il fallut de longues années, et Nebochadnezzar (Nabuchodonosor) prit trois fois Jérusalem (605-588).

2. *Les Assyriens*. Babylone était la capitale de la Chaldée. Nabopolassar, père de Nebochadnezzar, avait détruit l'empire d'Assyrie et pris Ninive. Au temps de Racine, on avait si peu de données sur cette histoire, que l'on pouvait confondre Assyriens et Chaldéens.

3. Ce passage est imité d'Isaïe (XLV, 1-4) : *Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes.... Ego ante te ibo ; et gloriosos terræ humiliabo ; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam. Et vocavi te nomine tuo.* « Voici ce que dit le Seigneur à son oint Cyrus : il l'a pris par la main pour prosterner les nations devant sa face.... J'irai devant toi ; j'humilierai les superbes de la terre ; je briserai les portes d'airain ; et je mettrai en pièces les poutres de fer. Et je t'ai nommé de ton nom. » — « Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton approche je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. » (Bossuet, *Oraison funèbre du prince de Condé*.)

Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre, 1065
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure[1].
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits[2], 1070
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais de ce roi si sage héritier insensé[3],
Son fils interrompit l'ouvrage commencé[4], 1075
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux?
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence. » 1080
Partout du nouveau prince on vantoit la clémence :

1. *L'injure* qu'on lui avait faite *en détruisant son temple*, ou *l'injure de la destruction du temple*. C'est une construction latine :

... *Spretæque injuria formæ.* (Virgile, *Enéide*, I.)

« L'injure de sa beauté méprisée. »

2. Voici l'édit de Cyrus, publié dans tout le royaume, que donne l'Écriture. *Hæc dicit Cyrus rex Persarum : Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cæli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem quæ est in Judæa. — Quis est in vobis de universo populo ejus? Sit Deus illius cum ipso. Ascendat in Jerusalem, quæ est in Judæa, et ædificet domum Domini Dei Israël. ..* (*I Esdras*, I, 2, 3.) « Voici ce que dit Cyrus, roi des Perses : Le Seigneur Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a ordonné de lui construire une demeure en Judée, à Jérusalem. Qui parmi vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il monte vers Jérusalem en Judée, et qu'il bâtisse la maison du Seigneur Dieu d'Israël. »

3. Voir dans Hérodote ce qui regarde la folie de Cambyse (III, 30).

4. *Tunc intermissum est opus domus Domini in Jerusalem, et non fiebat usque ad annum secundum regni Darii regis Persarum.* (*I Esdras*, IV, 24.) « Alors fut interrompue l'œuvre de la maison du Seigneur, et elle ne fut point reprise jusqu'à la seconde année du règne de Darius, roi des Perses. »

Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ? 1085
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire ? Moi ? Ciel ! Le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu....

ASSUÉRUS.

Tais-toi. 1090
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
C'est lui[1]. C'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu. 1095
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Partout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes, 1100
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée[2] ? 1105
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?

1. *Hostis et inimicus noster pessimus iste est Aman.* (*Esther*, VII, 6.) « Notre ennemi et persécuteur est cet exécrable Aman. »

2. Il y a ici un souvenir de l'Écriture : mais Esther, qui défend les Juifs, prend le contre-pied de ce que les Samaritains écrivaient au roi

Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours, 1110
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes [1].
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien.
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien [2], 1115
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille. 1120

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon père étoit son frère. Il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi [3].

Artaxerxès (Cambyse), pour empêcher la reconstruction du temple : *Invenies scriptum in commentariis et scies, quoniam urbs illa, urbs rebellis est, et nocens Regibus et provinciis; et bella concitantur in ea ex diebus antiquis; quamobrem et civitas ipsa destructa est.* (*I Esdras*, IV, 15.) « Tu verras écrit dans les histoires et tu connaîtras que cette cité est une cité rebelle, nuisible au roi et à ses provinces; les guerres s'y allument depuis les temps anciens; c'est pourquoi la ville même a été détruite. »

1. *Sub umbra alarum tuarum protege me.* (*Psaumes*, XVI, 8.) « Couvre-moi de l'ombre de tes ailes. » Cf. *Psaumes*, LVI, 2, et LXII, 8.

2. Il ne faut pas oublier qu'Assuérus pour Racine représente Darius. Les Parthes n'étaient point connus en ce temps-là. Pour les Indiens, cf. Hérodote, IV, 44, et pour les Scythes, IV, 82 sqq.

3. Saül, de la tribu de Benjamin, fils de Cis. Comme Mardochée était de la tribu de Benjamin et avait un certain Cis parmi ses aïeux, quelques-uns, dont Saci, ont cru que Mardochée pouvait être de la race de Saül.

Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite, 1125
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous[1].
De là contre les Juifs et contre Mardochée
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré. 1130
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché. 1135

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme ?
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer.
Un moment sans témoins cherchons à respirer[2].
Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre. 1140

(Le Roi s'éloigne.)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre.

1. Dans la Bible, c'est Mardochée qui dit lui-même dans une prière qu'il adresse au Seigneur : *Cuncta nosti, et scis quia non pro superbia et contumelia et aliqua gloriæ cupiditate fecerim hoc, ut non adorarem Aman superbissimum.... Sed timui ne honorem Dei mei transferrem ad hominem, et ne quemquam adorarem, excepto Deo meo.* (*Esther*, XIII, 12 et 14.) « Tu sais tout, et tu sais que si je n'ai pas adoré l'orgueilleux Aman, je ne l'ai point fait par orgueil, ni insolence, ni par aucune pensée de gloire.... Mais j'ai craint de transporter à un homme l'honneur qui appartient à mon Dieu ; je n'ai point voulu adorer quelqu'un, hormis mon Dieu. »

2. On a critiqué cette sortie d'Assuérus, si faiblement motivée. Racine n'a fait que suivre le récit biblique : *Rex autem iratus surrexit, et de loco convivii intravit in hortum arboribus consitum.* (*Esther*, VII, 7.) « Le roi, irrité, se leva, et de la salle du festin passa dans un jardin planté d'arbres. »

SCÈNE V

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, à Esther.

D'un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du ciel la puissance suprême,
En les perdant j'ai cru vous assurer vous-même. 1145
Princesse, en leur faveur employez mon crédit :
Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête;
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.
Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés. 1150
Parlez : vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi. 1155
Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.
Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable. 1160
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en est fait : mon orgueil est forcé de plier.
L'inexorable Aman est réduit à prier.

(Il se jette à ses pieds.)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race, 1165
Daignez d'un roi terrible apaiser le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

SCÈNE VI

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, GARDES, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Quoi ? le traître sur vous porte ses mains hardies [1] ?
Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours, 1170
De tous ses attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux [2]. 1175

(Aman est emmené par les Gardes.)

1. *Aman quoque surrexit ut rogaret Esther reginam pro anima sua : intellexit enim a Rege sibi paratum malum. — Qui cum reversus esset de horto nemoribus consito, et intrasset convivii locum, reperit Aman super lectulum corruisse, in quo jacebat Esther, et ait : Etiam Reginam vult opprimere, me præsente, in domo mea.* (*Esther*, VII, 7, 8.) « Aman aussi se leva, voulant implorer Esther pour sa vie : car il comprit que le roi le destinait au supplice. Assuérus, rentrant du jardin planté d'arbres et revenant dans la salle du festin, trouva Aman qui s'était jeté sur le lit où Esther était couchée, et dit : Ainsi, il veut encore faire violence à la Reine, sous mes yeux, dans ma maison. »

2. *Dixitque Harbona, unus de eunuchis qui stabant in ministerio regis : En lignum quod paraverat Mardochæo qui loculus est pro Rege, stat in domo Aman, habens altitudinis quinquaginta cubitos. Cui dixit Rex : Appendite eum in eo.* (*Esther*, VII, 9.) « Et Harbona, un des eunuques qui servaient le Roi, dit : Voilà le gibet qu'il avait fait dresser pour Mardochée, celui qui parla pour sauver le Roi. Il est devant la maison d'Aman, et il a cinquante coudées de haut. Le Roi dit : Qu'on l'y pende. »

SCENE VII

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS continue en s'adressant à Mardochée

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance[1] : 1180
Possède justement son injuste opulence.
Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis[2];
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore. 1185
Rebâtissez son temple[3] et peuplez vos cités.

1. *Die illo dedit Rex Assuerus Esther reginæ domum Aman adversarii Judæorum, et Mardochæus ingressus est ante faciem Regis... Tulitque rex annulum, quem ab Aman recipi jusserat, et tradidit Mardochæo. Esther autem constituit Mardochæum super domum suam.* (*Esther*, VIII, 1, 2.) « Ce jour-là, le roi Assuérus donna à la reine Esther la maison d'Aman, ennemi des Juifs, et Mardochée fut admis devant la face du Roi.... Le Roi prit l'anneau qu'il avait fait retirer des mains d'Aman, et le remit à Mardochée. Esther donna sa maison à gouverner à Mardochée. »

2. *Quibus imperavit Rex ut convenirent Judæos per singulas civitates, et in unum præciperent congregari, ut starent pro animabus suis, et omnes inimicos suos, cum conjugibus ac liberis, et universis domibus interficerent atque delerent, et spolia eorum diriperent.* (*Esther*, VIII, 11.) « Le Roi leur commanda d'aller trouver les Juifs de toutes les cités, et de leur enjoindre de se réunir pour défendre leurs vies, et de tuer et détruire tous leurs ennemis, avec les femmes et les enfants, et de piller leurs biens. »

3. Darius, qui est l'Assuérus de Racine, permit aux Juifs de rebâtir le temple la deuxième année de son règne (*I Esdras*, IV, 24); il fut achevé la sixième (*ib.*, VI, 15).

Que vos heureux enfants dans leurs solennités
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire [1],
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCÈNE VIII

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré, 1190
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne [2], on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours.
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours [3].

1. *Scripsit itaque Mardochæus omnia hæc, et litteris comprehensa misit ad Judæos,... ut quartamdecimam et quintamdecimam diem mensis Adar pro festis susciperent, et revertente semper anno solemni celebrarent honore.... Atque ex illo tempore dies isti appellati sunt Phurim, id est sortium.* (*Esther*, IX, 20, 21, 26.) « Mardochée écrivit tout cela, et envoya une lettre aux Juifs, leur disant d'établir une fête le 14e et le 15e jour du mois Adar, pour la célébrer solennellement chaque année.... Depuis ce temps ces deux jours ont été appelés *Phurim*, c'est-à-dire *les jours des sorts*. »

2. *On traîne.* Ce vers semble être une imitation du mot fameux de Juvénal :

Sejanus ducitur unco
Spectandus. (*Sat.* X.)

« Le croc traîne Séjan, donné en spectacle. »

3. Esther dit à Assuérus dans la Bible : *Obsecro ut novis epistolis vete-*

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires[1].

ESTHER.

Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels!

SCÈNE IX

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence : 1200
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre[2] :
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre; 1205

[1] *Ipse Aman litteræ, insidiatoris et hostis Judæorum, quibus eos in cuncti[illegible]pis provinciis perire præceperat, corrigantur.* (*Esther*, VIII, 5.) « Je [illegible] prie de faire une nouvelle lettre qui annule la première lettr[illegible] d'Aman, ce traître ennemi des Juifs, qui avait prescrit de les tuer dan[illegible]utes les provinces de l'empire. »

[1] *Responditque rex Assuerus Esther reginæ et Mardochæo Judæo :... [illegible]cribite ergo Judæis, sicut vobis placet, Regis nomine.* (*Esther*, VIII, [illegible] 8.) « Et le roi Assuérus répondit à la reine Esther et au Juif Mardo[illegible]chée : Écrivez donc aux Juifs, comme vous voulez, au nom du Roi. »

[2] *Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam in circuitu Jeru[illegible]lem* (*Psaumes*, LXXVIII, 3.) « Ils répandirent leur sang comme l'eau tout autour de Jérusalem. »

L'homme superbe est renversé.
Ses propres flèches l'ont percé[1].

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux. 1210
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus[2].

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper, 1215
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui. 1220

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

1. *Gladium evaginaverunt peccatores; intenderunt arcum suum, ut dejiciant pauperem et inopem, ut trucident rectos corde. Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus earum confringatur.* (*Psaumes*, XXXVI, 14, 15.) « Les pécheurs ont tiré l'épée; il ont tendu l'arc, pour abattre le pauvre et le misérable, pour égorger les bons. Que leur épée leur entre dans le cœur, et que leur arc soit brisé. »

2. *Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani. Et transivi, et ecce non erat: et quæsivi eum, et non inventus est locus ejus.* (*Psaumes*, XXXVI, 35 et 36.) « J'ai vu l'impie exalté, haut comme le cèdre du Liban. Et j'ai passé : et il n'était plus. Je l'ai cherché, et je n'ai pas trouvé la place où il était. »

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE seule.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé. Le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX ensemble.

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE seule.

Ton Dieu n'est plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première[1].

1. *Consurge, consurge, induere fortitudine tua, Sion, induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem.... Excutere de pulvere, consurge; sede, Jerusalem : solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (*Isaïe*, LII, 1 et 2.) « Lève-toi, lève-toi! Revêts-toi de ta force, Sion; enveloppe-toi du vêtement de ta gloire, Jérusalem.... Secoue ta poussière : lève-toi. Assieds-toi, Jérusalem, détache les chaînes de ton cou, fille captive de Sion. »

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts. 1240
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers. 1245

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers. 1250

UNE ISRAÉLITE seule.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE seule.

Relevez, relevez les superbes portiques 1255
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques. 1260

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous.

Terre, frémis d'allégresse et de crainte[1];
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous[2]!

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable[3]!
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur!
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon! que son joug est aimable! 1270
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur!

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse. 1275
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire. 1280

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

1. *Dominus regnavit: exsultet terra.* (*Psaumes*, XCVII, 1.) « Le Seigneur règne : que la terre bondisse d'allégresse. »

2. *Inclinavit cœlos et descendit: et caligo sub pedibus ejus.* (*II Rois*, XXII, 10.) « Il inclina les cieux et descendit ; et les ténèbres étaient sous ses pieds. »

3. *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* (Saint Mathieu, XI, 30.) « Mon joug est doux et mon fardeau léger. »

TOUTES TROIS ensemble.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni; que son nom soit chanté.
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au delà des temps et des âges, 1285
Au delà de l'éternité[1] !

1. *Cantemus Domino.... Dominus regnabit in æternum et ultra.* « Chantons le Seigneur.... Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au delà. » (*Exode*, XV, 1 et 18.) — *Et ultra* est, paraît-il, un contresens de la *Vulgate*, et le texte hébreu porte : *éternellement, à jamais.*

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE

ATHALIE

NOTICE SUR ATHALIE

Athalie fut composée, comme *Esther*, pour la maison de Saint-Cyr. Mais le succès des représentations d'*Esther* avait inquiété des personnes pieuses ; le directeur de la maison, Godet Desmarais, nommé évêque de Chartres en 1699, représenta à Mme de Maintenon tous les inconvénients qu'il y avait à mêler ses jeunes filles à la cour, à les donner en spectacle ; et Mme de Maintenon s'aperçut bien que l'esprit de la maison était changé, et changé en mal. C'est alors qu'elle décida une réforme. Elle commença par renoncer à donner de l'éclat aux représentations d'*Athalie*.

Lorsque Racine eut fini la pièce, les demoiselles la jouèrent dans la classe bleue, sans décoration, costumes ni théâtre. Il y eut trois *répétitions*, c'est le mot dont use Dangeau dans son *Journal* : la première, le vendredi 5 janvier 1691, devant le roi et Monseigneur ; la seconde, le jeudi 8, où Mme de Maintenon « convia fort peu de Dames » ; la dernière, le samedi 22, devant le roi et la reine d'Angleterre, et plusieurs autres personnes, parmi lesquelles Fénelon. De plus, en 1691, 1692 et 1693, les demoiselles de Saint-Cyr vinrent quelquefois représenter *Athalie* à Versailles dans la chambre de Mme de Maintenon, devant le roi et des princes du sang : cela fit si peu de bruit que Dangeau même n'en a pas pris note.

Cette discrétion que l'intérêt moral de Saint-Cyr avait imposée fit tort à la pièce. On crut qu'elle n'avait pas eu d'éclat à la cour parce qu'elle était manquée. On la lut avec prévention, et tous les anciens ennemis de Racine confirmèrent cette maligne disposition. Boileau soutint la pièce et s'efforça de rendre courage à son ami qui s'effrayait, comme à l'ordinaire, de la critique.

Cependant *Athalie* n'avait pas disparu tout à fait : on la jouait

à Saint-Cyr de temps à autre; on la joua à Versailles pour jeune duchesse de Bourgogne, en 1699. Un peu plus tard duchesse voulut y faire un rôle; elle prit Josabet; des prince courtisans et dames firent les autres personnages : le futu régent parut dans Abner. Joad fut réservé à un comédien profession, le vieux Baron, qui dirigea l'étude de la pièce. C'e ainsi qu'*Athalie* eut encore la chance d'être représentée trois fo à la cour en 1702, dans la chambre de Mme de Maintenon.

Puis ce fut tout jusqu'au 3 mars 1716, où *Athalie* parut pou la première fois devant le public de la Comédie-Française. Le chœurs avaient été supprimés. La tragédie réussit et fut donné 14 fois du 3 au 28 mars. Une reprise eut lieu en 1721, le 10 juin *Athalie* prit alors tout à fait son rang.

Les critiques dont elle fut l'objet, au XVIIIe siècle, visent sujet plutôt que l'œuvre, et la Bible plutôt que Racine. Voltair grand admirateur de la poésie d'*Athalie*, y voyait au fond lutte de la société laïque contre l'Église, d'où sa sympathie pou la vieille reine et sa haine contre Joad. On trouvera la man festation de sa mauvaise humeur philosophique dans la *Préfac* des *Guèbres*. Dalembert applaudit à ce morceau, et écrivit à Vo taire une lettre curieuse, que j'ai donnée ailleurs[1]. J'y renvoie parce que rarement l'inintelligence d'une belle œuvre s'est ren contrée aussi entière et absolue : chacune des critiques est l négation grossière de quelque mérite ou charme de la tragédie et ainsi la lettre peut servir de guide dans l'étude d'*Athalie*, e indiquant les principaux points sur lesquels doit porter l réflexion : chaque assertion de Dalembert est à détruire et remplacer par un jugement opposé.

1. *Choix de lettres du* XVIIIe *siècle.*

QUESTIONS SUR ATHALIE

. Étudier comment Racine a usé de la Bible dans la disposition du sujet d'*Athalie*.

I. Le christianisme d'*Athalie*. Où faut-il le chercher?

II. Le caractère de Joad.

V. La prophétie de Joad : est-il vrai, comme le dit Dalembert, qu'elle ne serve qu'à faire languir l'action? est-ce un hors-d'œuvre?

. Le rôle de Joas. Joas cesse-t-il d'être sympathique parce que Racine nous fait prévoir ses crimes? Y a-t-il là une faute du poète?

VI. Les enfants au théâtre et dans la poésie du XVIIe siècle.

VII. Le Joas de Racine et l'Ion d'Euripide.

VIII. Abner.

IX. Mathan.

X. Étudier l'action d'*Athalie*, ses ressorts et son mouvement.

XI. La tragédie politique dans *Athalie*.

XII. Le style d'*Athalie* : les imitations de la Bible.

XIII. Les chœurs d'*Athalie*.

XIV. La poésie d'*Athalie* : la « vision » des mœurs et des passions bibliques.

PRÉFACE

Tout le monde sait que le royaume de Juda étoit compo
des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les d
autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam comp
soient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étoie
de la maison de David, et qu'ils avoient dans leur partag
la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit
prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et le
demeurèrent toujours attachés. Car depuis que le templ
de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifie
ailleurs; et tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu su
des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écritur
les hauts lieux, ne lui étoient point agréables. Ainsi l
culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les d
tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étoien
ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisoient eux-même
une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverse
classes pour servir tour à tour dans le temple, d'un jou
de sabbath à l'autre. Les prêtres étoient de la famil
d'Aaron; et il n'y avoit que ceux de cette famille, lesque
pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étoien
subordonnés, et avoient soin, entre autres choses, du
chant de la préparation des victimes, et de la garde du

emple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui oient en semaine avoient, ainsi que le grand prêtre, eur logement dans les portiques ou galeries dont le emple étoit environné, et qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appeloit en général le lieu saint. lais on appeloit plus particulièrement de ce nom cette artie du temple intérieur où étoit le chandelier d'or, autel des parfums, et les tables des pains de proposition. t cette partie étoit encore distinguée du Saint des Saints ù étoit l'arche, et où le grand prêtre seul avoit droit l'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez onstante, que la montagne sur laquelle le temple fut âti étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois ert en sacrifice son fils Isaac[1].

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que eux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas ssez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette ragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le rône; et j'aurois dû dans les règles l'intituler *Joas*. Mais a plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le om d'*Athalie*, je n'ai pas jugé à propos de la leur préenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y oue un personnage si considérable, et que c'est sa mort ui termine la pièce. Voici une partie des principaux évéements qui devancèrent cette grande action[2].

1. C'était l'opinion d'un théologien anglican, Lightfoot, dont Racine ait consulté l'ouvrage.

2. Les événements dont Racine donne ici le résumé sont donnés dans IVe livre des *Rois* (IIe dans les Bibles protestantes), et dans les *Paralipomènes* (Ier livre des *Chroniques* dans les Bibles protestantes). Les faits i servent de fondement à l'action de la tragédie (éducation secrète couronnement de Joas, meurtre d'Athalie) forment le XIe chapitre IVe (ou IIe) livre des *Rois*, et le XXIIIe chapitre des *Paralipomènes* (ou Ier livre des *Chroniques*) : il est inutile de citer ici les textes bibliques ue l'on trouvera presque tout entiers dans les notes de la tragédie.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième r de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et d Jézabel, qui régnoient en Israël, fameux l'un et l'autr mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes pers cutions contre les prophètes. Athalie, non moins imp que sa mère, entraîna bientôt le Roi son mari dans l'id lâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple Baal, qui étoit le dieu du pays de Tyr et de Sidon, d Jézabel avoit pris naissance. Joram, après avoir vu pér par les mains des Arabes et des Philistins tous les princ ses enfants, à la réserve d'Okosias, mourut lui-mêm misérablement d'une longue maladie qui lui consuma l entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okosias d'imit son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce princ après avoir régné seulement un an, étant allé rend visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé da la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéh que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes pour régn sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeance Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter p les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, f mangée des chiens dans la vigne de ce même Nabot qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de so héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces ma sacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement l race royale de David, en faisant mourir tous les enfan d'Okosias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabe sœur d'Okosias, et fille de Joram, mais d'une autre mèr qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les princ ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu de morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confi avec sa nourrice au grand prêtre, son mari, qui le cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élev secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi d Juda. L'Histoire des Rois dit que ce fut la septième anné

d'après. Mais le texte grec des *Paralipomènes*, que Sévère Sulpice[1] a suivi, dit que ce fut la huitième[2]. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurois été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfants des juifs que de la plupart des nôtres. On leur apprenoit les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle[3]. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois[4] et il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France

1. On dit ordinairement Sulpice Sévère. Mais il paraît que Sulpice est le surnom : *Severus cognomine Sulpicius.* (*S. Gennadii Massiliensis presbyteri libellus*, Helmœstadii, 1612, in-4°, p. 9. — Cité par M. P. Mesnard.)

2. *Post octo fere annos* (Sulp. Sév.).

3. Καὶ ὅτι ἀπὸ βρέφους τὰ ἱερὰ γράμματα οἶδας (2e Ep. à Timothée, III, 15). « Et parce que tu as su dès la mamelle les saintes lettres. »

4. L'Académie, dans ses observations sur *Athalie*, accuse ici Racine d'inexactitude. Que la chose en elle-même soit vraie ou fausse, Racine avance sur de sérieuses autorités. Le *Deutéronome* (XVII, 18, 19) indique l'obligation du roi de copier le texte de la loi. Et sur ce passage, un ouvrage que Racine lisait, la *Synopsis criticorum*, donnait le commentaire : *Totum enim Pentateuchum describere tenebatur (rex), primum ut Israelita quivis, deinde iterum ut Rex.* « Le roi était obligé de copier deux fois tout le Pentateuque, d'abord comme Israélite, puis comme roi. »

voit en la personne d'un prince de huit ans et demi[1], qu
fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustr
de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aid
d'une excellente éducation; et que si j'avois donné a
petit Joas la même vivacité et le même discernement qu
brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'auro
accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de l
vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre, n'étant poi
marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou tro
ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fo
habiles[2], qui prouvent, par le texte même de l'Écriture
que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il e
appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées
Dieu par David, étoient autant de prêtres et de lévite
aussi bien que les cinq centeniers qui les commandoien
En effet, disent ces interprètes, tout devoit être saint da
une si sainte action, et aucun profane n'y devoit êt
employé. Il s'y agissoit non-seulement de conserver
sceptre de la maison de David, mais encore de conserv
à ce grand roi cette suite de descendants dont devoit naît
le Messie. « Car ce Messie, tant de fois promis comme fi
d'Abraham, devoit aussi être le fils de David et de tous l
rois de Juda. » De là vient que l'illustre et savant préla
de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précie
reste de la maison de David. Josèphe en parle dans l
mêmes termes. Et l'Écriture dit expressément que Di

1. Le duc de Bourgogne né le 6 août 1682. Le duc de Beauvilli
Fénelon, les abbés de Beaumont et Fleury dirigeaient son éducation
2. Racine, dans des notes manuscrites, cite Lightfoot. On a dit q
les cinq chefs nommés dans les *Paralipomènes* n'étaient pas
lévites, mais des commandants militaires.
3. M. de Meaux. (Note de Racine.) Dans le *Disc. sur l'Hist. Un*
2e part., sect. IV.

n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conser-
server à David la lampe qu'il lui avoit promise[1]. Or cette
ampe, qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit
être un jour révélée aux nations?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé.
Quelques interprètes veulent que ce fût un jour de fête.
'ai choisi celle de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois
grandes fêtes des Juifs[2]. On y célébroit la mémoire de la
publication de la loi sur le mont de Sinaï, et on y offroit
aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson, ce
qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices.
'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque
variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de
Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour
œur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa
mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et
ait enfin les fonctions de ce personnage des anciens
hœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé
d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que
eur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des
ctes n'étant marqués que par des hymnes et par des
noralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé
mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui
prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre
dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes
mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès
que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit

1. *Noluit autem Dominus disperdere Juadam, propter David servum suum, sicut promiserat ei, ut daret illi lucernam et filiis ejus cunctis diebus.* (*IV Rois*, VIII, 19.) « Il ne voulut pas perdre Juda, à cause de David son serviteur, à qui il avait promis de donner pour lui et pour ses fils à tout jamais une lumière. »

2. Le *Deutéronome* (16) nomme les fêtes des Azymes (*la Pâque*), des Semaines (*la Pentecôte*) et des Tabernacles.

de son fils[1], elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroît-il pas par l'Évangile qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife[2]? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre. Ce meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad et la destruction du temple et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs phrophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments. Témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portoit devant eux[3], et témoin Élisée lui-même, qui

1. *Spiritus itaque Dei induit Zachariam, filium Joiadæ, sacerdotem* (*Paralipomènes*, II, 24, 20.) « L'esprit de Dieu entra dans Zacharie, fils de Joad, prêtre. »

2. *Ev. de St Jean*, XI, 11. *Cum esset pontifex anni illius, prophetavit* « Comme il était le pontife de l'année, il prophétisa. »

3. Samuel parle : *Obvium habebis gregem prophetarum descendentium de excelso et ante eos psalterium et tympanum et tibiam et citharam, ipsosque prophetantes.* (*I Rois*, 10, 5.) « Tu verras venir au-devant de toi une troupe de prophètes descendant des hauts lieux, et devant eux la harpe, le tambourin, la flûte et la lyre, et eux-mêmes prophétisant. »

étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*[1]. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

1. *IV Rois*, 3, 15. « Amenez-moi un joueur de harpe. »

LES NOMS DES PERSONNAGES

	ACTEURS EN 1716
JOAS, roi de Juda, fils d'Okosias. .	Le petit Laurent[1].
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas..	Mlle Desmares[2].
JOAD, autrement Joïada, grand prêtre.	Beaubourg[3] (Baron en 1721).
JOSABET, tante de Joas, femme du grand prêtre.	Mlle Duclos[4].
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.	Mlle Mimi Dancourt[5].
SALOMITH, sœur de Zacharie.	
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.	Poisson le fils[6].
AZARIAS, ISMAËL, et les trois autres chefs des prêtres et des lévites.	
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal..	Dancourt[7].
NABAL, confident de Mathan.	
AGAR, femme de la suite d'Athalie.	

Troupe de prêtres et de lévites. — Suite d'Athalie. — La nourrice de Joas. — Chœur de jeunes filles de la tribu de Lévi.

1. Fils du concierge de la Comédie.

2. Nièce de la Champmeslé, née en 1682, elle fut à la Comédie-Française de 1699 à 1721.

3. Beaubourg prit l'emploi de Baron en 1692, lorsque celui-ci se fut retiré. C'est lui que désignait Lesage dans *Gil Blas* sous le nom de l'acteur « qui faisait le personnage d'Enée ». Il se retira en 1710. — Michel Boyron, dit Baron, fut formé par Molière, débuta en 1670 au théâtre du Palais-Royal, passa en 1673 à l'Hôtel de Bourgogne, puis fut le plus brillant sujet de la Comédie-Française formée en 1680 de la réunion des trois troupes de Paris. S'étant retiré en 1691, il rentra en 1720 : il mourut en 1729. Lesage l'a raillé dans le *Diable Boiteux* (l'histrion qui rêve) et dans *Gil Blas* sous le nom du seigneur Alonzo Carlos de la Ventoleria.

4. Mlle Duclos débuta en 1695, et cessa de jouer en 1755 : depuis dix ans, Mlle Lecouvreur l'éclipsait. Lesage l'a peinte dans *Gil Blas* (l'actrice qui joue le rôle de Didon). Ses grands triomphes furent les rôles d'Ariane et d'Inès de Castro. En 1721 elle prit le rôle d'Athalie.

5. Fille cadette de Dancourt, elle fut au théâtre de 1699 à 1728, et mourut plus que nonagénaire vers 1780. Elle jouait les soubrettes.

6. Philippe Poisson débuta en 1700, se retira en 1711 et rentra de 1715 à 1722. Il a composé plusieurs comédies, dont la plus connue est le *Procureur arbitre* (1728).

7. C'est l'auteur comique (1661-1725). Il fut à la Comédie-Française de 1685 à 1718.

ATHALIE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina[1] la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour 5
La trompette sacrée[2] annonçoit le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques;

1. *Sina.* Racine dit indifféremment *Sinaï* ou *Sina*. *Sina* est une forme grecque contractée.

2. *Filii autem Aaron sacerdotes clangent tubis.* « Les prêtres, fils d'Aaron, sonneront de la trompette. » (*Nombres*, X, 8), et ailleurs dans la Bible.

Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours[1],
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabet, votre fidèle épouse.
Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége,
Mathan, de nos autels infâme déserteur,

1. Au sens étymologique, *concursus*. On ne l'emploie guère absolument.

Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère[1] :
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante[2];
Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux,
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux

1. L'Écriture nomme Mathan prêtre de Baal. Le caractère d'apostat est une fiction de Racine : il a, dans ses *Notes manuscrites* sur *Athalie*, recueilli divers passages des livres saints qui l'autorisaient à supposer l'apostasie d'un prêtre.
2. *Var. Joue* et *loue* au lieu d'*invente* et *vante* (Éd. 1691).

Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite.
Le ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous? 70
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide, 75
Et même contre Dieu lève son bras perfide.
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées, 80
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu[1],
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche. »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer? 85
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses[2]?
Le sang de vos rois crie[3], et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété. 90

1. Voir pour ces faits la *Préface* de Racine.

2. *Numquid manducabo carnes taurorum aut sanguinem hircorum bibam?* (Ps., 49, 13). *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum dicit Dominus. Plenus sum. Holocausta arietum, et adipem pinguium et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum nolui.... Discite bene facere.... Et venite.... (Isaïe, 1, 11, 14, 17, 18.)* « Mangerai-je les chairs des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs? — A quoi me sert la foule de vos victimes? dit le Seigneur. Je suis rassasié. Vos holocaustes, les graisses de vos béliers, le sang des veaux, des agneaux et des boucs, je n'en veux pas. Apprenez à bien faire. Et alors, venez. »

3. *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra.* (*Genèse*, IV, 10.) « La voix du sang de ton frère crie vers moi de la terre. »

Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu[1].
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race 95
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
« Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous[2] :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée. 100
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains;
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles[3]. »

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir? 105
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi? toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles[4]?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours

1. Les deux tribus qui avaient formé le royaume de Juda.
2. Expression biblique. *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus. Juges*, XVI, 20.) « Ne sachant pas que le Seigneur s'était retiré de lui. »
3. *Cumque ingrederetur Moyses tabernaculum fœderis ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propitiatorio, quod erat super arcam testimonii inter duos Cherubim.* (*Nombres*, VII, 89.) « Lorsque Moïse entrait dans le tabernacle d'alliance pour consulter l'oracle, il entendait la voix lui parler du propitiatoire qui était au-dessus de l'arche entre les deux chérubins. »
4. *Auditu audietis et non intelligetis; et videntes videbitis et non videbitis.* (*St Math.*, XIII, 14.) « Vous entendrez, et vous ne comprendrez pas. Vous verrez, et vous ne verrez pas. » Mais surtout *Isaïe* : *Qui aperis habes aures, nonne audies?* (XLII, 20.) « Tu as des oreilles, n'entends-tu pas? »

Des prodiges fameux accomplis en nos jours? 110
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces[1];
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé[2];
Près de ce champ fatal Jézabel immolée, 115
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue[3]; 120
Élie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain[4],
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée[5],

1. Le champ de Naboth, à Jezraël. C'est là que mourut Achab, pour accomplir la prophétie d'Israël : il avait été blessé en combattant le roi de Syrie, à Ramoth Galaad.

2. *Equorum ungulæ conculcaverunt eam.* « Les sabots des chevaux l'écrasèrent. » (*IV Rois*, 9, 33). *In agro comedent canes carnes Jezabel.* « Les chiens mangeront dans un champ les chairs de Jézabel. » (*Ibid*, 36.)

3. Élie ayant fait rassembler sur le mont Carmel huit cent cinquante faux prophètes en présence du peuple, les invite à préparer un sacrifice, sans mettre de feu sous la victime, et à invoquer leur dieu Baal pour qu'il envoie la flamme qui doit la consumer. Leurs invocations sont vaines. A son tour, il élève un autel, y place la victime, sans mettre de feu sous le bois, puis adresse une prière à Dieu, qui fait descendre la flamme, et l'holocauste est brûlé. Le peuple met alors à mort les faux prophètes. *I Rois*, 18, 19-40. (Note de M. P. Mesnard.)

4. *In diebus Eliæ in Israel, quando clausum est cælum annis tribus et mensibus sex.* (*St Luc*, IV, 25.) « Aux jours d'Élie en Israël, quand le ciel fut fermé trois ans et six mois. »

5. *Et dixit Elias.... : Vivit dominus Deus Israel, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba.* « Et Élie dit : Le Seigneur Dieu d'Israël est vivant : je suis son serviteur. Il n'aura point ces années-ci de pluie ni de rosée, si ce n'est à ma voix. » (*I Rois*, 17, 1.) — Ce miracle d'Élie est rappelé dans l'*Épître de saint Jacques*, V, 17 et 18 : *Elias.... oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres et menses sex. Et rursum oravit ; et cælum dedit pluviam, et terra dedit fructum suum.* « Élie pria pour qu'il ne

Les morts se ranimants à la voix d'Élisée[1] :
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatants, 125
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire :
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis[2],
Et prédits même encore à Salomon son fils? 130
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de rois une suite nombreuse[3];
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser partout la discorde et la guerre, 135
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre[4].

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Le roi fils de David, où le chercherons-nous?

ombât point de pluie sur la terre, et il ne plut pas pendant trois ans six mois. Et de nouveau il pria : et le ciel donna de la pluie, et la erre porta des fruits. » (Note de M. P. Mesnard.)

1. Le fils de la Sunamite ressuscité. (*IV Rois*, 4, 20-36.)

2. *Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine, sicut jurasti David in eritate tua?* (*Ps.*, 88, 50.) « Où sont tes miséricordes anciennes, ô Seineur, celles que tu juras à David dans ta vérité? »

3. Racine, dans ses *Notes manuscrites*, indique qu'il a pris cette idée ans Lightfoot : *Neminem Israelitarum regem futurum qui non e domo avidis et Salomonis prosapia fuerit.* Talmudi in Sanhedrin, cap. x. *Neoque regem Messiam ex ea prosapia exspectabant.* « Personne ne evait régner sur Israël qui ne fût de la race de David et de Salomon.... nsi ils attendaient le Messie, leur roi, comme de cette race. »

4. *Et adorabunt eum omnes reges terræ; omnes gentes servient ei.* Ps., 71, 11.) « Tous les rois de la terre l'adoreront; toutes les nations le rviront. »

Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines? 14
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi! 14
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
 Okosias restoit seul avec ses enfants. 15
Par les traits de Jéhu je vis percer le père:
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour[1],
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle, 15
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte[2]. 16

1. L'Académie, dans ses *Observations*, relève le *tiers*, et de la *troisième* heure (au vers suivant) conclut qu'il fallait dire le *quart*. Louis Racine dans ses *Remarques sur Athalie*, justifie longuement son père.
2. Euripide, *Iphigénie en Aulide* (155-6) :

Λευκάνει
τόδε φῶς ἤδη, λάμπουσ' ἠώς.

« Déjà voici la blanche lumière de l'aube brillante. »

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, Princesse : il faut parler, 165
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur.
Que dis-je? Le succès animant leur fureur, 170
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre[1]
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage, 175
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois[2].
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres. 180

1. Josabet est sœur d'Ochosias, *filia regis Joram, non ab Athalia sed ab alia uxore* (*Synopsis criticorum*). « Fille de Joram, non par Athalie, mais par une autre femme. »
2. *Per me reges regnant.* (*Proverbes* VIII, 15.) « Les rois règnent par moi. »

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin[1],
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas! de quel péril je l'avois su tirer! 1
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer!

JOAD.

Quoi? déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort. 1
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières 1
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières[2].
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre? 2

1. Eliacin, nom biblique, n'est pas appliqué dans la Bible à Joas.
2. Cette retraite, selon M. Coquerel, est plus janséniste que jui Cependant, comme le fait remarquer M. P. Mesnard, Racine n'a eu qu'à se souvenir du livre d'Esther (IV, 16).

JOAD.

bner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
e sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

ais à qui de Joas confiez-vous la garde?
st-ce Obed, est-ce Amnon[1] que cet honneur regarde?
e mon père sur eux les bienfaits répandus.... 205

JOAD.

l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

ıi donc opposez-vous contre ses satellites?

JOAD.

vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

sais que près de vous en secret assemblé,
r vos soins prévoyants leur nombre est redoublé; 210
e pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
serment solennel par avance les lie[2]
e fils de David qu'on leur doit révéler.
is quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
ıvent-ils de leur roi venger seuls la querelle? 215
ır un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
ıtez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
un fils d'Okosias est ici renfermé,
ses fiers étrangers assemblant les cohortes[3],
nvironne le temple, et n'en brise les portes. 220

[1] Noms bibliques; et le premier, nom d'un lévite.
[2] Trait pris de Josèphe (*Antiq. Jud.*, IX, 7).
[3] *Cohortes* : mot de couleur un peu trop romaine.

Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes[1],
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups... 225

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous,
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence[2],
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance[3];
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel; 230
Dieu, qui frappant Joram, le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère 235
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce? 240
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats, 245

1. C'est l'idée d'un chrétien sur le clergé chrétien.
2. *Patris orphanorum et judicis viduarum.* (Ps. 67, 6.) « Père des orphelins et défenseur des veuves. »
3. L'opposition des mots, non pas l'idée, est une sensible réminiscence de saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum.* « Alors que je suis faible, alors je suis puissant. »

Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein. 250
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste.
Du fidèle David c'est le précieux reste[1] :
Nourri[2] dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide, 260
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel; 265
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint l'impiété du père[3].
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux

1. C'est le mot de Bossuet. Cf. p. 978.
2. *Nourri* : élevé. Sens commun au XVIIe siècle.
3. *Et dicitis : Quare non portavit filius iniquitatem patris? Videlicet, quia filius judicium et justitiam operatus est, omnia præcepta mea custodivit, et fecit illa, vivet vita. Anima quæ peccaverit ipsa morietur : filius non portabit iniquitatem patris.* (*Ezéchiel*, 18, 19, 20.) « Et vous dites : Pourquoi le fils n'a-t-il pas été chargé de l'iniquité du père? Sans doute parce que le fils a suivi la raison et pratiqué la justice, et gardé tous mes préceptes, parce qu'il a fait cela, il vivra. L'âme pécheresse elle-même mourra : le fils ne portera point l'iniquité du père. »

Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux. 2
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple, 2
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres, 2
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché, 2
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile[1],
Fais qu'au juste[2] héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes foibles mains ses puissants ennemis; 2
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles 2
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

1. C'est la *lucerna* de la *Préface* (cf. p. 979)
2. *Juste* : légitime.

SCÈNE III

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle, 300
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs,
Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre et de douleurs, 305
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher. 310

SCÈNE IV

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX seule.

En vain l'injuste violence 315
Au peuple qui le loue imposeroit silence :

Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance[1].
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits. 32

TOUT LE CHŒUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture[2].
Il fait naître et mûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure 32
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les[3] rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure 33
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé 33
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,

1. *Cæli enarrant Dei gloriam... Dies diei eructat verbum* (*Ps.*, 18, 1 et 2). « Les cieux racontent la gloire de Dieu.... Le jour la crie au jour.

2. « Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture. » (Régnier, *Sat.*, IX.)

3. *Imitari agros fertiles qui multo plus efferunt quam acceperunt* (*Cic.*, *De offic.*, I, 15, 48.) « Imiter les champs fertiles qui rendent plus qu'on n'y a semé. »

Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venoit-il renverser l'ordre des éléments ? 340
Sur ses antiques fondements
Venoit-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux 345
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi ! 350

UNE VOIX seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même[1].
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême ! 355

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.

1. L'Académie avait bien raison de voir là une pensée toute chrétienne. Mais, comme dans l'ancienne loi tout est figure, de même la jeune Israélite, en annonçant l'Eucharistie, comprend seulement que Dieu s'est donné au peuple élu, en lui donnant sa loi.

Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime[1].

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi ! 360
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX seule.

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile 365
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais[2] ? 370

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

1. *Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo et ex tota anima tua et ex tota fortitudine tua.* (*Deutér.*, VI, 5.) « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de toute ton âme et de toute ta force. »

2. Ces deux vers, qui rompent l'alternance des rimes féminines et masculines, manquent dans les éditions de 1691 et 1692 : ils ne paraissent qu'en 1697. On a vu là une apostrophe aux Jésuites : voyez l'Épître de Boileau sur l'*Amour de Dieu*, composée au même temps.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes filles, c'est assez ; suspendez vos cantiques. 375
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

SCÈNE II

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je ? Mon fils, quel sujet vous ramène ?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ? 380

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien, quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains 385
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtés le jeune Éliacin
Comme moi le servoit en long habit de lin[1]; 390
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée[2].
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.

1. Il est dit de Samuel : *Ministrabat ante faciem Domini, puer, accinctus ephod lineo.* (*Sam.*, I, 2, 18.) « Il servait devant le Seigneur vêtu de l'*éphod* de lin. » Joas a été caché sous la robe de lin du lévite.

2. « Racine s'est trompé ici sur les rites. On n'arrosait point l'assemblée du sang de la victime. Le prêtre trempait simplement un doigt dans le sang, et en faisait sept aspersions devant le voile du sanctuaire; il en frottait les cornes de l'autel, et répandait le reste au pied du même autel. L'auteur a confondu avec le rite judaïque ce qu'il avait lu dans le XXIVe chapitre de l'*Exode*, où il est dit que Moïse fit l'aspersion du sang de la victime sur le peuple assemblé; mais il n'y avait point encore de rite ni de cérémonies légales. » (*Sentiments de l'Académie.*)

Une femme.... Peut-on la nommer sans blasphème? 395
Une femme.... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites. 400
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père.... Ah! quel courroux animoit ses regards!
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété. 405
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté? »
La Reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvroit déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant[1]; 410
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux, comme effrayés, n'osoient se détourner;
Surtout Éliacin paroissoit l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc? Éliacin a paru devant elle? 415

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,

1. Image biblique. (*Balaam*) *vidit angelum stantem in via evaginato gladio.* (*Nombres*, 22, 31). « Balaam vit un ange debout sur le chemin, l'épée nue. » (*David*) *vidit angelum Domini stantem inter cælum et terram et evaginatum gladium in manu ejus.* (*I Paralip.*, 21, 16.) « David vit un envoyé de Dieu arrêté entre le ciel et la terre, et dans sa main un glaive nu. »

Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce désordre funeste. 420

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes....
Souviens-toi de David[1], Dieu, qui vois mes alarmes.

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez ? 425

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seroient-ils menacés ?

SALOMITH.

Auroit-il de la Reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCÈNE III

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ? 430

1. *Memento, Domine, David.* (*Ps.*, 81, 1.) « Seigneur, souviens-toi de David. »

Ici tous les objets[1] vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma foiblesse. 435
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse,
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours.

(Elle s'assied.)

SCÈNE IV

ATHALIE, ABNER, ETC.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre. 440
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et surtout défendit à leur postérité 445
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi? vous de nos rois et la femme et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? Et faut-il qu'aujourd'hui....
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui[2]. 450

1. *Objets* : ce qui est sous les yeux, tout ce que vous voyez.
2. « *Votre* n'est pas assez respectueux dans la bouche d'un sujet parlant à sa reine; il n'est pas d'ailleurs convenable au caractère donné à Abner. » (*Sentiments de l'Académie.*) Ces deux raisons sont fausses.

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes. 455
Je sais que dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCÈNE V

MATHAN, ATHALIE, ABNER, ETC.

MATHAN.

Grande Reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace? 460
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé, 465
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier. 470
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers[1] respecter Athalie.

1. Méditerranée et mer Rouge.

Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages, 475
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie. 480
De toutes parts pressé par un puissant voisin[1],
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours, 485
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit. 490
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage[2], 495
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables, 500

1. Hazaël, roi de Syrie.
2. Bien élégante périphrase. Le verset biblique est d'une autre couleur : *Venitque Jehu in Jezraël. Porro Jezabel, introitu ejus audito, depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, et respexit per fenestram.* (*IV Rois*, 9, 30.) « Jehu vint à Jezraël. Or Jézabel, ayant appris son arrivée, peignit ses yeux avec du fard, et para sa tête, et regarda par la fenêtre. »

Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange[1]
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux 505
Que des chiens dévorants se disputoient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels[2] qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus. 510
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage 515
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage.
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée[3] : 520
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels. 525
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels ?

1. Cf. vers 116-118.
2. L'Académie voudrait *tel que* : ou *tels on voit*. Elle a raison ici.
3. *Idée*, au sens étymologique, *image*. « Je ne vous vois qu'en idée », a dit Racine dans une lettre. Corneille a fait un emploi pareil du mot.

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeroient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée, 535
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée[1].
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître. 540
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu : 545
Quel est-il? De quel sang? Et de quelle tribu?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtoient leur ministère.
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère.
L'autre m'est inconnu.

1. Louis Racine indique une origine vraisemblable de cette fiction. Alexandre, dans Josèphe, voyant venir au-devant de lui le grand prêtre des Juifs en habits pontificaux, reconnut l'homme qu'un songe lui avait fait voir.

MATHAN.

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer. 550
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures[1];
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable? 555

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé, 565
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.

1. *Mes mesures*, la modération de mes sentiments et de mes actes. On ne dit pas *mes mesures pour...* : mais on dit *mes égards pour...* ; et cela suffit à justifier l'expression. Il y a ici un zeugma.

N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent. 570

ABNER.

Hé quoi, Mathan? D'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux;
Et vous, qui lui devez des entrailles de père, 575
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte? 580
Un songe, un foible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée.
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près; 585
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seroient les raisons?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons. 590
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance 595

Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage. 600
Allez.

SCÈNE VI

ATHALIE, MATHAN, ETC.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté :
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour. 605
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre....

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux. 610
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez ; et sans jeter d'alarmes, 615
Dans tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, ETC.

JOSABET, aux deux lévites.

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabet.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde, 620
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Épouse de Joad, est-là votre fils?

JOSABET.

Qui? Lui, Madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
Voilà mon fils.

ATHALIE.

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui.... 625

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité. 630
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance, 635
Et qui de mes parents n'eus jamais connoissance [1].

1. Pour dessiner le petit Joas, Racine s'est certainement souvenu du jeune Ion.

Ὁ παῖς τε τοὺς τεκόντας οὐκ ἐπίσταται. (451.)

« L'enfant ne connaît pas ses parents. »

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connois point d'autre[1].

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

1. Créuse interroge Ion.

Κρ. Σὺ δ' εἶ τίς;...
Ἴ. Τοῦ θεοῦ καλοῦμαι δοῦλος εἰμί τ', ὦ γύναι....
Οὐκ οἶδα πλὴν ἕν· Λοξίου κεκλήμεθα.
Κρ. Ναοῖσι δ' οἰκεῖς ποῖς δέ γε;...
Ἴ. Ἅπαν θεοῦ μοι δῶμα....

« Qui es-tu ? — Je suis, et on me nomme serviteur de Dieu, ô femme. Je ne sais rien que cela. On dit que j'appartiens à Loxias (Apollon). — Tu habites dans ce temple ? — Toute la maison du dieu est ma maison. »

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin? 645

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture[1],
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel[2]. 650

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié[3]?

1. *Qui dat jumentis escam illorum et pullis corvorum invocantibus eum.* (*Ps.*, 146, 9.) « Celui qui donne la nourriture aux chevaux, et aux petits des corbeaux qui l'invoquent par leurs cris. »

2. Ἴων. — Βῶμοι μ' ἔφερβον....

« Ion. — Les autels m'ont nourri. »

3. On peut s'étonner de cette honte qu'éprouve Athalie à la pensée d'être sensible à la pitié. L'explication est dans ces lignes de La Rochefoucauld : « Je suis peu sensible à la pitié et je voudrais ne l'y être point du tout.... C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. »

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible. 655
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune. 660

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire[1].

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé, 665
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

1. Cf. *Préface*, p. 997.

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu. 67

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies; 67
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi? vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire? 68

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

'e verrois cependant en invoquer un autre !

ATHALIE.

'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
'e sont deux puissants Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien : 685
ui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

es plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

e bonheur des méchants comme un torrent s'écoule [1].

ATHALIE.

es méchants, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame ! excusez
n enfant...

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez. 690
nfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
ous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
ous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier.
aissez là cet habit, quittez ce vil métier.
e veux vous faire part de toutes mes richesses; 695
ssayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

1. (*Peccatores*) *ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens.* (*Ps.*, , 8.) « Ils (les pécheurs) s'évanouiront comme une eau qui écoule. »

A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils [1].

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui.... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterois ! Et pour....

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère ! 7

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle ; et dans tout ce qu'il dit
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur, 7
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

1. Xuthus dit à Ion :

Ἀλλ', ἐκλιπὼν θεοῦ δάπεδ' ἀλητείαν τε σὴν,
ἐς τὰς Ἀθήνας στεῖχε...,
οὗ σ' ὄλβιον μὲν σκῆπτρον ἀναμένει πατρὸς,
πολὺς δὲ πλοῦτος.... (579-82.)
Καὶ νῦν μὲν ὡς δὴ ξένον ἄγων σ' ἐφέστιον
δειπνοισι τέρψω.... (656-7.)

« Mais laisse la maison de Dieu et ton existence de vagabond, et vi à Athènes.... Là, la grandeur et la royauté paternelle t'attendent, d'abondantes richesses.... Et maintenant je vais t'emmener comme hôte à mon foyer, et je te réjouirai d'un festin. »

JOSABET.

'eut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
out l'univers les sait; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

ui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
vengé mes parents sur ma postérité. 710
aurois vu massacrer et mon père et mon frère [1],
u haut de son palais précipiter ma mère,
t dans un même jour égorger à la fois,
uel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de rois [2].
t pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes [3], 715
ont elle avoit puni les fureurs indiscrètes;
t moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
sclave d'une lâche et frivole pitié,
n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
endu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage, 720
t de votre David traité tous les neveux
omme on traitoit d'Achab les restes malheureux?
ù serois-je aujourd'hui, si domptant ma foiblesse,
n'eusse d'une mère étouffé la tendresse,
de mon propre sang ma main versant des flots 725
eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
nfin de votre Dieu l'implacable vengeance
ntre nos deux maisons rompit toute alliance.
avid m'est en horreur; et les fils de ce roi,
uoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi. 730

1. Achab et Joram. Athalie était femme de Joram, roi de Juda, et eur de Joram, roi d'Israël, qui fut tué par Jéhu.
2. La Bible disait 70 (*IV Rois*, 10, 1, 6, 7). Racine qui réduisait à dix s cinquante Pallantides de la légende grecque, porte à 80 le nombre s fils d'Achab.
3. *Prophetas tuos occiderunt gladio.* « Ils ont tué tes prophètes par glaive, » disait Élie au Seigneur. Et le Seigneur annonçait la vengance : *Quicumque fugerit gladium Hazaël, occidet eum Jéhu.* Quinque fuira le glaive d'Hazaël, Jéhu le tuera. » (*I Rois*, 19, 14 et 17.)

JOSABET.

Tout vous a réussi? Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente.... 73
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir; j'ai vu.

ABNER, à Josabet.

Je vous l'avois promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendois tout et plaignois votre peine. 74
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.

(A Joas, en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce service important. 74

ouvenez-vous de l'heure où Joad vous attend[1].
t nous, dont cette femme impie et meurtrière
souillé les regards et troublé la prière,
entrons; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
ave jusques au marbre où ses pas ont touché. 750

SCÈNE IX

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
uel sera quelque jour cet enfant merveilleux[2]?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux. 755

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie 760
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

ui nous révélera ta naissance secrète[3],
her enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

1. Cf. vers 155. Mais la troisième heure, a-t-on fait observer, n'est-lle pas passée, puisque l'on voit au commencement de cet acte les rières commencées et troublées par Athalie? Racine ne s'en est pas visé, ou bien il indique ici un nouveau rendez-vous.

2. *Quis, putas, puer iste erit?* (*St Luc*, I, 66.) « Qu'el sera, selon vous, et enfant? »

3. *Generationem ejus quis enarrabit?* (*Isaïe*, 51, 8.) « Qui racontera a naissance? »

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle. 7
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix, 7
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance[1] ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence. 7

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît à l'abri de l'aquilon, 7
Un jeune lis, l'amour de la nature[2].

1. *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docue eum.* (*Ps.*, 93, 12.) « Heureux l'homme que tu as instruit, Seigneur nourri de ta loi. »

2. Catulle (62, v. 39-41) :

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber.

« Comme une fleur qui pousse à l'écart dans un jardin clos, inconn du bétail, à l'abri de la charrue ; les brises la caressent, le soleil fortifie, la pluie la nourrit. »

›in du monde élevé, de tous les dons des cieux[1]
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence. 785

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
rmi tant de périls marche à pas incertains!
'une âme qui te cherche et veut être innocente 790
Trouve d'obstacle à ses desseins!
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

palais de David, et sa chère cité[2], 795
nt fameux, que Dieu même a longtemps habité[3],
mment as-tu du ciel attiré la colère?
›n, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas! au trône de tes rois? 800

TOUT LE CHŒUR.

›n, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

. Les vers 782-794 manquent dans l'éd. de 1691.
. *Habitavit autem David in arce* (*Sion*) *et vocavit eam Civitatem vid.* (*II Rois*, 5, 9.) « David habita sur la colline de Sion, et l'appela la de David. »
. *Mons in quo bene placitum est Deo habitare in eo.* (*Ps.*, 67, 17. e mont où il plut à Dieu d'habiter. »

Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimoit ses saints ravissements, 8
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois[1] ?

UNE VOIX seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore 8
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever[2] ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ? 8

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous[3].

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie; 8

1. Les vers 804-809 se trouvent d'abord dans l'éd. de 1697.
2. *Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntu[illegible] [illegible]untur, et loquentur iniquitatem : loquentur omnes qui operant [illegible]astitiam? Populum tuum, Domine, humiliaverunt; et hereditate[illegible]m vexaverunt.* (*Ps.*, 93, 3-5.) « Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu[illegible] [illegible]nd les pécheurs se glorifieront-ils? et parleront-ils haut? [illegible]nt-ils leur iniquité? Jusqu'à quand ceux qui pratiquent l'injusti[illegible] [illegible]ront-ils la voix? Ils ont humilié ton peuple, ô Dieu; ils ont oppri[illegible] [illegible] héritage. »
3. Cf. *Esther*, v. 339-41.

De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie; 825
Qui sait si nous serons demain[1] ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles 830
Tes clartés immortelles;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur. 835
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur[2] !
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,

1. *Comedamus et bibamus; cras enim moriemur.* « Mangeons et buvons : demain nous mourrons. » (*Isaïe*, 22, 13.) *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt: et utamur creatura tanquam in juventute celeriter Vino pretioso et unguentis nos impleamus; et non prætereat nos flos temporis. Coronemus nos rosis, antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra.* (*Sagesse*, II, 6-8.) « Venez donc, et jouissons des biens présents; et jouissons de notre jeunesse rapidement. Emplissons-nous de vin et couvrons-nous de parfums; et ne laissons pas échapper la fleur de la vie. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles ne se fanent; ne laissons point de pré où ne se promène notre volupté. »

2. *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* (*Ps.*, 72, 20.) « O Seigneur, anéantis leur image dans ta cité, comme disparaît un songe au réveil. »

Que tu présenteras au jour de ta fureur 84
A toute la race coupable[1].

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

1 *Fæx ejus* (*calicis*) *non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ.* « La lie du calice n'est pas épuisée : tous les pécheurs de la terre la boiront. » (*Ps.*, 74, 9.) *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus* (*Isaïe*, 51, 17.) « Tu as bu de la main du Seigneur le calice de sa colère. »

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

eunes filles, allez : qu'on dise à Josabet 845
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ? tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer. 850

C'est des ministres saints la demeure sacrée;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée, 85
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons : cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

SCÈNE III

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine. 86
Mais que veut Athalie en cette occasion?
D'où naît dans ses conseils cette confusion?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux, 86
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérois ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus. 87
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.

La peur d'un vain remords trouble cette grande âme :
Elle flotte, elle hésite; en un mot, elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel.
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
J'avoit dit d'assembler sa garde en diligence; 880
Mais soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain, 885
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux ;
Joad de temps en temps le montre aux factieux, 890
Le fait attendre aux Juifs, comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude? 895
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt;
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage. » 900

NABAL.

Hé bien ? pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe....

MATHAN.

EAh ! de tous les mortels connois le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré 905

Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit. 910
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste ;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte? 915
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël[1].

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole, 920
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours[2]?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander 925
Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la cour s'attacha toute entière.

1. « Les Ismaélites étaient idolâtres et fort attachés à leurs faux dieux. » (Racine, *Notes manuscrites*.)

2. *Ante truncum ligni procidam?* (*Isaïe*, 44, 19.) « Me prosternerai-je devant un tronc d'arbre? »

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices, 935
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse, 940
Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables[1].
Enfin au Dieu nouveau, qu'elle avoit introduit, 945
Par les mains d'Athalie un temple fut construit[2].
Jérusalem pleura de se voir profanée;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux, 950
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise.
Par là je me rendis terrible à mon rival.
Je ceignis la tiare, et marchai[3] son égal.

1. « On a trouvé, disait l'Académie, que Mathan se déclare ici très mal à propos le plus scélérat de tous les hommes; et il le fait sans aucune nécessité et sans utilité. » C'est une question si les plus rusés, les plus hypocrites n'ont pas besoin d'un confident de leur jeu, à qui ils disent leur secret, pour être admirés dans toute leur habileté, et surtout pour se purger des soupçons de respecter naïvement les vaines idoles d'honneur ou de morale devant lesquelles se prosterne la foule. Voyez don Juan se révélant pareillement à Sganarelle.

2. La Bible ne fournit pas ce fait.

3. Ce *marchai* est un souvenir de Virgile :

Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux.... (*En.*, I, 46-7.)

« Mais moi, qui marche reine des Dieux, sœur et femme de Jupiter. »

Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords[1]!
Mais voici Josabet.

SCÈNE IV

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la Reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Alloit de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sais les injustices;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant sans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.

1. C'est ici surtout qu'il est difficile de ne pas accepter la critique de l'Académie.

JOSABET.

Éliacin!

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte. 980
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La Reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter? 985
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABET.

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur. 990

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare? 995
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?
Songez-y : vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine. 1000

JOSABET.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur....

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que sa vie à sa sincérité 1005
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu? 1010
Parlez; je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée, 1015
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée[1]
Où le mensonge règne et répand son poison;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison?

1. *In cathedra pestilentiæ.* (*Ps.*, I, 1.) « Dans la chaire de pestilence. »

SCÈNE V

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi? fille de David, vous parlez à ce traître? 1020
Vous souffrez qu'il vous parle? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu 1025
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger. 1030

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure. 1035
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,

Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel[1].
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie. 1040

MATHAN. (Il se trouble.)

Avant la fin du jour.... on verra qui de nous....
Doit.... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'orage se déclare.
Athalie en fureur demande Éliacin. 1045
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé? 1050

1. Dathan, Abiron et Coré, révoltés contre Moïse, furent engloutis par la terre ouverte sous leurs pieds. (*Nombres*, 16, 1-33). Doëg, Iduméen, qui dénonça le prêtre Achimélech à Saül pour avoir secouru David, est maudit par David. (*Ps.*, 51, 2.) Achitophel, conseiller et corrupteur d'Absalon. (*II Rois*, 15-17.)

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache, 1055
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête. Je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue, 1060
De Cédron avec lui traversant le torrent[1],
J'irai dans le désert, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours.... 1065
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui. 1070
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable[2].
Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune? 1075
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

1. Le torrent de Cédron, coulant dans une profonde vallée à l'est de Jérusalem, se jetait dans la mer Morte. David l'avait traversé, fuyant devant Absalon, pour se réfugier au désert d'Engaddi.
2. *Favorable* : latinisme, *qui procure la faveur, qui concilie...*

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance? 1080
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains?

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits. 1085
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Égypte a conservé les temples[1].
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir[2], 1090
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Éliacin; et loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée. 1095
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII

JOAD, JOSABET, AZARIAS, suivi du Chœur et de plusieurs lévites.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

1. *Nec dereliquit vitulos aureos qui erant in Bethel et in Dan.* (*IV Rois*, 10, 29.) « Il ne délaisse pas les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. »

2. Depuis la construction du temple, il était interdit d'offrir ailleurs des sacrifices.

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes? 1100

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé, 1105
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous? 1110
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel[1],
Des ennemis de Dieu percer la tête impie, 1115
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.

1. « *Juges*, chap. IV. » (*Note de Racine* dans les éd. de 1692 et 1697.) Sisara, chef de l'armée chananéenne, vaincu et fuyant, entra dans la tente de Jahel. Pendant qu'il dormait, elle prit une des chevilles de fer de la tente, et la lui enfonça à coups de marteau dans la tempe.

Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle! 1120
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
Tu frappes et guéris; tu perds et ressuscites[1].
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois, 1125
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi? 1130
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre, 1135
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin[2].

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille[3].

1. Antithèses bibliques. *Ego occidam et ego vivere faciam.* « Je tuerai et je ferai vivre. » (*Deutér.*, 32, 39.) *Dominus mortificat et vivificat.* (*I Rois*, 2, 6.) « Dieu mortifie et vivifie. »

2. *Fluat ut ros eloquium meum, quasi imber super herbam, et quasi stillæ super gramina.* « Que ma parole coule comme la rosée, comme la pluie sur l'herbe, comme les gouttes d'eau sur le gazon. » (*Deutéronome*, XXXII, 2.) Voyez aussi *Osée*, VI, 4.

3. *Audite, cæli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei.* « Cieux,

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille. 1140
Pécheurs, disparoissez : le Seigneur se réveille[1].

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé[2]?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé[3]?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide[4]. 1145
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé[5].

écoutez ma parole ; que la terre entende la voix de ma bouche. » (*Deutéronome*, XXXII, 1.) — *Audite cæli, et auribus percipe, terra.* « Cieux, écoutez ; terre, prête l'oreille. » (*Isaïe*, 1, 2.)

1. *Deficiant peccatores a terra, et iniqui ita ut non sint.* (*Psaumes*, CIII, 35.) — *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.... Pereant peccatores a facie Dei.* (*Psaumes*, LXVII, 2 et 3.) *Et excitatus est tanquam dormiens Dominus.* (*Psaumes*, LXXVII, 65.) « Que les pécheurs disparaissent de la terre : que les méchants soient comme s'ils n'étaient pas.... Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés.... Que les pécheurs disparaissent de devant la face du Seigneur.... Le Seigneur qui semblait dormir s'est réveillé. »

2. « Joas. » (*Note de Racine.*) — *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* (*Lamentations de Jérémie*, LV, 1.) « Comment l'or s'est-il terni? Comment a-t-il altéré sa belle couleur? »

3. « Zacharie. » (*Note de Racine.*) — « La plupart ont dit que l'auteur détruit ici l'intérêt pour Joas, en prévenant sans nécessité les auditeurs que Joas doit un jour faire égorger le fils de son bienfaiteur. Plusieurs ont voulu excuser cet endroit comme langage prophétique, qui ne fait pas naître une idée distincte. Les critiques ont répondu que, si le discours du grand prêtre ne porte aucune idée, il est inutile ; s'il présente quelque chose de réel, comme on n'en peut douter par les notes de l'auteur, il détruit l'intérêt. » (*Sentiments de l'Académie.*) — M. de la Rochefoucauld-Liancourt dit que l'Académie s'est arrêtée là ; et que c'est Dalembert qui a écrit à la marge : « Les autres ont répliqué que l'intérêt principal de la pièce ne porte point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur de la race de David. » (Note de M. P. Mesnard.)

4 *Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas....* (*Saint Matth.*, XXIII, 37.) « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes. »

5. *Ne offeratis ultra sacrificium frustra ; incensum abominatio est mihi.* (*Isaïe*, I, 13.) « N'offrez plus de sacrifice inutile : votre encens m'est en abomination. »

Où menez-vous ces enfants et ces femmes[1]?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés[2]. 1150
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités[3].
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes 1155
Pour pleurer ton malheur[4]?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore, et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle[5]
Sort du fond du désert brillante de clartés, 1160

1. « Captivité de Babylone. » (*Note de Racine.*)

2. *Facta est quasi vidua domina gentium; princeps provinciarum facta est sub tributo.* (*Lamentations de Jérémie*, I, 1.) La maîtresse des nations est comme veuve; la reine des provinces a été réduite en esclavage. »

3. *Solemnitates vestras odivit anima mea.* (*Isaïe*, 1, 14.) « Mon âme haït vos solennités. »

4. *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? Et plorabo die ac nocte....* (*Jérémie*, IX, 1.) « Qui remplira d'eau ma tête? Qui mettra dans mes yeux une source de larmes? Je pleurerai jour et nuit. »

5. « L'Église. » (*Note de Racine.*) — *Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, descendentem de cælo a Deo.* (*Apocalypse*, XXI, 2.) « J'ai vu une nouvelle cité sainte, une nouvelle Jérusalem descendre du ciel, d'auprès de Dieu. » Racine a songé aussi au *Cantique des Cantiques* (III, 6) : *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex*

Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés[1]? 1165
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière[2].
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière[3];
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière[4]. 1170
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur[5].

JOSABET.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur, 1175
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur....

aromatibus myrrhæ et thuris...? « Quelle est celle qui monte au milieu du désert, comme une colonne de fumée de myrrhe et d'encens? »

1. « Les Gentils. » (*Note de Racine.*) — *Leva in circuitu oculos tuos, et vide, omnes isti congregati sunt, venerunt tibi.... Quis genuit mihi istos? Ego sterilis, et non pariens....* (*Isaïe*, XLIX, 18 et 21.) « Lève tes yeux, et regarde autour de toi : tous ceux-là sont assemblés, et sont venus à toi.... Qui me les a enfantés? Je suis stérile et n'enfante point. »

2. *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.* (*Isaïe*, LX, 1.) « Lève-toi, Jérusalem, et resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de Dieu s'est levée sur toi. »

3. *Et erunt reges nutricii tui.... Vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent.* (*Isaïe*, XXIX, 23.) « Les rois seront tes nourriciers.... Le visage prosterné contre terre, ils t'adoreront, et lécheront la poussière de tes pieds. »

4. *Et ambulabunt gentes in lumine tuo.* (*Isaïe*, LX, 3.) « Les nations marcheront à ta lumière. »

5. *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* (*Isaïe*, XLV, 8.) « Cieux, versez d'en haut votre rosée; que les nuages pleuvent le juste : que la terre s'ouvre et produise le Sauveur. »

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(Aux lévites.)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux, 1180
Ce formidable amas de lances et d'épées[1]
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage? 1185
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels? 1190

UNE FILLE DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides!
Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

1. *Deditque Joïada sacerdos centurionibus lanceas, clypeosque et peltas regis David, quas consecraverat in domo Domini.* (*Paralip.*, 23, 9.) « Le prêtre Joïada donna aux centurions des lances et des boucliers du roi David, qui les avait consacrés dans la maison du Seigneur. »

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu, pleine d'indifférence, 1195
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence, 1200
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudroit élever sa voix[1]?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême, 1205
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre? 1210
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR chante.

O promesse! ô menace! ô ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour? 1215

UNE VOIX seule.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

1. Ces vers manquent dans l'éd. de 1691.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux. 1220

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire! 1225

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère:
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime, 1230
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix 1235
D'un cœur qui t'aime?

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux? 124

JOSABET, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne, 124
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple. 125

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant aux ours abandonné.... 1255

JOSABET, lui essayant le diadème.

Laissez, mon fils : je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche!
Princesse, vous pleurez! Quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté[1], 1260
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II

JOAD, JOAS.

JOAS, courant dans les bras du grand prêtre.

Mon père!

JOAD.

Hé bien, mon fils?

1. *Juges*, XI, 30-40.

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle 1270
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois. 1275
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui 1280
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères[1].

1. « *Deutéronome*, chap. 17. » (*Note de Racine*). — *Non habebit argenti et auri immensa pondera.... Et habebit secum* (*Deuteronomium legis*) *legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et ceremonias ejus, quæ in lege præcepta sunt. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos.* « Tu n'auras point de quantités immenses d'or et d'argent.... Et il aura le Deutéronome, et il le lira tous les jours de sa vie, pour apprendre à craindre le Seigneur ton Dieu, à garder ses préceptes et ses rites, qui sont prescrits dans la loi. Et son cœur ne s'élèvera point orgueilleusement par-dessus ses frères. »

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il falloit vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle, 1285
Me paroît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okosias?

JOAS.

O mon père!

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble! 1290
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD, se prosternant à ses pieds.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas? Moi?

JOAD.

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein, 1295
Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis

Perdre en vous le dernier des enfants de son fils, 1300
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées, 1305
Du ministère saint tour à tour honorées[1].

SCÈNE III

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAËL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD continue.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi? c'est Éliacin?

ISMAËL.

Quoi? cet enfant aimable....

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable, 1310
Dernier né des enfants du triste Okosias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée

1. Les lévites servaient par semaine. — *Joïada.... assumens centuriones et milites, introduxit ad se in templum Domini... et adjurans eos in domo Domini, ostendit eis filium regis.* (*IV Rois*, 11, 4.) « Joïada, appelant les centurions et les soldats, les fit entrer dans le temple du Seigneur... et les adjurant, il leur montra le fils de leur roi. »

Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé. 1315
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant, 1320
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance. 1325
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière, 1330
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà, sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi, 1335
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux. 1340
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler,
Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.

Elle nous croit ici sans armes, sans défense. 1345
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et réveillant la foi dans les cœurs endormis,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie. 1350
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?
Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi, 1355
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur; 1360
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides, 1365
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur[1]?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre[2], 1370
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,

1. *Exode*, chap. XXXII.
2. Jurer sur l'Écriture, Évangile ou Bible, est une forme de serment du monde chrétien.

De ne poser le fer entre nos mains remis, 1375
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus[1].

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes 1385
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse. 1390
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois[2],
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné, 1395
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné[3];
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.

1. *Sicut vulnerati dormientes in sepulchris quorum non es memor amplius.* (*Ps.*, 87, 6.) « Comme ceux qui sont tués, couchés dans les tombeaux, et dont tu n'as plus souvenir. »

2. Ces vers méritent réflexion, si l'on veut se rendre compte des idées politiques de Racine et de ses contemporains.

3. *Reges eos in virga ferrea.* (*Ps.*, 2, 9.) « Tu les gouverneras d'un sceptre de fer. »

Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs[1] l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité, 1400
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage[2].
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que sévère aux méchants, et des bons le refuge, 1405
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge[3],
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne. 1410

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet : vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, AZARIAS, ETC., SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, embrassant Joas.

O Roi, fils de David!

1. *Mœurs*, au sens latin, le caractère, le moral.
2. Salomon.
3. *Judicate egeno et pupillo: humilem et pauperem justificate.* (*Ps.*, 82. 3.) « Faites justice à l'indigent et à l'orphelin; faites justice à l'humble et au pauvre. »

JOAS.

O mon unique mère!
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, à Zacharie.

Aux pieds de votre Roi prosternez-vous, mon fils. 1415

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis!

JOSABET, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer. 1420

LE CHŒUR.

Quoi? c'est là....

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

SCÈNE V

JOAS, JOSABET, JOAD, ETC., UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite.
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts;
On voit luire des feux parmi des étendards;
Et sans doute Athalie assemble son armée. 1425
Déjà même au secours toute voie est fermée:
Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi.
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre. 1430

JOSABET, à JOAS.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabet.

Quoi? vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour? 1435
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des *hauts* sur son fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant[1]. 1440
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,

1. « Abraham. » (*Note de Racine.*)

Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde 1445
Prenne tout le côté que l'orient regarde;
Vous, le côté de l'ourse; et vous, de l'occident;
Vous, le midi[1]. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite; 1450
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi. 1455
Qu'Azarias partout accompagne le Roi.

(A Joas.)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir[2],
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr. 1460

(A un lévite.)

Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

1. *Tertia pars vestrum qui veniunt ad sabbatum, sacerdotum et levitarum, et janitorum, erit in portis; tertia vero pars ad domum regis; et tertia ad portam quæ appellatur Fundamenti; omne vero reliquum vulgus sit in atriis domus Domini.* (*II Paralip.*, 23, 5, et *IV Rois*, 11, 6.) « Le tiers d'entre vous qui prend le service le jour du sabbat, prêtres, lévites, portiers, gardera les portes; un tiers sera de garde à la maison du roi; un tiers à la porte dite du Fondement : tout le reste de la foule se tiendra dans les parvis de la maison du Seigneur. »

2. « Le diadème ceint et ne couvre point », disait l'Académie. Mais le diadème est assimilé ici à une coiffure.

SCÈNE VI

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez. 1465
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX seule.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux[1]? 1470
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne[2]? 1475

TOUT LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

1. *Ego sum Dominus Deus tuus, fortis, zelotes.* (*Exode*, 20, 5.) *Deus æmulator et ulciscens Dominus.* (*Nahum*, I, 2.) *Deus ultionum Dominus....* (*Ps.*, 93, 1.) « Je suis le Seigneur ton Dieu, fort et jaloux. — Le Seigneur Dieu, le Dieu jaloux et vengeur. — Le Seigneur Dieu des vengeances. »

2. Le *dieu qui pardonne* n'est pas biblique.

UNE VOIX seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre[1]. 1480
De son joug importun délivrons les mortels.
Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire;
Que ni lui ni son Christ[2] ne règnent plus sur nous. » 1485

TOUT LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX seule.

Triste reste de nos rois, 1490
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre; 1495
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,

1. *Dixerunt in corde suo... quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra.* (*Ps.*, 73, 8.) « Ils dirent en leur cœur : faisons cesser les fêtes de Dieu sur la terre. »

2. *Christ* : Ce mot annonce Joas qui va être oint (χριστός) aussi bien que Jésus.

Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés[1]?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne? 1500

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats, 1505
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons; retirons-nous
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

1. *Imputés* : terme théologique. (Cf., par ex., le commencement de la 4e Provinciale.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien? que nous apprenez-vous[1]? 1510

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière.
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte[2]. 1515
O ciel! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau!
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau.

1. Ce vers a sa rime à la fin du 4e acte : ainsi est marquée la continuité de l'action dont parle Racine dans sa *Préface*.

2. *Unxit quoque illum Joïada pontifex et filii ejus.* (*II Paralip.*, 23, 11.) « Le grand prêtre Joïada et ses fils lui donnèrent l'onction. »

On voit paroître aussi sa fidèle nourrice,
Qui cachée en un coin de ce vaste édifice, 1520
Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuroient de joie et de tendresse,
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable[1] et sans orgueil, 1525
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de se régler par leurs avis sincères,
Et les appeloit tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé. 1530
Des enfants de Lévi la troupe partagée
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : « Vive le roi Joas[2] ! »
Mais mon père défend que le Roi se hasarde, 1535
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines. 1540
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!

1. *Affable :* ce mot, ancien dans la langue, était considéré comme vieux, et rejeté par Patru Bouhours l'approuvait, au contraire, dans ses *Remarques nouvelles* (1682).

2. *Dixerunt : Vivat Rex.* (*II Paralip.*, 23, 11.) « Ils dirent : Vive le Roi ! »

L'arche, qui fit tomber tant de superbes tours[1], 1545
Et força le Jourdain de rebrousser son cours[2],
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente? »
Ma mère, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel, 1550
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le Roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte.... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse, 1555
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes : 1560
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAËL, DEUX LÉVITES, ETC.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux

1. A Jéricho. (*Josué*, 6.)
2. Josué fit porter l'arche devant le peuple, et les eaux du Jourdain se séparèrent. (*Josué*, 3.)

Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disoit que d'Achab la fille sacrilége
Avoit, pour assurer ses projets inhumains, 1565
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage.
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que, le temple en cendres consumé, 1570
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce? 1575

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre. 1580
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
A deux conditions peuvent se racheter :
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance,
Par votre roi David autrefois amassé, 1585
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret, 1590
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins[1],
Et portant sur notre arche une main téméraire, 1595
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie? 1600

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins? 1605
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit presque en naissant à périr condamné; 1610
Mais Dieu le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin,

1. L'autel est soit l'autel de l'holocauste, placé dans le vestibule, soit plutôt l'autel de l'encens : *altare aureum in quo adoletur incensum, coram arca testimonii.* « L'autel d'or où brûle l'encens, devant l'arche du témoignage. » (*Exode*, 40, 5.) — Les deux Chérubins d'olivier, hauts de dix coudées, couvraient l'arche de leurs ailes.

Et si lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable 1615
De nos malheureux rois l'homicide implacable?
Du moins, et Josabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu[1] s'émouvoir;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril vous gardez le silence? 1620
Hé quoi? pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux 1625
Ce jeune enfant étoit un reste précieux?

JOSABET, TOUT BAS À JOAD.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous?

JOAD.

Il n'est pas temps, Princesse.

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez, 1630
Mathan près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous[2],
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose, 1635
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,

1. « Il faut *je l'ai vue* en parlant d'Athalie; on a condamné tout d'une voix *je l'ai vu.* » (*Sentiments de l'Académie.*) C'est que les académiciens de ce temps connaissaient mal l'histoire de la langue. (Cf. *Notes grammaticales.*)

2. Le saint des saints où le grand prêtre entrait seul une fois l'an, le jour de la Propitiation.

De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures. 1640
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un foible secours :
Votre austère vertu n'en peut être frappée.
Hé bien! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée;
Et qu'aux portes du temple où l'ennemi m'attend, 1645
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté[1].
La garde en fut commise à ma fidélité. 1650
C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachoient à la lumière.
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée; 1655
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feroient-ils quelque ombre[2]?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre. 1660
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité.

1. Racine s'est préoccupé dans ses *Notes manuscrites* de répondre à ceux qui lui reprocheraient cette fourberie d'un grand prêtre. Il cite Dieu trompant Pharaon; Jésus, saint Laurent usant de paroles équivoques. La meilleure réponse est que la ruse de Joad est dans la couleur du caractère et du sujet.

2. *Faire ombre* au sens de *faire ombrage*, est relaté dans les Observations de l'Académie.

Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui. 1665

ABNER.

Ah! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui[1].
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III

JOAD, JOSABET, ISMAËL, ZACHARIE, ETC.

JOAD.

Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie.
Ismaël, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux, 1670
Lorsque lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps :
Suivez de point en point ces ordres importants.
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage 1675
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.

1. « On ne dit point prendre *sous son appui*, quoique *appui* signifie *protection* : ces deux termes doivent s'employer avec des verbes différents. » (*Sentiments de l'Académie.*)

Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse. 1680

(A un lévite.)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi. 1685
Appelez tout le peuple au secours de son roi,
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV

JOAS, JOAD, JOSABET, TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, ETC.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu[1]; 1690
Et laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paroître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance 1695
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre

1. *Levitæ autem circumdant Regem, habentes singuli arma sua.* (*Paralip.*, 23, 7.) « Les lévites entourent le roi, ayant chacun leurs armes. »

Permettez un moment que ce voile vous couvre. 1700

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, Princesse?

JOSABET.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi? ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte....

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

SCÈNE V

ATHALIE, JOAS, caché derrière le rideau: JOAD, JOSABET, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur, 1705
De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
De ton espoir frivole es-tu désabusé? 1710
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrois sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette, 1715
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire.)

Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connois du moins ces marques. 1720
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Okosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel!

ATHALIE, à Joad.

Perfide!

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé. 1725
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi. 1730

(Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple; et les lévites armés sortent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison! ô reine infortunée[1]!
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

1. *Audivit autem Athalia vocem populi currentis; et ingressa ad turbas, in templum Domini, vidit Regem stantem super tribunal juxta morem, et cantores et tubas juxta eum, omnemque populum terræ lætantem et canentem tubis, et scidit vestimenta sua, clamavitque : Conjuratio, conjuratio!* (*IV Rois*, XI, 13-14.) « Athalie entendit le bruit du

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois, en nos mains t'a livrée. 1735
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée[1].

ATHALIE.

Quoi? la peur a glacé mes indignes soldats?
Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas!

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître! 1740

ATHALIE.

Lui Joas? lui ton roi? Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

peuple qui accourait; et elle entra avec la foule dans le temple du Seigneur. Elle vit le Roi debout sur l'estrade, selon l'usage, et près de lui les chanteurs et les trompettes; et tout ce peuple dans la joie, et sonnant de la trompette. Elle déchira ses vêtements, et cria : Trahison! trahison! »

1. *Et vidi mulierem ebriam de sanguine sanctorum.* (*Apocalypse.* 17, 6.) « Et j'ai vu une femme ivre du sang des saints. »

SCÈNE VI

ISMAËL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ETC.

ISMAËL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis. 1745
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée[1].
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis[2],
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils, 1750
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné,
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite 1755
Dont Gédéon frappa le fier Madianite[3].
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite;
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite, 1760
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie[4],

1. *Sicut deficit fumus, deficiant.* (*Ps.*, 67, 3.) « Qu'ils disparaissent comme se dissipe la fumée. »

2. Racine, dans ses *Notes manuscrites*, rappelle qu' « on fit monter saint Jacques, frère du Seigneur, au haut du temple, pour y déclarer à tout le peuple ses sentiments sur Jésus-Christ ». C'est de là qu'il a pris l'idée de la proclamation faite ici par les lévites.

3. *Juges*, 7, 16-22.

4. *Lætatusque est omnis populus terræ, et civitas conquievit.* (*IV Rois*, 11, 20.) « Et tout le peuple de la terre se réjouit, et la cité fut en paix. »

Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité. 1765
Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé[1].

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper; 1770
Je vois d'Okosias et le port et le geste :
Tout me retrace enfin le sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit[2].
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
C'est toi qui me flattant d'une vengeance aisée, 1775
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée,
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage; 1780
Et que pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter? je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi, 1785
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable

1. *Ingressusque est omnis populus terræ templum Baal, et destruxerunt aras ejus, et imagines contriverunt valide; Mathan quoque sacerdotem Baal occiderunt coram altari.* (Rois, IV, 11, 18.) « Et tout le peuple de la terre entra dans le temple de Baal, détruisit les autels et brisa les images. Il tua aussi Mathan, le prêtre de Baal, devant l'autel. »

2. *David, Achab* : la maison de David, d'Achab. Comme il a dit plus haut *David éteint*, pour *la race de David éteinte*.

Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel. 1790

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée[1]
Et que la sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris[2],
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle, 1795
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ETC.

JOAS.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie. 1800

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi.
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.

1. *Præcepit autem Joïada centurionibus qui erant super exercitum, et ait eis : Educite eam extra septa templi ; et quicumque eam secutus fuerit, feriatur gladio. Dixerat enim sacerdos : Non occidatur in templo Domini.* (*IV Rois*, 11, 15.) « Joïada donna cet ordre aux centurions qui commandaient l'armée : « Emmenez-la, dit-il, hors de l'enceinte « du temple, et que ceux qui l'ont suivie soient frappés de l'épée. » Car le prêtre avait dit : « Ne la tuez pas dans le temple du Seigneur. »

2. *Meurtrir*, archaïque déjà, pour *tuer*. Il était courant en ce sens au XVIe siècle.

Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance[1],
Et saintement confus de nos égarements, 1805
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du Roi reprenez votre place.
Hé bien? de cette impie a-t-on puni l'audace?

SCÈNE VIII

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, ETC.

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié[2] les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs, 1810
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère, 1815
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

1. *IV Rois*, 11, 17.
2. *Expié* est employé hardiment pour *punir*, ou bien *lui a fait expier....*

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

NOTES GRAMMATICALES

ARTICLE

1. Emploi de l'article où nous l'omettons aujourd'hui : *Mithr.*, 773 ; *Iph.*, 969.

2. Omission de l'article : *Brit.*, dédicace (fin), 55; *Bér.*, 491 ; *Iph.*, 1392; *Plaid.*, 63.

3. Racine a dit une fois : *des indignes fils* pour *d'indignes fils* : *Mithr.*, 306.

SUBSTANTIF

4. Racine suit l'usage de son temps pour les noms propres. On commence à ne les plus franciser. On garde ceux auxquels l'usage a donné une forme française; on conserve aux autres leur terminaison latine. Racine dit également Claude et Claudius dans les vers de *Britannicus* : il dit toujours Claudius dans sa *Préface*. Il dit Titus, tandis que Corneille écrit Tite. Vaugelas avait donné dans ses *Remarques* une longue note où il essayait de marquer les règles de l'usage : la substance en est que les noms les plus courts sont les plus réfractaires à la forme française, et que les plus illustres sont ceux qui là prennent de préférence.

5. Le genre de certains substantifs a varié ou était encore incertain. Racine fait *offre* tantôt masculin : *Baj.*, 1092, et tantôt féminin : *Baj.*, 1550; il hésite sur le genre d'*equivoque* (*Plaid.*, *Préface*, et *variante*). Il fait *amour* très fréquemment féminin : *Bér.*, 1503; *Baj.*, 357; *Brit.*, 51; *Phèd.*, 1473; mais très souvent aussi masculin : *Mithr.*, 711. Vaugelas préférait le féminin; mais, au temps de Racine, Ménage notait le masculin comme ordinairement usité en prose.

6. Racine emploie quelques substantifs en *ement* qui ne sont pas restés, comme *retardement* : *Andr.*, 406; *Baj.*, 1531; *Iph.*, 1067. Ces

substantifs sont pourtant moins nombreux chez lui que chez Corneille et chez les écrivains du commencement du siècle, moins nombreux aussi que chez Mme de Sévigné.

7. Racine emploie au pluriel un certain nombre de substantifs abstraits : *Brit.*, 394 ; *Iph.*, 873. En général, il exprime ainsi les effets ou manifestations de la qualité qui serait marquée par le singulier.

8. Le substantif abstrait, chez Racine, se substitue très souvent, par un emploi fort original, au nom de la personne ou de la chose à qui appartient la qualité, attribut ou partie qu'indique ce substantif, lorsque surtout c'est cette qualité, attribut ou partie qui produit ou subit l'action marquée par le verbe. Il tient lieu alors d'un adjectif accompagnant le sujet ou régime : *Andr.*, 365 ; 382-3 ; 449-51 ; *Brit.*, 81 ; 155 ; 1399 ; *Baj.*, 1208 ; *Mithr.*, 525 ; *Iph.*, 82 ; 291.

9. Le substantif garde parfois la force du verbe dont il dérive, pour se construire avec le même complément : ainsi *abord* et *fuite* : *Andr.*, 1276 ; *Baj.*, 874.

10. Substantifs employés comme adjectifs : les substantifs en *eur* surtout, *adorateur* : *Bér.*, 55 ; *imposteur* : *Iph.*, 757 ; *empoisonneur* : *Ath.*, 1388 ; quelques autres encore, comme *parricide* : *Esth.*, 530.

ADJECTIF

11. Adjectifs au neutre pris substantivement : *Plaid.*, 706 ; *Brit.*, 1re Préface (Néron est ici dans son particulier) ; *Esth.*, Préface (le secret de leur maison).

12. Il y a chez Racine quelques vestiges de l'ancien usage qui donnait au comparatif le sens du superlatif : *Baj.*, 623 ; 873.

13. Adjectif au sens de l'adverbe : *Iph.*, 819, etc.

14. Adjectif transposé d'un substantif à l'autre : *Brit.*, 518.

15. Adjectif tenant lieu d'une proposition relative : *Iph.*, 295.

16. Adjectif placé avant le substantif, contre l'usage actuel : *Iph.*, 1445 ; 1457 ; *Brit.*, 1161 ; *Andr.*, 536 ; *Esth.*, 1167.

VERBE

17. Racine emploie très souvent le verbe réfléchi pour le passif : *Ath.*, 177 ; *Brit.*, 1619 ; *Iph.*, 1125.

18. Verbe neutre employé activement : *Plaid.*, 131.

19. Indicatif pour le subjonctif : *Andr.*, 1188. L'indicatif affirme plus nettement la réalité du fait.

20. Temps passés de l'indicatif pour le conditionnel : *Brit.*, 61 ; 155 ; 1221 ; *Baj.*, 544 ; 555 ; 553 ; 931 ; *Iph.*, 981 ; *Mithr.*, 488 ; *Andr.*, 728.

21. Subjonctif pour le futur, ou le conditionnel, pour marquer la possibilité : *Andr.*, 278 ; 402 ; 987 ; *Iph.*, 1345 ; *Bér.*, 370.

22. Présent de l'indicatif pour le futur : *Brit.*, 8; *Iph.*, 176; 1082; 1087; *Bér.*, 60.

23. Présent pour l'imparfait, dans une proposition relative équivalant au participe présent : *Phèd.*, 637.

24. Emploi des auxiliaires. *Être* pour *avoir* : *Plaid.*, 24; *Bér.*, 330; *Baj.*, 1441; *Mithr.*, 1486; *Phèd.*, 1176; 1567 (et ici le participe *étant* est sous-entendu); *Esth.*, 88. *Avoir* pour *être* : *Esth.*, Préf. (*avait passé*). En général, mais non toujours, *avoir* marque l'acte; *être*, l'état consécutif à l'acte.

25. Emploi de l'infinitif ou du participe, formant une proposition dont le sujet non exprimé n'est pas, contrairement à l'usage actuel, le sujet de la proposition principale : *Plaid.*, 149; *Brit.*, 145; 1082; 1234; *Baj.*, 1470; *Mithr.*, 581; *Iph.*, 166; *Esth.*, 205; 410. Ainsi, dans *Brit.*, 1234, *pour obéir* signifie *pour qu'il obéisse*.

26. Le participe passé joint à un nom forme souvent une locution équivalente à l'emploi d'un substantif abstrait dont ce nom serait le complément. C'est l'idée du participe qui est le vrai sujet du régime du verbe. Cette construction est toute latine. *Andr.*, 80; 1191; *Brit.*, 1124; *Baj.*, 689; *Iph.*, 165-6; 1413; 1431; *Esth.*, 510; 1068; *Ath.*, 1688; Préface (*Joas reconnu*, pour dire *la reconnaissance de Joas*).

27. Racine ne distingue pas le participe présent de l'adjectif verbal, et fait accorder le participe en genre et en nombre avec le substantif : *Andr.*, 860; 1329; 1334; *Brit.*, 380; *Bér.*, 1166; *Phèd.*, 395; *Ath.*, 124. Au contraire, sans accord : *Esth.*, 107-8; *Mithr.*, 1616.

28. Racine laisse parfois le participe passé sans accord, conformément à l'avis de Patru et de Bouhours, lorsque d'autres mots suivent le participe dans la proposition : *Iph.*, Préface (*l'estime et la vénération que j'ai toujours* eu pour...); mais surtout lorsque le participe est suivi d'un infinitif : *Brit.*, 398; *Phèd.*, 1235; *Esth.*, 1105; *Ath.*, 1618.

PRONOMS

29. Emploi du pronom *il* au neutre : *Iph.*, 1221; *Plaid.*, 768.

30. Emploi du pronom *la* pour *le*, pour tenir lieu de l'attribut, lorsque c'est une femme qu'on désigne : *Plaid.*, 272.

31. Emploi du pronom comme régime indirect, sans préposition, pour marquer l'intérêt qu'on donne à quelqu'un dans l'action exprimée par le verbe : *Esth.* Préface (*on* leur *met à profit*); *Brit.*, 575.

32. Pronom régime indirect sans préposition, où nous employons plutôt une préposition, avec les adjectifs notamment : *Andr.*, 1490; *Phèdr.*, 1622; *Iph.*, 572.

33. Transposition du pronom, régime d'un infinitif, et qu'on place devant le verbe dont dépend cet infinitif : *il la viendra presser* (*Andr.*, 488). Vaugelas déconseillait cette transposition, et Corneille se mon-

tra disposé à suivre Vaugelas en corrigeant nombre de vers où il avait d'abord suivi l'usage. Racine, au contraire, a préféré transposer le pronom, bien qu'il offre aussi des exemples de l'usage moderne. Transposition : *Andr.*, 139; 544; *Brit.*, 1298; *Baj.*, 160; 908; *Mithr.*, 390; *Ath.*, 185. Tour moderne : *Iph.*, 701; *Ath.*, 1715; *Phèd.*, 1529.

34. Suppression du pronom réfléchi devant l'infinitif précédé de certains verbes : *faire*, *voir*, *laisser*, *sentir*, *entendre*, etc. *Elle* voit dissiper *sa jeunesse*, pour *se dissiper* (*Plaid.*, 145). Tour caractéristique de la langue classique, qui a duré jusqu'à ce siècle : *Andr.*, 1410; *Plaid.*, 191; *Brit.*, 1re Préface (*faire récrier*); 612; 1067; *Mithr.*, 1693; *Ath.*, 95; 194.

35. Emploi des pronoms *en*, *y*, *le* pour rappeler non un nom exprimé précédemment, mais une idée présentée : *Andr.*, 1289; *Bér.*, 1460; *Mithr.*, 1017; *Brit.*, 1410; 1455.

36. Emploi de l'adjectif possessif, au lieu de l'article, et même où nous employons le substantif sans article : *Ath.*, 1204; *Esth.*, 1033.

37. Démonstratif au sens latin (*hic* = meus) : *Phèd.*, 538.

38. Pronom possessif ou démonstratif remplaçant un nom sans article : *Ath.*, Préface (*Un jour de fête* : celle *de la Pentecôte*); *Bér.*, 1208-9; *Mithr.*, 1052.

39. *Même* au sens de *lui-même*, devant le nom : *Iph.*, 679; *Bér.*, 89.

40. *Qui*, neutre, pour *quoi* : *Brit.*, 1325; *Iph.*, 555; 1128; *Mithr.*, 1065.

41. *Quoi*, pour *lequel*, rapporté à un nom féminin : *Iph.*, Préface (*les choses en quoi...*).

42. *Dont*, pour *d'où* : *Esth.*, 209 : emploi approuvé par Vaugelas. Mais Vaugelas eût blâmé *Baj.*, 524.

43. *Dont*, pour *par qui*, régime du verbe passif. Cf. plus loin, 58; *Ath.*, 535; *Brit.*, 734.

44. *Lequel*, pour *qui* : *Ath.*, Préface (Il n'y avait que ceux de cette famille, lesquels...).

45. Relatif éloigné de son antécédent : *Andr.*, 1455; *Plaid.*, 332; *Baj.*, 1701; *Iph.*, 856.

46. Double relatif (*qu'on dit qui aime*), ou relatif suivi d'un *que* conjonction (*qu'on dit qu'elle a vu*) : *Brit.*, 2e Préface, ligne 1; *Mithr.*, Préface (que je puis dire qui n'a point déplu); *Iph.*, 775; *Ath.*, 978.

47. Racine, comme tous ses contemporains, évite le relatif précédé d'une préposition, qu'il remplace par *où*, et souvent *où* par la simple conjonction *que*. *Où* : *Brit.*, 322; *Bér.*, 890; 1258; 1294; *Baj.*, 1704; *Que* : *Mithr.*, 120; *Iph.*, Préface, 1180; *Ath.*, 1299; *Andr.*, 463; *Brit.*, 91; *Phèd.*, 1253; 1310; *Esth.*, 403.

ADVERBE

48. Formation de locutions adverbiales avec *sans* : *Iph.*, 78; *Andr.*, 994.

49. Emploi de *ainsi* dans un souhait, comme *sic* en latin : *Esth.*, 1006.

50. *Comme* pour *comment* : *Plaid.*, 57; *Brit.*, 1723.

51. *Comme*, au sens de *en qualité de* : *Bér.*, 672.
52. Négation omise après *avant que* : *Esth.*, 889. Explétive : *Iph.*, 673.
53. Négation *ne* supprimée dans l'interrogation : *Mithr.*, 125; *Esth.*, 645.
54. Négation faisant pléonasme : *pas* avec *rien* : *Plaid.*, 472; *point* avant ou après *ni* : *Esth.*, 547.
55. Omission de *ni* devant un ou deux termes d'une énumération : *Bér.*, 587; *Iph.*, 1399; 1474.

PRÉPOSITIONS

56. *A* = *dans* : *Ath.*, 1341; *Iph.*, 1532; *Baj.*, 952. — *A* = *en face de* : *Andr.*, 1401. — *A* = *pour* : *Bér.*, 60; *Esth.*, 214; *Baj.*, 1066; *Andr.*, 596. — *A* = *sur* : *Iph.*, 208. — *A* = *de*, après certains verbes, *différer*, *tâcher* : *Phèd.*, 1012; *Brit.*, 498. — *A* = *en* et un participe présent, ou *quand* avec l'indicatif : *Iph.*, Préface, fin (*retenu à prononcer*).
57. *Prêt à*, disposé à : *Bér.*, 618; sens de *près de* : *Andr.*, 46; 755; 1373; *Iph.*, 1496. — *Prêt de*, disposé à : *Ath.*, 1274; *Phèd.*, 1482; sens de *près de* : *Mithr.*, 655; *Iph.*, 760.
58. *De*, avec un substantif, remplaçant un adjectif : *Mithr.*, 654 (de lumière = lumineux). — Sens objectif : *Iph.*, 1137; *Andr.*, 1039. — *De* = *par*, après le verbe passif : *Brit.*, 385. — *De* = *à*, après un verbe, *forcer*, *consentir*, *commencer*, *s'offrir*, se *plaire* : *Mithr.*, 1520; *Brit.*, 551; 765; *Mithr.*, 493. — *De* omis après *avant que* : *Mithr.*, 987.
59. *Dès* = *depuis* : *Brit.*, 765.
60. *Dans* = *en*, avec un nom propre : *Andr.*, 58; *Mithr.*, Préface (*dans l'Italie*).
61. *En* = *dans* : *Andr.*, 70; *Brit.*, 51. — *En* = *à*, devant un nom de ville : *Iph.*, 94; devant un nom commun : *Iph.*, Préface (*en sa place*). — *En* = *quant à*, *pour ce qui est de* : *Andr.*, 198.
62. *Parmi*, avec un nom singulier : *Brit.*, 695.
63. *Pour* = *au sujet de* : *Phèd.*, 613; *Iph.*, 558. — *Par ce que* : *Plaid.*, 48.
64. *Sur*, avec l'idée de justice ou de punition : *Ath.*, 235.
65. *Vers* = *envers* : *Baj.*, 899.

CONJONCTIONS

66. *Devant que* = *avant que* : *Andr.*, 1429; *Baj.*, 1493; *Bér.*, 1188; *Plaid.*, 653.
67. *Que* = *sinon* : *Brit.*, 329; *Bér.*, 1318.
68. *Que* = *de ce que* : *Brit.*, 971.
69. *Que*, devant le subjonctif, au sens optatif : *que puisse...*, *Iph.*, 170; *Esth.*, 2.

ACCORD

70. Adjectif se rapportant à deux substantifs, et s'accordant avec un seul : *Ath.*, 1269; *Brit.*, 2e Préf. (*d'une bonté et d'une vertu exemplaire*).

71. Verbe au pluriel avec un sujet au singulier, et un attribut au pluriel : *Plaid.*, 425.

72. Verbe au singulier avec deux ou trois sujets : *Brit.*, 1566; *Bér.*, 478; 1478; *Baj.*, 788; 933-4; 1234; 1438; *Iph.*, 99; 905; *Ath.*, Préface, 405. — Relatif avec deux antécédents, et verbe au singulier : *Mithr.*, 1070.

CONSTRUCTION

73. Racine construit souvent après un verbe des régimes de nature différente : *Andr.*, 166-8; *Bér.*, 1484-8; *Baj.*, 1019-20; *Ath.*, 369-70; 551-53.

74. Construction correcte, singulière en apparence : *Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre* : *Iph.*, 902. De même *Brit.*, 656. L'antécédent *personne* ou un mot analogue est sous-entendu : *Je ne vois plus personne qui puisse, sinon vous.*

75. Racine, par une construction originale, jette en avant des adjectifs et participes, ou diverses appositions se rapportant à un substantif ou pronom régime, qui sera ensuite exprimé, ou même au pronom renfermé dans un adjectif possessif qui vient dans la suite de la phrase : *Andr.*, 183; 291; 690; 835; 1059-60; 1079-80; 1145-6; *Brit.*, 401; 405-6; *Baj.*, 133; 1529; 1690-1; *Phèd.*, 358; 1043-4; 1520-1; *Iph.*, 79; 369; 606; *Ath.*, 250; 575-8; *Esth.*, 306. Racine essaie par là de donner à la langue française les avantages de la construction synthétique du latin.

76. Accumulation d'appositions rapportées à un substantif qui en résume l'idée : *Mithr.*, 440-7.

77. Racine use de quelques constructions latines. Ainsi *douter si...* : *Brit.*, dédicace (début).

78. Latinisme aussi, l'emploi de l'interrogation indirecte : *Brit.*, dédicace (*vous fûtes témoin avec quelle...*); 146-7; *Bér.*, 340; *Mithr.*, 934; *Iph.*, 196.

79. Latinisme, l'interrogation dépendant d'un adjectif ou participe qualifiant le sujet : *Esth.*, 519; *Brit.*, 1001; *Iph.*, 481; *Phèd.*, 253. — Double interrogation, l'une dépendant d'un participe se rapportant au sujet du verbe dont l'autre dépend : *Ath.*, 1009-10.

80. Latinisme : *ce que* pour *autant que* : *Mithr.*, 504.

81. Latinisme : tour équivalent à l'adjectif suivi du supin passif : *Mithr.*, 905; *Phèd.*, 1211.

82. Latinisme : *contredire à* : *Brit.*, 587.

83. Syllepse : *Bér.*, Préface (*ils* ont cru : *ils* rapporté à *personnes*); *Brit.*, 1369; 1485; *Esth.*, 80; *Ath.*, 1408.

84. Ellipse : *Brit.*, 1056; 1596; *Bér.*, 155-6; 164; *Iph.*, 225; *Phèd.*, 344; *Andr.*, 1365; *Mithr.*, 546.

85. Pléonasme : antécédent exprimé d'une proposition : *Mithr.*, 999.

86. Inversion : *Baj.*, 1446; *Ath.*, 113; *Iph.*, 155; *Brit.*, 1019; *Andr.*, 1017; *Ath.*, 1511; 945-6; *Andr.*, 301.

87. Anacoluthe : *Iph.*, 709-10; *Brit.*, 499-505.

ARCHAÏSMES

88. Vocabulaire : *si pourtant* : *Plaid.*, 197. — *En ça*, *Plaid.*, 201.

89. Orthographe : suppression des *s* dans les présents de l'indicatif (1re personne du sing.) et de l'impératif (2e personne du sing.). Ces formes sans *s* ne se trouvent plus qu'à la rime, où elles sont maintenues par l'usage de rimer pour les yeux : le rajeunissement de l'orthographe dans les éditions les a fait disparaître de l'intérieur des vers : *Andr.*, 688; 803; 1095; 1625; *Plaid.*, 65; 234; *Brit.*, 346; *Baj.*, 579; 867; *Mithr.*, 321; *Iph.*, 608; *Phèd.*, 399; 579; 640; 987; *Esth.*, 890. L'archaïsme ici n'appartient pas au poète, mais à l'éditeur.

VERSIFICATION

90. Rime de *oi* avec *ai* (selon la prononciation actuelle) : *Mithr.*, 664-5; *Plaid.*, 365-6; *Andr.*, 1069-70.

91. Rime de *ier* (monosyll.) avec *i-er* dissyll. : *Plaid.*, 277-8; 461-2.

92. Rime dite normande, *approcher-cher* : *Plaid.*, 971-2; *Mithr.*, 833-4; *Baj.*, 467-8.

93. *Crieur* rimant avec *Monsieur* : *Plaid.*, 549-50. De même d'autres mots terminés par une consonne muette riment avec des mots où la consonne se prononce : *Bér.*, 197-8; *Ath.*, 621-2; 1064-5.

94. *A* bref rimant avec *a* long : *Brit.*, 706-7; *Baj.*, 65-6; 1173-4; *Mithr.*, 295.

95. Rime pour les yeux par modification d'orthographe : *Plaid.*, 729; *Baj.*, 1183; par emploi inexact du pluriel ou du singulier : *Plaid.*, 468; 709.

96. Rime pauvre : *Baj.*, 600-601.

97. Mot rimant avec lui-même : *Plaid.*, 787-8; 779-80.

98. Contraction de l'*e* muet dans certaines formes du verbe (*fira*, *paira*, etc.) : *Plaid.*, 1; 396; 489; *Brit.*, 553; *Baj.*, 924; 869; *Bér.*, 869; 884; 1480; *Phèd.*, 50; 443; 811; ou dans certains adverbes (*gaiment*) : *Plaid.*, 497.

99. Élision du pronom *le* placé après le verbe : *Plaid.*, 202; 614.

100. Hiatus : *Plaid.*, 689 ; 711.

101. Enjambement (plus ou moins marqué) : *Plaid.*, 110 ; 187 ; 405 ; 514 ; 751-2 ; *Brit.*, 174 ; *Baj.*, 824 ; 1655 ; *Mitar.*, 248 ; *Andr.*, 1054 ; 1552 ; *Phèd.*, 1445-6 ; *Ath.*, 1505 ; *Bér.*, 857 ; 889.

102. Déplacement de césure : coupe ternaire du vers : *Andr.*, 1548 ; *Brit.*, 184 ; *Baj.*, 224 ; 465 ; 604 ; 828 ; 945-4 (*Var.*) ; 1427 ; 1728 ; *Phèd.*, 607 ; *Ath.*, 12 ; 26 ; 880 ; 1677.

103. Dislocation et coupes remarquables de l'alexandrin : *Plaid.*, 108-9 ; 730 *Esth.*, 23-25.

LEXIQUE ABRÉGÉ

DE LA LANGUE DU THÉATRE DE RACINE[1]

Abolir : *Brit.*, 646; *Ath.*, 1789.

Abord, arrivée. *Iph.*, 349.

Abuser, tromper : *Esther*, 15; *Phèd.*, 321 ; 1599.

Accordé, fiancé : *Andr.*, acteurs; *Mithr.*, acteurs.

Accuser, révéler : *Iph.*, 241.

Affable : *Ath.*, 1525.

Aigrir, au fig. : *Brit.*, 1760; *Iph.*, 39 : 1062.

Airain : *Mithr.*, 767; *Ath.*, 1423.

Aller (s'en), avec un infinitif, sens du futur. *Iph.*, 387; 1024; *Mithr.*, 32.

Ame. *Mithr.*, 1696; *Esth.*, 1172. — Personne : *Plaid.*, 166.

Amitié, affection paternelle ou filiale : *Iph.*, 1452; *Ath.*, 717.

Amour, féminin : *Brit.*, 51; *Bér.*, 1503; *Phèd.*, 1473; *Mithr.*, 86; *Esth.*, 1038. — Masc. : *Mithr.*, 711.

Amusement : *Iph.*, 168; *Bér.*, 528.

Appareil : *Brit.*, 389; *Iph.*, 906; *Mithr.*, 954.

Appointer : *Plaid.*, 220.

Approche : *Iph.*, 1061; *Phèd.*, 315.

Appui : *Mithr.*, 669; *Esth.*, 21; *Ath.*, 1666.

Appuyer, au fig. : *Andr.*, 210; *Mithr.*, 508; *Bér.*, 440.

Armer : *Iph.*, 57; *Esth.*, 171, 493.

Arrêter, retenir, retarder : *Brit.*, 511; *Bér.*, 82.

Assidu à : *Esth.*, 240.

Assurer, rendre sûr, affermir : *Brit.*, 965; *Mithr.*, 493, 784. — Mettre en sûreté : *Esth.*, 1640. — Rassurer,

1. Je me suis beaucoup aidé pour ce travail, en y ajoutant parfois, de l'excellent lexique de M. Marty-Laveaux (dans l'éd. P. Mesnard). J'ai cru utile d'offrir un choix des mots et des emplois les plus remarquables que la langue de Racine présente, comparée à la nôtre : on sera ainsi fourni d'une abondance d'exemples qui feront mieux connaître la langue des tragédies de Racine, et même aussi l'art de son style. Puis, par les comparaisons qu'on peut faire avec les autres écrivains du temps, ces exemples aideront à prendre une idée exacte de la langue du XVIIe siècle.

Ath., 685. — S'assurer sur : *Brit.*, 222; 246; en : *Ath.*, 1124; à : *Baj.*, 533. — Assuré, certain : *Andr.*, 1146; *Brit.*, 9.

Atteindre : *Andr.*, 1473; *Iph.*, 1022; *Brit.*, 705.

Atteinte : *Brit.*, 487; *Mithr.*, 1571; *Esth.*, 458.

Attendre, s'attendre à, espérer : *Andr.*, 833; 633; 119; *Bér.*, 86.

Attendre à (S'), compter sur, se fier à : *Brit.*, 743.

Autoriser : *Mithr.*, 485.

Avancer, approcher : *Bér.*, 43; 1006.

Avouer, reconnaître : *Bér.*, 1008; *Plaid.*, 391. — Sens opposé à *désavouer quelqu'un* : *Phèd.*, 811.

Balancer, tenir en suspens, ou en équilibre : *Bér.*, 451; *Mithr.*, 457; *Baj.*, 1088.

Bizarre : *Andr.*, 734; *Ath.*, 515.

Bruit, renommée : *Mithr.*, 922; *Baj.*, 56.

Captiver : *Brit.*, 716; 601.

Chagrin : *Phèd.*, 1111; *Andr.*, 1re Préf.

Chagriner : *Phèd.*, 38.

Champ, carrière ou lice : *Iph.*, 1367; *Phèd.*, 1558; *Plaid.*, 528.

Charme, sens étymologique : *Baj.*, 705; *Phèd.*, 1231; *Andr.*, 673.

Chatouiller : *Iph.*, 72.

Chercher : *Bér.*, 162.

Clarté : *Esth.*, 708

Climat : *Esth.*, 10; *Baj.*, 479.

Colorer. *Ath.*, 46; *Brit.*, 108.

Commander : *Iph.*, 320.

Commettre : *Andr.*, 1128; *Baj.*, 1161; *Brit.*, 582; *Iph.*, 629.

Compendieusement : *Plaid.*, 794.

Concert : *Esth.*, 932.

Concevoir, comprendre : *Mithr.*, 340; *Andr.*, 176; *Brit.*, 675; 1579.

Conclure : *Iph.*, 738.

Concours : *Ath.*, 13.

Condamner le : *Mithr.*, 1582.

Conduite, action de conduire : *Andr.*, 1253; *Brit.*, 185; *Ath.*, 1760.

Confus : *Andr.*, 743; *Iph.*, 87.

Confondre : *Andr.*, 212, 231; *Brit.*, 862; *Mithr.*, 154.

Connaître, reconnaître : *Andr.*, 626; *Esth.*, 645; *Phèd.*, 1581; *Plaid.*, 347.

Conseil, sens latin de *consilium* : *Baj.*, 1377; *Ath.*, 862.

Conspirer avec : *Esth.*, 614.

Consterner : *Baj.*, 734.

Convaincre, rendre manifeste : *Baj.*, 1208.

Couleur : *Brit.*, 59; *Esth.*, 493.

Courage, cœur : *Andr.*, 1239; *Iph.*, 658; *Phèd.*, 123, 413; *Brit.*, 1459.

Couronner : *Iph.*, 229; *Andr.*, 1165; 1621.

Couvrir, cacher : *Brit.*, 346, 1542; *Mithr.*, 1185.

Créance : *Brit.*, 915; *Andr.*, 2e Préf.

Croître, actif : *Esth.*, 946; *Iph.*, 1111. — *Croître* : *Andr.*, 1069.

Déborder (se), *Mith.*, 809.

Débris : *Brit.*, 556; *Iph.*, 1261.

Déclin : *Brit.*, 1173.

Dégager : *Andr.*, 511.

Délicatesse : *Brit.*, 1re Préf.

Démentir : *Brit.*, 501; *Iph.*, 1249.

Démon : *Brit.*, 701; *Mithr.*, 1492.

Dénier : *Iph.*, 61; *Mithr.*, 1055.

Dépêcher, intransitif : *Plaid.*, 324.

Dépendre de : *Mithr.*, 1110.

Déplorable : *Andr.*, 47; *Phèd.*, 329, 266.

Dépouille : *Brit.*, 204.

Désoler : *Mith.*, 135; *Esth.*, 1101; *Baj.*, 477.

Désordre : *Brit.*, 124; 1000.

Dessiller : *Brit.*, 449; *Esth.*, 1178.

Dessus (par-) : *Mith.*, 364.
Dé ester, maudire : *Phed.*, 1589; *Iph.*, 395.
Détour, au fig. : *Brit.*, 697; *Mithr.*, 369.
Détromper : *Brit.*, 976.
Détruire : *Mith.*, 921; *Ath.*, 413.
Développer, au sens du latin *explicare* : *Brit.*, 930.
Diligence : *Plaid.*, Au lect.; *Iph.*, 1474; *Brit.*, 271.
Disgrâce : *Brit.*, 284; *Mithr.*, 294.
Distraire : *Brit.*, 400, 1407.
Domestique : *Esth.*, 100; *Iph.*, acteurs; *Mithr.*, acteurs.
Écarter, séparer : *Andr.*, 12; *Brit.*, 567; *Iph.*, 133; *Phèd.*, 1255.
Éclaircir, informer; *Baj.*, 1219; *Mithr.*, 588; *Brit.*, 1018. — **S'éclaircir**, s'expliquer : *Brit.*, 117.
Éclairer, épier : *Baj.*, 163.
Économie : *Brit.*, épître.
Effet, réalité, acte, accomplissement : *Andr.*, 979; *Brit.*, 87; *Mithr.*, 1152.
Égarement, au propre : *Iph.*, 631.
Élargir, mettre en liberté : *Plaid.*, 64.
Embrasser : *Iph.*, 1361; *Phèd.*, 590; *Esth.*, 284.
Empressement : *Iph.*, 531, 1482.
Endroit, *Esth.*, Préf.
Enlever à, amener par enlèvement à : *Brit.*, 1213; ... **dans** : *Andr.*, 1640.
Ennui : *Andr.*, 45; 376; *Brit.*, 655; 1721; *Iph.*, 1728.
Ensevelir : *Iph.*, 849; *Andr.*, 72; *Phèdr.*, 108; *Brit.*, 542.
Entendre, apprendre, *audire* : *Mithr.*, 295; *Ath.*, 659. — Comprendre : *Brit.*, 682; *Mithr.*, 1095.
Entreprendre : *Baj.*, 441.
Entreprise : *Brit.*, 1079.
Envier, latin *invidere* : *Bér.*, 1129; *Brit.*, 414.
Équipage : *Plaid.*, 315.
Équivoque : *Plaid.*, Au lecteur.
Esprit, au pluriel : *Brit.*, 293; *Baj.*, 1231; *Bér.*, 581; *Mithr.*, 1693; *Phèd.*, 591.
Étonner, effrayer : *Brit.*, 377; *Baj.*, 18; 1121; *Plaid.*, 727; *Iph.*, 1053.
Événement, issue : *Baj.*, 1577; *Andr.*, 1487.
Exciter : *Brit.*, 93; 585.
Exclus ; *Baj.*, 394; *Brit.*, 545.
Expier : *Ath.*, 1809.
Expliquer : *Brit.*, 548.
Facile : *Baj.*, 1323; *Phèd.*, 1211.
Faix : *Mithr.*, 459; 868.
Fatal, sens latin : *Mithr.*, 915; *Baj.*, 421; *Phèd.*, 652.
Favorable, sens latin : *Ath.*, 1072.
Feindre : *Iph.*, Préf.
Ferme : *Ath.*, 1055.
Férocité, sens latin : *Baj.*, 2e Préf. *Var.*
Fidèle : *Brit.*, 43; *Ath.*, 112.
Fidélité : *Brit.*, 1226.
Fier : *Brit.*, 70.
Fixe : *Baj.*, 1021.
Flambeau : *Ath.*, 282.
Flatter : *Andr.*, 658; *Brit.*, 248; *Phèd.*, 739.
Foi : *Brit.*, 146; 1588; *Andr.*, 1128. — **Faire foi** : *Iph.*, 195.
Fonder : *Esth.*, Prol., 37.
Forcer : *Mithr.*, 1566; *Ath.*, 1560; *Andr.*, 895, *Var.* — *Forcé*, point spontané, artificieux, mensonger : *Baj.*, 921.
Fourbe, subst. fém. : *Ath.*, 1728; 1088.
Fuite, échappatoire : *Mithr.*, 1095.
Fureur, folie, délire : *Brit.*, 1718; 41; *Phèd.*, 792; 1217; 1650.
Garant, caution : *Brit.*, 172.
Garder, prendre garde, éviter : *Andr.*, 801; *Ath.*, 1253.

Gêner, torturer : *Andr.*, 343; 1547; *Baj.*, 1231; *Bér.*, 815.

Génie, *ingenium* : *Brit.*, 506; 800.

Gros, subst. : *Mith.*, 1439.

Héritage, *Esth.*, 217.

Honnête homme : *Brit.*, 1re Préf.; 2e Préf.

Honneur : *Iph.*, 258. — *sans honneur* *Andr.*, 994; *Iph.*, 659; *Mithr.*, 304.

Horreur : *Esth.*, 391; *Phèd.*, 953; *Iph.*, 1784. — Objet d'horreur : *Mithr.*, 982; *Brit.*, 42.

Idée, image : *Ath.*, 520; *Plaid.*, 795.

Image : *Iph.*, 325.

Imbécile *Baj.*, 109.

Impatient *Brit.*, 68; *Iph.*, 97.

Impunément, *sens actif*, sans punir : *Brit.*, 445; *Iph.*, 1108. — *Sens passif* : *Ath.*, 26.

Inclémence : *Iph.*, 187.

Indigne : *Andr.*, 400.

Industrie, sens latin : *Iph.*, 73; *Mithr.*, 1415.

Infidèle : *Brit.*, 944.

Infidélité, ingratitude : *Brit.*, 1202.

Injure, sens latin. *Andr.*, 1261; 1482; *Esth.*, 1068.

Injurieux : *Mithr.*, 629; *Iph.*, 879; *Bér.*, 265.

Inquiet, sens latin : *Phèd.*, 148; *Andr.*, 719.

Inquiétude, sens latin : *Brit.*, 1760. — Sens actuel : *Esth.*, 699.

Insolence : *Mithr.*, 1445; *Phèd.*, 940.

Insulter à *Iph.*, 100; *Phèd.*, 552; *Esth.*, 261.

Intelligence, accord : *Brit.*, 916; 1311; *Mithr.*, 499.

Intéresser : *Andr.*, 1404; *Mithr.*, 680; *Iph.*, 1430; 1568; *Brit.*, 656.

Intérêt : *Andr.*, 276; 670; *Ath.*, 99.

Irriter, aviver, exciter : *Andr.*, 427; *Brit.*, 855; *Phèd.*, 453.

Jaloux de : *Brit.*, 413.

Joindre : *Iph.*, Préf.

Jour, lumière : *Mithr.*, Préf. — Vie : *Iph.*, 424; *Brit.*, 15.

Journée : *Baj.*, 222.

Justice, faire justice : *Mithr.*, 1052; 1055.

Justifier, prouver : *Mithr.*, 930.

Laisser : *Mithr.*, 1092.

Lettre, écriture : *Baj.*, 1183; 1261.

Loin, sens du temps : *Iph.*, 4; *Andr.*, 196.

Lumière, vie : *Phèd.*, 229; 1018.

Marquer, donner un signe de : *Baj.*, 1255.

Méconnaître : *Brit.*, 1re Préf.; *Phèd.*, 1570.

Mémoire, sens latin : *Iph.*, 250; *Bér.*, 795; *Phèd.*, 95.

Ménager : *Brit.*, 711; 1462.

Merveille : *Esth.*, 254; *Ath.*, 1688.

Mesure, conduite mesurée : *Ath.*, 551.

Mettre : *Plaid.*, 372.

Meurtrir, tuer *Ath.*, 1793.

Misère, malheur : *Andr.*, 189; 873; *Iph.*, 862; *Bér.*, 1075.

Mœurs, *mores* : *Andr.*, 1re Préf.; *Ath.*, 1599.

Négligence, négligé du costume : *Brit.*, 391.

Neveu, *nepos* : *Brit.*, 1754; *Esth.*, 397; *Ath.*, 721.

Noir *Iph.*, 122 *Phèd.*, 1007; *Brit.*, 1600.

Nourrir, élever : *Ath.*, 257; 1351; *Phèd.*, 782; *Baj.*, 1424; *Plaid.*, 456. — Entretenir, alimenter (au fig.) : *Andr.*, 656; *Brit.*, 562; *Ath.*, 958.

Objet, spectacle : *Brit.*, 1755; *Baj.*, 1697. — Forme visible de la personne *Esth.*, 38. *Phèd.*, 836.

Obscur : *Brit.*, 779.
Offre, fém. et masc. : *Baj.*, 1092; 1550; *Andr.*, 967.
Ombre, ombrage : *Ath.*, 1659.
Opprimer, sens latin : *Mithr.*, 1485; *Andr.*, 1209; 1191; *Iph.*, 1465.
Oser, *Iph.*, 1691.
Ouir, *Iphig.*, 67; *Brit.*, 1095; *Bér.*, 1019.
Parer, protéger : *Baj.*, 667; *Ath.*, 1637.
Parricide, subst. : *Brit.*, 1431; *Andr.*, 1574. — Adj. : *Esth.*, 930; *Mithr.*, 1491.
Passer, intransitif : *Esth.*, 888. — Transitif : *Andr.*, 1613; *Phèd.*, 1262.
Perdre, sens latin de *perdere* : *Andr.*, 836; 1201; *Ath.*, 1123. — Au passif, être inutile, ou fait inutilement : *Andr.*, 1269.
Peste : *Brit.*, 2e Préf.
Plaid : *Plaid.*, 42.
Plaider, actif : *Plaid.*, 131; 136.
Ployer : *Esth.*, 467.
Poil, cheveux : *Iph.*, 1744.
Porter, supporter : *Brit.*, 1re Préf., 298.
Poudre, poussière : *Esth.*, 224; 367; 650.
Poulet, billet galant : *Plaid.*, 326.
Pousser : *Andr.*, 35; *Iph.*, 352.
Pratiques, menées : *Esth.*, 99.
Préoccupé : *Mithr.*, 1283; *Brit.*, 251.
Présence, aspect : *Bér.*, 311; *Brit.*, 540; *Phèd.*, 29.
Présenter : *Iph.*, 87.
Presser, peser sur : *Brit.*, 655; *Iph.*, 941.
Prétendre, actif : *Brit.*, 1re Préf., 866.
Prévenir, préoccuper : *Brit.*, 115; *Baj.*, 241; *Bér.*, 93; 630.
Privilège : *Iph.* 85.
Provision : *Plaid.*, 117.
Puissance : *Iph.*, 57.
Querelle : *Iph.*, 1157; *Andr.*, 1479; *Phèd.*, 1565; *Ath.*, 1119; 1795.
Quereller : *Iph.*, 1362; *Baj.*, 870.
Quitter, déposer, renoncer à : *Andr.*, 505. — Dispenser : *Mithr.*, 1684.
Race, descendant, *proles* : *Esth.*, 170.
Ravaler : *Brit.*, 879.
Rebut : *Ath.*, 882; *Mithr.*, 895.
Rechercher, au sens judiciaire : *Ath.*, 267.
Réconcilier une chose avec quelqu'un : *Phèd.*, Préf.
Reconnaître, deviner les sentiments : *Baj.*, 790. — Sens de la langue militaire : *Andr.*, 1212.
Regarder, concerner, appartenir à : *Mith.*, 853; *Iph.*, 957; *Andr.*, 1454.
Regorger : *Esth.*, 1103.
Rejoindre, réunir : *Andr.*, 4.
Reliques, restes : *Baj.*, 873.
Remplir *un nombre* : *Brit.*, 1076; *un rang*, *Brit.*, 618; *un sort*, 1620.
Rendre : *Iph.*, 1259; *Mithr.*, 796. — Se rendre, devenir : *Plaid.*, 78.
Reposer, dormir : *Brit.*, 8.
Reposer (se) : *Brit.*, 93; 1226; *Ath.*, 1709.
Reproche : *Plaid.*, 719; *Brit.*, 1023; *Esth.*, 581.
Respect, sens latin : *Iph.*, 862; *Mithr.*, 1229; *Ath.*, 24.
Respectable : *Esth.*, 678.
Respirer, aspirer à : *Phèd.*, 745 *Plaid.*, 857; *Mithr.*, 500. — Porter au dehors tel ou tel caractère : *Phèd.*, 1270; *Esth.*, 672.
Ressentiment, sentiment : *Bér.*, 562.
Retirer, donner retraite : *Iph.*, 1676.

Retourner, revenir: *Baj.*, 1352; *Brit.*, 28.
Retrancher: *Esth.*, 1077.
Réunir, réconcilier : *Brit.*, 264.
Réveiller : *Brit.*, 1171; *Baj.*, 170; *Iph.*, 140; *Andr.*, 1161.
Révoquer quelqu'un, le désavouer : *Andr.*, 1289.
Sacrifier : *Brit.*, 1498; *Iph.*, 1140; *Bér.*, 609.
Sang, race : *Mithr.*, 175; *Iph.*, 1749. — Affection naturelle : *Iph.*, 1123.
Satisfaire à : *Brit.*, 1116.
Seconder : *Mithr.*, 1152; *Baj.*, 59.
Secret, sens latin de *secretum* : *Brit.*, 138; *Bér.*, 558; 154.
Séduire : *Brit.*, 184; *Andr.*, 784.
Séjour, sens du latin *mora* : *Brit.*, 1557.
Séparer : *Brit.*, 1495; *Esth.*, 105.
Servir, être esclave : *Mithr.*, 1087.
Sévère, rigoureux, cruel : *Andr.*, 215, *Baj.*, 1294; *Iph.*, 1482.
Soin : *Bér.*, 12; 157; *Phèd.*, 617; *Andr.*, 195; 310; 767; *Baj.*, 1063.
Succéder, réussir : *Bér.*, 797; *Iph.*, 831.
Succès, issue : *Andr.*, 647; *Baj.*, 416; *Bér.*, 346.
Sujet, adj. : *Brit.*, 626; 1110.
Superbe, sens latin : *Baj.*, 291; *Ath.*, 739, 398; *Iph.*, 422.
Support : *Mithr.*, 1389; *Ath.*, 428.
Surprendre : *Brit.*, 294; 887.
Suspendre : *Esth.*, 908; *Bér.*, 154.
Théâtre : *Bér.*, 356.
Toucher : *Esth.*, 427; *Brit.*, 636-7; 1638.
Tourmenter : *Mith.*, 175.
Tourner, changer : *Brit.*, 41.
Travail, sens du latin *labor* : *Mithr.*, 873; *Phèd.*, 467.
Traverses : *Mithr.*, 287.
Vertu, sens latin : *Esth.*, 764; *Mithr.*, 1573.
Visage *Brit.*, 1363; *Iph.*, 1049.
Voir : *Phèd.*, 1201; *Brit.*, 1307; 1162.
Vouloir : *Iph.*, Préf.; *Mithr.*, 790: *Ath.*, 1396.

TABLE DES MATIÈRES

lotice sur la vie de Jean Racine 2
lotice bibliographique 15
uestions sur le théâtre de Racine 16

lotice sur *Andromaque* 19
xtraits et documents relatifs à *Andromaque* 21
uestions sur *Andromaque* 27
Madame 28
remière Préface 30
econde Préface 34
cteurs 38
NDROMAQUE, tragédie 39

otice sur *les Plaideurs* 125
uestions sur *les Plaideurs* 127
u lecteur 128
cteurs 132
ES PLAIDEURS, comédie 133

otice sur *Britannicus* 219
xtraits et documents relatifs à *Britannicus* 220
uestions sur *Britannicus* 224
Mgr le duc de Chevreuse 225
remière Préface 226
econde Préface 235
cteurs 240
RITANNICUS, tragédie 241
ppendice à *Britannicus* 348

otice sur *Bérénice* 354
uestions sur *Bérénice* 357
Mgr Colbert 358
réface 359
cteurs 364
ÉRÉNICE, tragédie 365

otice sur *Bajazet* 436
xtraits et documents relatifs à *Bajazet* 439

Questions sur *Bajazet*
Première Préface
Seconde Préface
Acteurs
BAJAZET, tragédie

Notice sur *Mithridate*
Questions sur *Mithridate*
Préface
Personnages
MITHRIDATE, tragédie

Notice sur *Iphigénie*
Extraits et documents relatifs à *Iphigénie*
Questions sur *Iphigénie*
Préface
Acteurs
IPHIGÉNIE, tragédie

Notice sur *Phèdre*
Extraits et documents relatifs à *Phèdre*
Questions sur *Phèdre*
Préface
Acteurs
PHÈDRE, tragédie

Notice sur *Esther*
Extraits et documents relatifs à *Esther*
Questions sur *Esther*
Préface
Personnages
ESTHER, tragédie

Notice sur *Athalie*
Questions sur *Athalie*
Préface
Personnages
ATHALIE, tragédie

Notes grammaticales
Lexique abrégé

35732-1-22. — Imp. VILLAIN et BAR. Paris.

FINE 10¢ A DAY
Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.
University of Illinois Library

BOOK BINDERY
BALTIMORE, MD.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 112049835